
U d'/ of Ottawa
39003000753987

LAÏS

DE CORINTHE

ET

NINON DE LENCLOS

LAÏS

DE CORINTHE

(D'APRÈS UN MANUSCRIT GREC)

ET

NINON DE LENCLOS

BIOGRAPHIE ANECDOTIQUE

DE CES DEUX FEMMES CÉLÈBRES

PAR A. DEBAY

HU TIÈME ÉDITION

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1884



PARALLÈLE

Déjà dans trois ouvrages (1) écrits pour les gens du monde, nous avons esquissé, aussi fidèlement que possible, le portrait de la femme en général : notre but, dans cet opuscule, a été de choisir deux types féminins réunissant, au plus haut degré, les diverses qualités qui constituent la *beauté de la forme* vivifiée par l'*esprit* et les *grâces*. Ces deux types, nous les avons trouvés dans *Laïs de Corinthe* et *Ninon de Lenclos*.

On rencontre dans la vie de ces deux femmes, jus-

(1) *Physiologie des trente beautés de la femme*, prix : 2 fr. 50 c.; *Hygiène et perfectionnement de la beauté humaine*, dans ses lignes, ses formes et sa couleur, prix : 3 fr.; *Hygiène du visage et de la peau*, prix : 2 fr. 50 c. — Chez Dentu, libraire, galerie d'Orléans, Palais-Royal, à Paris.

gement célèbres, des rapprochements et des rapports si intimes, des ressemblances et des analogies si frappantes, que le biographe etonné se demande s'il ne s'est point trompé en attribuant à l'une ce qui appartient à l'autre : mêmes grâces, mêmes penchants à la galanterie, mêmes moyens de plaire et d'enchaîner les cœurs, même amour pour les plaisirs, même esprit philosophique, et, cependant, plus de deux mille ans séparent ces deux existences ! La seule différence qu'on puisse signaler dans cette identité singulière, c'est que la Corinthienne passe pour avoir thésaurisé, tandis que la Parisienne fut toujours généreuse et désintéressée. Cette différence trouvera son explication dans les mœurs des temps où elles vécurent.

L'antiquité montre plusieurs femmes qui eurent l'orgueil de se faire bâtir des temples pour y être adorées ; Laïs fut de ce nombre. L'exécution d'un semblable projet exigeait des sommes énormes : sa réputation d'incomparable beauté, qui remplit le vieux monde, les lui fit trouver. On vit à Corinthe s'élever un temple où la statue de Laïs, ouvrage de l'immortel Scopas, reçut l'encens réservé aux déesses, sous le nom de *Laïs Eucharite*.

Au siècle de Ninon, une religion plus austère avait renversé, de leur piédestal, les statues des

dieux de l'Olympe ; la beauté physique n'était plus regardée que comme une qualité accessoire, et les vertus seules pouvaient prétendre à la canonisation.

Quelques lecteurs objecteront peut-être que le choix de Laïs et de Ninon, prises comme termes de comparaison, pourra bien ne pas être du goût de toutes les femmes ?

Nous répondrons à cela qu'il n'est nullement question ici de l'individualité, et que, faisant une entière abstraction de tout ce qui peut ternir le vif éclat dont brillèrent ces deux célébrités, nous ne les considérons que comme le portrait le mieux dessiné, l'expression la plus éloquente de la beauté féminine dans ce qu'elle a de plus complet, c'est-à-dire, esprit, grâces et perfection de formes.

AVERTISSEMENT

Pendant un long séjour dans le Péloponèse (de 1828 à 1834), l'auteur de cet ouvrage a visité, avec fruit, toutes les ruines qui couvrent le sol de ce pays classique. Dans une excursion au couvent de *Mégaspiléon*, il découvrit un manuscrit sur papyrus, dont la vétusté ne laissait aucun doute sur son origine. Trop jeune alors pour comprendre toute l'importance historique d'un pareil document, M. Debay se contenta de traduire, avec l'aide d'un Grec lettré, la partie du manuscrit qui traitait de la vie de Laïs la Corinthienne. De retour à Patras, il en fit part au colonel Bory de Saint-Vincent, président de la commission scienti-

fique envoyée en Grèce par le gouvernement français. Le polyglotte Vietti fut aussitôt dépêché pour faire l'acquisition du papyrus.

A quelque temps de là, M. Vietti rentrait en France pour cause de santé ; le curieux travail qu'il préparait sur le manuscrit de Mégaspiléon fut interrompu par une cruelle maladie qui l'enleva presque subitement à la science et à ses amis.

Le président de la commission scientifique de Morée ayant appris, trop tard, la mort de M. Vietti, s'adressa aux héritiers et fit avec eux d'inutiles recherches dans les papiers du défunt : le manuscrit avait disparu.

La perte de ce précieux document est d'autant plus regrettable qu'il portait la signature d'Aristophane de Byzance. La biographie de Laïs que nous donnons est, en partie, extraite de ce manuscrit.

LAÏS DE CORINTHE [1]

CHAPITRE PREMIER

Laïs de Corinthe. — Son enfance. — Diverses circonstances qui la tirèrent de l'obscurité et préparèrent sa fortune.

La femme, si célèbre dans les annales de la beauté, qui porta le nom de Laïs de Corinthe, était, d'après le manuscrit grec que nous avons eu sous les yeux, originaire de l'île d'Égine. Orpheline dès le bas âge, Laïs fut recueillie par une bouquetière éginète qui l'envoyait chaque jour, sous le portique du temple de

(1) La plupart des historiens pensent qu'il a existé plusieurs Laïs, comme il a existé plusieurs Orphées, plusieurs Hercules : l'une naquit à Hicarre, petite ville de Sicile ; l'autre passe pour avoir été fille d'Alcibiade et de Timandra ; la troisième Laïs, la plus célèbre, est celle dont nous traçons l'histoire.

Junon-Lucine, vendre des couronnes de fleurs aux femmes qui voulaient en parer la statue de la déesse pour se la rendre favorable. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de dix ans, sans que rien fît prévoir les brillantes destinées qui lui étaient réservées.

Le sculpteur Scopas se promenait un matin sous le péristyle du temple, rêvant à la composition de sa fameuse *Vénus Eucharite* (1). Ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur la jeune Laïs, dont les mains chargées de fleurs et levées au niveau des épaules, imitaient la pose gracieuse des *canéfores* (2) pendant les sacrifices. L'artiste saisit, du premier coup d'œil, toute la souplesse des lignes et l'élégance des formes que promettait pour l'avenir ce joli corps de nymphe.

— Par Vénus! lui dit-il en s'approchant d'elle, tu es la charmante figure que je rêve; porte chez moi ta moisson de fleurs, moins fraîches que tes joues, elle te sera payée ce que tu voudras.

L'enfant, joyeuse de l'offre et des compliments, suivit Scopas, et, le lendemain, ils s'embarquèrent secrètement pour Athènes.

La fameuse Aspasie, de Milet, veuve de Périclès et remariée à un riche marchand, tenait encore, dans cette capitale, école d'éloquence et académie d'a-

(1) Vénus Eucharite, ou très-gracieuse.

(2) Jeunes filles chargées de porter des corbeilles de fleurs pendant les cérémonies religieuses.

mour. Socrate, Platon, Antisthènes, Xénophane et d'autres éminents philosophes s'y rendaient assidûment. Malgré son grand âge, on se pressait autour d'elle, et sa maison était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans Athènes. Ce fut à cette école que la jeune Laïs reçut les premières leçons de ce doux art de plaire qui devait la rendre, un jour, la première de ces adorables *Hétères* (1) dont s'enorgueillissait la Grèce.

Laïs entrait alors dans sa seizième année, et les artistes, éblouis par ses charmes, déclaraient n'avoir jamais vu un corps offrant tant de grâces réunies à tant de beauté. Aspasie, âgée d'environ soixante-dix ans, s'était attachée Laïs et se montrait glorieuse d'avoir auprès d'elle un si rare trésor.

Déjà la ville d'Athènes proclamait la plus belle de toutes les femmes celle qui avait servi de modèle à la composition de la *Vénus Eucharite*; mais, Laïs avait les yeux tournés sur Corinthe, ville célèbre par les priviléges qu'elle accordait à la beauté. A la mort d'Aspasie, elle quitta la ville de Minerve pour celle de Corinthe, sa future patrie adoptive et la résidence favorite de Scopas. Avant d'aller plus loin, un mot sur ce grand sculpteur.

Scopas naquit à Paros, l'an 421 avant l'ère chré-

(1) Voyez, dans les *Nuits Corinthiennes*, par A. Debay, la Notice historique sur les HÉTÈRES de l'ancienne Grèce.

tienne, et florissait en 393. Il fut le sculpteur des Grâces, comme Anacréon en avait été le poëte. Sa réputation grandit avec ses talents et se répandit de bonne heure dans l'ancien monde. Plusieurs métropoles l'attirèrent à elles et se firent gloire de le posséder : Athènes, Corinthe, Éphèse, Delphes, Mélase, etc., s'enrichirent de ses chef-d'œuvres.

Parmi les nombreux ouvrages de ce grand homme, on cite : — un *Apollon*, — un *Mars*, — un *Neptune* et un *Achille* du plus beau travail, — *Thétis*, — *Éros*, — *Phaéton*, et une charmante *Canéfore*, — un *Désir* et un *Amour* armé de l'arc, sortirent ensuite de son ciseau. Plus tard, il se livra aux grandes compositions des *Néréïdes*, assises sur des dauphins, des *Tritons* entourant le char de *Thétis*; — le troupeau de *Phorcus* et beaucoup d'autres figures marines. — On lui attribue le groupe si célèbre de *Niobé*, et l'on est incertain si le *Janus syrien*, le *Cupidon* tenant la foudre, sont de lui ou de Praxitèle ?

Le plus admirable chef-d'œuvre de Scopas fut sans contredit, son *Aphrodite nue* ou *Vénus Eucharite*, pour laquelle Laïs servit de modèle. Cette ravissante statue, que Corinthe conserva comme une de ses merveilles, attira l'admiration de tout le monde et fit naître l'amour du beau. Bien des années après, la *Vénus* de Scopas fut jugée supérieure à celle de Praxitèle, par le fini des contours et l'har-

monie des proportions. Polyclète s'en servit pour exécuter cette fameuse statue, dans laquelle toutes les proportions se trouvaient si exactement observées, que les artistes la surnommèrent le *Canon*, c'est-à-dire la *règle*.

Semblable à notre Michel-Ange, Scopas réunissait au talent de sculpteur celui de grand architecte; il décora les temples de Delphes et d'Éphèse des richesses de son ciseau. Ayant sous ses ordres les sculpteurs Braxis, Thimothéus et Léocharès, il travailla aux ornements du magnifique tombeau qu'Artémise éleva à Mausole, son époux. Enfin, il fut l'artiste de son époque le plus estimé et le plus fécond.

Une circonstance particulière signala l'arrivée de Laïs à Corinthe. A peine entrée dans cette ville, elle alla directement au temple de Vénus pour offrir une couronne à la déesse. Ce jour-là, le temple était rempli de courtisanes en habits de fête; le peuple se pressait sur la place et encombrait les hautes marches du temple ; un ennemi puissant venait de déclarer la guerre à la république. Jadis, Corinthe, assiégée par une armée nombreuse, avait dû sa délivrance à la puissante reine des amours; depuis cette mémorable époque, une loi ordonnait à toutes les courtisanes, au jour du danger, de se réunir dans le temple d'Aphrodite et d'implorer son assistance par des sacrifices; car la ville était sous le patronage

de cette déesse. Voilà pourquoi le peuple affluait sur la grande place de Corinthe.

La foule s'écarta pour laisser passer Laïs, un murmure d'admiration s'éleva sur son passage. Arrivée devant la statue d'or et d'ivoire de la déesse, Laïs lui offrit sa couronne et fit cette prière :

« O puissante Aphrodite ! que tout l'Olympe adore, exauce les vœux de celle qui se consacre désormais à tes autels ; protége la ville de Corinthe que je choisis pour patrie, et sois-lui toujours favorable. »

Elle se leva ; puis ayant détaché son collier, elle le passa au cou de la déesse en ajoutant :

« C'est ce que j'ai de plus précieux, daigne l'accepter comme un faible hommage de ma reconnaissance. »

La grande-prêtresse, qui était venue recevoir Laïs, prit une couronne au front de la statue et, la posant sur la tête de la jeune néophyte, lui dit :

« O Laïs ! je te proclame la plus belle des *Hétères* de Corinthe, tu seras aussi la plus honorée, la plus riche. Aux jours de ta fortune, souviens-toi de remercier la déesse par des présents. »

Laïs, jeta le voile qui la couvrait pour embrasser la grande-prêtresse ; sa chevelure se déroula sur ses épaules, sa belle figure parut animée d'un rayon divin, et le peuple, frappé de tant d'attraits, séduit par tant de charmes, se précipita sur les marbres du temple, et porta Laïs en triomphe au milieu de l'enthousiasme général.

Un riche et vieil *eupatride* (noble), nommé Léontidès, se chargea de la jeune Laïs et lui proposa de la faire son héritière, si elle consentait à rester avec lui.

— Alors vous serez mon père ? lui dit naïvement Laïs.

— Et toi, tu seras ma fille, répondit Léontidès ; car l'âge me défend d'être pour toi autre chose.

Laïs passa trois années dans la maison de son père adoptif, à qui elle servit, pour ainsi dire, de garde-malade. Le vieillard, reconnaissant des soins de sa fille, lui légua toute sa fortune. Pendant ces trois années, les philosophes et les premiers artistes de Corinthe furent chargés de l'instruction de Laïs. Douée d'une grande aptitude, la jeune Corinthienne fit de si rapides progrès, que ses maîtres la regardèrent comme un de ces êtres privilégiés qui font la gloire d'un siècle.

Le vieux Léontidès ne jouit pas longtemps du bonheur d'avoir auprès de lui ce rare trésor : un violent accès de goutte l'étouffa au moment où il s'y attendait le moins. Le défunt n'avait aucun héritier direct; par un testament bien en règle, il laissait toute sa fortune à sa fille adoptive.

CHAPITRE II

Jardins et soirées de Laïs.

Désormais libre de ses actions et maîtresse d'une grande fortune, Laïs jeta un coup d'œil pénétrant sur l'avenir qui s'ouvrait devant elle. Deux routes se présentaient pour marcher dans la vie : l'une douce et tranquille conduisant au gynécée; l'autre semée de fleurs, plus souvent d'épines, difficile, tourmentée, mais éclairée par le soleil de la liberté : laquelle prendre? Avec la conscience qu'elle avait du pouvoir de ses charmes sur les hommes ; avec ses penchants à l'indépendance et son amour du plaisir, lui était-il possible de faire à un seul homme le sacrifice de sa liberté ? Devait-elle se ranger, au risque d'un éternel repentir, dans la vénérable classe des matrones, ou renoncer à ce titre honoré pour s'assurer le droit de vivre à sa guise et d'être heu-

reuse à sa manière ? Elle choisit ce dernier parti et se déclara HÉTÈRE ou femme libre.

A l'exemple d'Aspasie, la belle Laïs ouvrit à Corinthe une école d'éloquence et une académie d'amour. Le siége de cette école se tenait dans un immense jardin dont le luxe et la magnificence donnèrent lieu à ce proverbe : « Si Athènes se glorifie de son Parthénon, Corinthe s'enorgueillit des jardins de Laïs. » Jamais femme ne porta si haut le luxe des meubles, des habits et la magnificence des fêtes ; elle était l'astre radieux qui attirait tous les regards ; elle disposait de tous les cœurs ; c'était la mode de l'aimer, et cette mode n'était point un caprice. Les jeunes gens des premières familles, les nobles et riches étrangers fréquentaient la maison de Laïs ; on y voyait des orateurs, des poëtes, des philosophes ; parmi ceux-ci on cite Platon, Antisthènes, Eschine, Diogène, Aristippe, etc. Ce fut à ce dernier qu'elle dut sa brillante réputation. En effet, Aristippe se plut à cultiver les heureuses dispositions de sa jeune maîtresse ; il lui enseigna l'attrayante philosophie du plaisir, étendit ses connaissances et donna à son langage cette pureté, cette forme brillante et ce piquant recherché qu'on nommait *sel attique*. C'était en foulant des gazons émaillés de fleurs, sous des ombrages embaumés, au doux murmure des cascades et des eaux jaillissantes, qu'on s'entretenait d'art et de philosophie. Dans ces jardins délicieux, bien des sages

furent vaincus, et plus d'un austère stoïcien se vit forcé de rendre les armes à la beauté.

La fortune que Laïs tenait de son bienfaiteur, et dont elle avait dépensé une partie en actes de bienfaisance, n'aurait pu suffire aux frais de sa maison, si les riches cadeaux qu'elle recevait de ceux qui venaient la voir, ne l'eussent aidée dans ses dépenses. Elle dut aussi à la libéralité de ses amants cette profusion de marbres et de tableaux qui firent de ses jardins une espèce de musée.

Il ne suffisait pas d'être riche et d'apporter de riches présents pour entrer dans ce délicieux sanctuaire, où toutes les voluptés vous étaient promises; il fallait encore être bien élevé, aimable et se soumettre complaisamment aux tendres épreuves qu'imposait la beauté ; il fallait, selon le langage de Platon, sacrifier aux Grâces avant de sacrifier à l'Amour. L'homme brutal ou stupide, l'être grossier et de mauvais ton n'était point admis, malgré son or, dans cette élégante académie, où tout le monde faisait assaut d'esprit et de bonnes manières.

Les choses ne se passaient point dans le jardin de Laïs comme, plus tard, dans ceux d'Épicure, où la courtisane Léontium s'inquiétait fort peu du nombre et de la publicité de ses amours. Chez Laïs, au contraire, il existait une sorte de décence naturelle qui s'opposait aux écarts d'une trop grande liberté : les tendres causeries se faisaient loin de toute

oreille indiscrète, et l'amour heureux se cachait toujours sous les voiles du mystère.

S'il faut en croire quelques fragments des lettres d'Aristippe, parvenues jusqu'à nous, la maison de la célèbre Corinthienne ne s'ouvrait qu'à un petit nombre de privilégiés. Celui qui en demandait l'entrée, pour la première fois, devait se soumettre à une espèce d'initiation dont voici l'exposé :

Le nouvel agréé, conduit par un des habitués de la maison, franchissait une petite porte située au fond du jardin; et, après avoir marché, pendant quelque temps, sous des berceaux de myrtes et de rosiers, arrivait à un vaste rond-point entouré de charmantes statues. Au centre de ce rond-point, deux groupes de naïades, armées d'urnes à larges ouvertures, versaient dans un bassin de porphyre, des nappes de cristal. Deux longues avenues, bordées de platanes, partaient du rond-point et allaient aboutir à deux autres bassins, où des cygnes semblaient jouer avec un groupe de sirènes dont le marbre était aussi blanc que leur plumage. Ensuite, de distance en distance, des allées sombres et mystérieuses; de charmantes petites tonnelles, au fond desquelles s'élevait, sur son piédestal, la statue de l'*Amour discret*, le carquois à ses pieds et un doigt sur la bouche, pour annoncer que la discrétion était exigée au sortir de ces lieux : — ici, des parterres couverts des fleurs les plus rares; là, de frais tapis de gazon : plus

loin, les sentiers capricieux d'un labyrinthe se perdant sous de hautes charmilles ; et toujours des marbres représentant la Beauté, les Grâces, l'Amour et le Plaisir. D'un autre côté, des échappées, à travers d'épaisses masses de feuillages ; des lointains admirables, des jeux d'ombre et de lumière, des rapprochements à s'y méprendre, des illusions d'optique à vous saisir d'étonnement ; partout, de magnifiques perspectives, des eaux limpides, des gazons et des fleurs! — L'imagination la plus riche avait tracé le plan de ces jardins que le luxe et les arts embellissaient de leurs merveilles. Enfin, l'initié arrivait à la porte d'un pavillon à colonnes dorées où, sous un dais de gaze, siégeait la reine de ce séjour enchanté ; c'était Laïs, entourée de vingt jeunes filles, si belles qu'on croyait voir la déesse des amours au milieu de sa cour éblouissante. — Après que l'initié avait joui un instant du coup d'œil, une des jeunes filles venait lui offrir la main et le conduisait à sa maîtresse, avec laquelle il échangeait quelques tendres paroles ; et puis, il était libre d'adresser ses hommages à celle que choisissait son cœur.

C'était ordinairement la nuit du vendredi *(jour de Vénus)*, que les jardins de Laïs s'illuminaient et que tous les privilégiés s'empressaient de s'y rendre. Il y avait des musiques, des chants, des danses, des jeux, des divertissements variés qui se terminaient par un petit souper. C'était pendant ces délicieux soupers

que les convives faisaient assaut d'éloquence, d'esprit et d'amabilité ; on y traitait des questions de philosophie, d'art, de littérature et même de politique ; les beaux-esprits s'y faisaient une réputation : c'était comme un gymnase où le vainqueur obtenait, en place de couronne, un doux baiser de la beauté qu'il adorait (1).

(1) Sous le titre de *Nuits Corinthiennes*, plusieurs de ces soirées ont été réunies et forment un très-intéressant volume.

CHAPITRE III

Questions qui se traitaient dans les soirées de Laïs. Description de la beauté par Zeuxis et Scopas.

Le lecteur sera peut-être curieux de connaître les questions qui s'agitaient dans ces charmantes réunions ; en voici quelques-unes :

Qu'est-ce que l'homme ? Y a-t-il chez lui dualité, c'est-à-dire corps et âme?

Qu'est-ce que la vie ?

— le bonheur ?

— la souffrance

— la mort ?

Quels sont les meilleurs et les plus sages moyens de mener une vie heureuse et exempte d'infirmités ?

Qu'est-ce que la vertu ?

— le vice ?

L'ambition, l'orgueil, la passion de l'argent, le

luxe, le sensualisme, l'égoïsme, le parjure et cette foule de vices qui rongent les sociétés, se développent-ils en raison inverse ou directe de la civilisation ?

Les hommes d'État possèdent-ils un cœur et des entrailles ?

Pourquoi ceux qui entourent les rois ont-ils deux langues et deux visages ?

La guerre est-elle un mal ou un bien ?

Beaucoup d'autres questions plus ou moins hautes y trouvaient une solution, selon les lumières de l'époque.

Mais, lorsque le souper penchait à sa fin, lorsque les vins de Thasos et de Chypre, circulant dans les veines, égayaient les cerveaux, les questions prenaient une tournure moins sérieuse ; on entendait des voix de femme faire ces interrogations ?

— Qu'est-ce que la beauté ?

— Existe-t-elle dans la forme seulement, ou bien exige-t-elle le concours de l'esprit et des grâces ?

— La femme, qui donne la vie et le bonheur à l'homme, a-t-elle le droit de marcher son égale ? ou sa condition est-elle de languir esclave dans un gynécée, ainsi qu'elle y est aujourd'hui condamnée ?

Qu'est-ce que l'amitié ?

— l'amour

— le plaisir

— la volupté ? etc., etc.

On va voir que les soirées de Laïs ne dégéneraient pas en délirantes orgies, ainsi qu'ont voulu l'insinuer quelques esprits chagrins et malades, quelques sages par impuissance ; de ces sages d'une austérité forcée, qui condamnent les plaisirs de l'amour parce qu'ils sont inhabiles à les éprouver ; parce que la vue de ces plaisirs ne fait que réveiller en eux de vains désirs et des regrets amers.

Laïs, s'adressant à un élève de Scopas qui devait bientôt égaler son maître :

— Ami, pourrais-tu nous expliquer en quoi consiste la beauté chez la femme ?

L'artiste répondit :

— La beauté du corps consiste dans le parfait accord des parties avec le tout et du tout avec les parties, d'où résulte l'harmonie complète de l'ensemble. Mais, cette beauté est celle des statues, il faut pour l'animer l'expression et la grâce ; or, ces deux dernières qualités ne dépendent plus de la forme : elles ont leur source dans la vie, autrement dit l'âme.

Le coloris, quoique regardé comme une des conditions de la beauté physique, n'est pas strictement indispensable : la peau de Bacchis était jaune, et cependant elle fut jugée dès sa jeunesse, comme étant la plus belle de lignes et de contours de toutes les femmes d'Athènes ; mais, il y a loin de la beauté de Bacchis à celle de Laïs, qui réunit la couleur à la perfection des formes. Aujourd'hui, tous les con-

naisseurs conviennent qu'il est impossible de voir un corps plus parfait que celui de la *Vénus Eucharite*, chef-d'œuvre de mon maître Scopas, et c'est toi Laïs, qui lui as servi de modèle.

— Merci de la louange, interrompit la Corinthienne; mais, ne crains-tu pas de faire ici des jalouses?

— Avant d'esquisser chaque trait en particulier, continua l'artiste, il est bon de faire observer qu'entre la beauté masculine et la beauté féminine il existe cette différence : la beauté mâle brille par une vigoureuse accusation des formes et par la force des attaches; tandis que la femme l'emporte sur l'homme par l'élégance des lignes courbes, par la souplesse et la transparence des chairs.

La **tête**, cette portion la plus noble de l'être humain, doit présenter une forme presque ronde; selon Scopas et Polyclète, nos maîtres à tous, elle doit n'être ni trop grosse ni trop petite, et couverte de longs cheveux noirs ou blonds, fins, soyeux, épais, chatoyants, tressés avec art ou descendant sur les épaules en ondulations légères.

Sur un **front** large, élevé, sont inscrits l'intelligence et le génie; mais la hauteur et la largeur exigent une juste mesure, sans laquelle l'intelligence et la beauté disparaissent. — Lorsque le front est moins élevé, lorsque ses lignes, partant des sourcils, vont se perdre dans la région des tempes en courbes insensi-

bles, il y a plus de douceur, plus de charmes; c'est alors le front de Vénus; c'est aussi celui de Laïs

Les **yeux**, ces miroirs de l'âme, où viennent se réfléchir nos sentiments et nos passions, composent la partie la plus expressive de la face; ils doivent être clairs, nets, grands et bien fendus. — Les noirs ont plus de vivacité, recèlent plus de feux; — les bleus sont plus tranquilles; ils reflètent la couleur des cieux et se meuvent chargés de langueurs, pleins de tendresses. — Des sourcils nettement dessinés sont un ornement indispensable à la beauté des yeux et du visage; ils doivent être touffus près de la racine du nez, diminuer graduellement de largeur, et mourir, après avoir dépassé l'angle externe de l'œil, en une pointe fine et bien marquée. Les sourcils trop épais et trop arqués sont durs; ceux qui gardent une ligne presque droite donnent au visage quelque chose de plus ouvert, de plus attrayant. De longs cils implantés régulièrement au bord libre des paupières et parfaitement isolés les uns des autres, sont indispensables à la beauté de l'œil et aux charmes du regard. Les yeux ainsi encadrés ont un attrait irrésistible; leur muet langage est souvent plus expressif, plus éloquent que l'harmonieuse parole. Demandez au poëte Érotidas, mon ami, le morceau qu'il a composé sur le langage des yeux:

— Il est vrai, répondit Érotidas, que les yeux sont de fidèles miroirs; mais ce sont aussi d'ardents foyers

d'où jaillit la rapide étincelle qui dévore et consume. Je le sais, moi!... Il regarda la jeune Nélida en soupirant..... Cependant, je l'avoue, il n'y a pas encore un mois, j'ignorais tout ce qu'il y a de puissance magnétique dans les beaux yeux d'une femme; tout ce qu'il y a d'éloquent et de précis dans le langage de ses regards. C'est sur les mouvements variés de tes prunelles, ô belle Nélida! que j'ai entrepris une étude qui désormais me met à même de tout saisir, de tout comprendre ; mais je ne suis pas encore assez avancé dans cette étude pour produire un morceau didactique sur le langage des yeux; il me faut quelques leçons encore, ô Nélida!...

La jeune fille rougit et sourit tour à tour ; l'artiste continua :

— Les **joues** arrondies par un juste embonpoint, fermes, lisses et légèrement teintées de rose dans leur milieu, sont réputées les plus belles.

Le **nez** accorde tous les traits ; il est le point fixe autour duquel s'assemblent et se composent toutes les autres parties du visage; il en est, en quelque sorte, le régulateur.

Le nez *droit* et divisant la face en deux parties égales, de manière à surplomber la bouche dans sa partie moyenne, est l'ornement de la figure; les narines médiocrement ouvertes et cintrées en arrière sont les plus belles; il faut encore que le nez ne soit ni trop long ni trop court, ni rop gros ni trop mince,

enfin semblable à celui de la Vénus de Scopas; et je viens de dire quelle femme avait servi de modèle au grand artiste.

La **bouche**, ce charmant asile de l'amoureux sourire et de la joie folle, est aussi l'autel du baiser. Sa forme la plus agréable est celle d'un arc détendu : l'arc de l'Amour. La bouche est peut-être de toutes les parties du visage de la femme celle qui offre le plus de grâce, le plus d'expression. Dans la Vénus Eucharite les lèvres sont demi-closes afin d'exprimer le désir et la volupté. Deux lèvres fraîches et vermeilles allant se réunir délicatement à leurs commissures, pour former un petit enfoncement où se cachent les Ris et les Plaisirs ; des gencives fermes et vermillonnées, laissant sortir des petites dents blanches et bien rangées : telles sont les conditions exigées pour une belle bouche.

La houppe du **menton**, délicatement arrondie, doit être recouverte d'une peau lisse exempte de fronces et de fossette. Le menton termine et soutient l'ovale ; le profil lui doit, en partie, sa beauté.

Pour **l'ovale** du visage, regardez Laïs, et vous aurez les lignes et les contours les plus parfaits.

Un **cou** flexible, un peu mince en haut, plus large à son union avec les épaules, d'un blanc uniforme, sans aucune empreinte tendineuse, réunit toutes les conditions.

Les **épaules** doivent être charnues, égales en

hauteur et présenter deux courbes insensibles qui, partant de l'articulation de l'omoplate, vont se perdre dans la gouttière formée par l'épine dorsale.

La **poitrine** offre, dans ses détails, des beautés de premier ordre, elle doit être très-élevée et s'arrondir avec grâce. Les clavicules doivent à peine montrer leurs reliefs très-adoucis.

Les **seins** se présentent comme la plus riche décoration du buste ; ils doivent avoir plus d'élégance que de volume. Les seins !... organes attrayants, séducteurs, chastes trésors sur lesquels l'œil s'attache malgré lui ; les seins, placés ni trop haut ni trop bas, doivent naître d'une large base et conserver toute la pureté de la forme sphérique ; un mamelon bien développé, de manière à remplir le but de la nature, couronnera leur sommet. La distance d'un mamelon à l'autre, doit être à peu près égale à la distance qui existe du mamelon à la fossette de la clavicule. Les deux seins, parfaitement semblables pour la forme et le volume, seront largement séparés, blancs, veloutés et fermes dans leurs contours ; enfin, semblables à ceux de la Vénus Eucharite.

Il faut que les **bras** soient bien attachés aux épaules, égaux en longueur, musculeux et tendineux chez l'homme ; lisses et sans la moindre dépression musculaire chez la femme ; — les coudes seront arrondis, et les lignes qui en partent ne devront éprouver aucune déviation jusqu'au poignet. Le fini, la pureté

des contours, les formes charnues et arrondies caractérisent, dans la femme, la belle conformation du bras et de l'avant-bras.

La **main** doit naître insensiblement de l'avant-bras; elle sera blanche, potelée, armée de doigts bien articulés, effilés par le bout et garnis d'ongles cintrés, roses, brillants. L'articulation des phalanges ne doit être indiquée que par de petits reliefs et des ombres très-adoucies.

Un bassin évasé; — une taille élancée, douée de souplesse dans toutes ses inflexions; — une croupe richement prononcée, formant avec la taille une légère cambrure; — des jambes arrondies : un genou rond et peu sensible; des mollets harmonieusement développés, dont les courbes délicates vont se perdre un peu au-dessus des malléoles ; le bas de la jambe fin et délié; les pieds petits, étroits, avec des orteils bien gradués, complètent les derniers traits de la beauté parfaite selon l'art. La femme qui s'offre, ainsi formée, aux regards de l'homme appréciateur, mérite des autels, car la perfection est le grand attribut de la divinité. Il est encore une condition sans laquelle la beauté serait boiteuse, je veux parler de la *symétrie*. Vous le savez, la symétrie existe dans la parfaite ressemblance des organes doubles et dans la régularité des parties simples.

L'exacte ressemblance des yeux, des joues, des oreilles, des seins et autres organes, produit en nous

une impression agréable. Le front, le nez, la bouche, au moyen des lignes médianes qui les partagent, contribuent aussi à la symétrie de ces organes. A la surface des autres régions du corps, des points de séparation, marqués d'espace en espace, établissent également une symétrie plus ou moins sensible.

L'irrégularité fait très-bien sentir l'importance de la symétrie. Regardez, par exemple, cette personne affligée de strabisme; cette autre dont le nez est tordu, les lèvres grosses, les oreilles aplaties et d'inégale grandeur ; considérez cette troisième, offrant un bras plus court que l'autre et un dos contourné; la vue de ces difformités ne vous fait-elle point éprouver un sentiment pénible, une sorte de répulsion ?... Donc, la symétrie des formes, des lignes et des dimensions, est tout à fait indispensable.

— Tu as disserté en maître, dit Laïs au jeune artiste ; mais les grâces, le sentiment, l'expression, ne sont-ils point des qualités essentielles à la beauté accomplie ?

— J'aurais eu garde, ô Laïs ! d'oublier de parler des grâces devant toi, qui les possèdes toutes ; je les ai mentionnées en commençant, et je termine en leur rendant hommage. La beauté régulière ne suffirait point pour nous plaire, pour inspirer l'amour ; il lui faut encore le charmant cortége des grâces. La femme douée d'agréments fait souvent plus d'impression que la beauté qui en est privée.

Un beau visage qui ne dit rien, ressemble à une belle figure de cire qui n'inspire également rien. — La grâce, sur le visage, dépend d'une foule de petits mouvements très-variables; un agrément est à chaque instant remplacé par un autre, avant qu'on ait eu le temps de le définir. — La bouche semblerait être le siége principal des grâces, surtout lorsqu'elle sourit. — La douceur, la tendresse, la vivacité dans les yeux; les mouvements harmonieux du cou; l'aisance, la souplesse dans les inflexions et dans les attitudes du corps, des bras et des jambes, ont aussi leurs grâces, leurs attraits; tout ce que fait une femme aimable est gracieux; partout où elle porte ses pas, les Grâces l'escortent à son insu.

Hésiode nous apprend que l'Olympe a ses trois Grâces : *Euphrosine, Aglaïa* et *Thalie.* — La première est la grâce douce et timide ; la seconde, c'est la grâce brillante ; la troisième, aussi vive qu'agaçante, annonce la franchise et la joie. Les trois Grâces, toujours jeunes et riantes, toujours modestes, se tiennent par la main ; elles sont décemment vêtues, sans autre ornement que leur belle chevelure et une robe légère, dont l'élégante simplicité fait toute la richesse.

Le grand Socrate a fait placer un tableau des Grâces à l'entrée du temple de Minerve, à Athènes, afin que ceux qui y viennent puissent admirer ces charmantes déesses et en obtenir quelques dons.

Enfin, si je ne craignais de blesser la modestie de la reine de ce banquet, je dirais que l'école des grâces est à Corinthe, dans la maison de Laïs.

Laïs, après avoir gracieusement remercié l'artiste du sourire et du regard, se tourna vers Aristippe :

— Ami, lui dit-elle, voudrais-tu, à ton tour, nous apprendre ce que, d'après ton expérience, tu entends par *volupté* ?

Aristippe répondit : — Il serait difficile de disserter avec plus de justesse et de vérité que vient de le faire ton jeune artiste, en te prenant pour terme de comparaison ; je suivrai son exemple et te dirai : La volupté, ô Laïs ! se réfléchit dans ton miroir, quand tu t'y regardes, le matin, après qu'un songe amoureux est venu secouer sur ta couche le parfum de ses fleurs, car Laïs est belle et voluptueuse à la fois.

— Toujours des louanges, cher Aristippe...

— Peut-on tenir un autre langage en face d'une femme aussi charmante ?

— Oui, on peut lui dire des choses plus instructives; Laïs aime à éclairer son esprit, même au milieu des bruits du plaisir. Voyons, philosophe aimable, définissez-nous la volupté ?

Aristippe satisfit sa maîtresse en ces termes :

— La plus exquise de toutes les sensations, celle qui, pénétrant le corps et l'âme, rayonne sur l'être entier et le plonge dans une ivresse délicieuse, se traduit par ce mot : VOLUPTÉ.

Il y a une volupté attachée à chaque sens : il est nécessaire que la sensation franchisse les degrés divers de bien-être, de plaisir et de bonheur pour arriver à cet état d'exquise délicatesse de sentiment d'où naît la volupté. Il faut, en outre, qu'il y ait eu, pendant un temps plus ou moins long, absence de sensations et de désirs trop vifs ; car les affections les plus profondes, les jouissances les plus mordantes s'émoussent et s'éteignent devant l'habitude ; il faut enfin, que les sens aient acquis, par l'éducation, un certain degré de finesse et de perfection dans le mode de sentir ; mais la chose essentielle, c'est l'âme ! l'âme fraîche, impressionnable, nourrie de poésie et s'ouvrant aux plus légers rayons d'amour et de plaisir : car, sans la vie de l'âme, tout est indifférence, brutalité, ténèbres profondes...

Demandez à ce bouvier, qui ne connaît que son ignoble tombereau, s'il a jamais su apprécier combien il y a d'enivrante saveur aux lèvres d'une jolie femme? Demandez à cette large paysanne, dont l'éducation n'a point dépassé la limite du beurre et du fromage, si elle a jamais connu les douces poésies de l'amour ? A ces questions, si étranges à leurs oreilles, ces braves gens vous regarderont stupéfaits, sans vous comprendre. Instinctivement poussés à perpétuer leur race, l'amour, pour eux, se résume dans la sensation ; ils ignorent les jouissances de l'âme dans ces délicieux

moments où l'amour est un reflet des voluptés du ciel.

Mais, pour nous, qui avons une âme sensible à la beauté, un cœur ouvert à l'amour, qu'il y a de voluptés dans ces heures rapides qu'on passe à contempler une femme adorée, à écouter sa douce parole, à sentir sa main se promener dans nos cheveux ! Que de voluptés à sentir son haleine nous effleurer le front, ses lèvres s'appuyer sur nos lèvres, son cœur palpiter et bondir sur notre cœur !... Oh ! alors, c'est la volupté suprême, c'est l'ineffable volupté dont s'enivrent les dieux.

En achevant ces mots, Aristippe adressa un tendre regard à Laïs, qui se leva de son lit et alla s'asseoir sur celui du philosophe. Laïs, s'étant commodément placée auprès de son cher Aristippe, qu'elle préférait à tous les autres, remplit sa coupe, la porta à ses lèvres, puis la lui tendit pour qu'il l'achevât, ce qu'Aristippe exécuta avec une grâce dont Alcibiade aurait été jaloux. Du reste, tout ce que faisait Aris tippe dénotait l'homme élégant et volupteux.

CHAPITRE IV

Singulière aventure du philosophe Xénocrate.

Le bruit des soirées et des fêtes que donnait Laïs eut un immense retentissement dans la Grèce entière et pénétra jusqu'au fond de l'Asie. Les princes, les seigneurs étrangers, arrivaient en foule à Corinthe pour admirer cette beauté célèbre et lui offrir leurs hommages. L'orateur Démosthènes voulut aussi faire le voyage ; il lui coûta cher, à ce qu'il paraît ; car, de retour à Athènes, comme un de ses amis lui demandait s'il s'était amusé à la fête, sa réponse fut celle-ci, qui depuis est restée proverbiale :

« *Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe* (1). »

(1) Le récit d'Athénée, que la plupart des modernes biographes de Laïs ont répété, se trouve entièrement opposé au nôtre. Ce grammairien a écrit que Démosthènes étant allé à Corinthe pour voir Laïs, trouva le prix d'une de ses soirées si exorbitant, qu'il s'écria :

Laïs possédait plusieurs qualités pour séduire et enchaîner les hommes; ceux qui résistaient à sa beauté étaient vaincus par ses grâces, et le petit nombre de ceux qui restaient insensibles à ces deux attraits réunis, ne pouvait résister aux charmes de son esprit. Elle était tellement sûre de sa puissance, qu'elle se vantait d'amener les plus indifférents à ses pieds. Souvent elle prenait plaisir à triompher de certains philosophes réputés invulnérables, et dont elle se moquait après la victoire.

Cependant son ami Aristippe, fatigué de cette présomption, voulut un jour lui donner une leçon utile et s'y prit de cette manière :

— Laïs, toi qu'on ne peut voir sans adorer, toi qu'il suffit d'entendre pour être ton esclave, j'ai enfin trouvé l'homme sur lequel tes charmes ne feront pas plus qu'une goutte d'eau dans la mer.

Un sourire d'incrédulité s'arrêta sur les lèvres de la Corinthienne.

« Je ne veux pas acheter aussi cher un repentir. » Évidemment, cette version n'a point la probabilité de la première. Démosthènes possédait une grande fortune, qu'augmentaient chaque jour son talent d'orateur et sa fabrique de casques et de cuirasses, où travaillaient plus de trois cents ouvriers. Démosthènes pouvait être avare, mais sa vanité imposait silence à son avarice ; il aurait rougi de passer aux yeux de ses compatriotes pour un ladre. Il paya donc chèrement la soirée de la Corinthienne, et satisfit son amour-propre en disant aux Athéniens : « Les rois et les grands peuvent seuls être admis aux soupers de la fastueuse Laïs. »

— Je gage, continua-t-il, non le fameux coffre de Cypsélus, puisqu'il est consacré à la déesse du temple d'Éphèse ; mais une copie de ce coffre, d'un travail et d'un prix à peu près égal, contre cette fleur placée sur ton sein.

Le pari fut fait et accepté devant plusieurs amis de Laïs. Aristippe sortit et rentra, au bout de quelques minutes, avec le philosophe Xénocrate.

C'était un homme encore vert, d'un abord glacial, d'une volonté de fer, qui aurait enduré les tortures les plus atroces plutôt que de prononcer *oui* lorsqu'il avait dit *non;* homme austère, impassible, que rien n'étonnait, qui n'avait jamais ri ni pleuré; enfin qui aurait vu l'univers s'écrouler à ses pieds sans manifester la plus légère émotion.

— Le voilà! dit Aristippe.

Et il se retira.

Laïs s'avança au devant de Xénocrate, lui sourit gracieusement et l'invita à s'asseoir auprès d'elle sur un lit couvert d'étoffes précieuses. Il obéit.

- Mon cher Xénocrate, commença-t-elle, je vous connais depuis longtemps de réputation, et pour moi vous êtes l'homme fort, l'homme sage, le philosophe par excellence. Mon opinion à votre égard n'est, en résumé, que l'opinion générale; car, tout le monde sait que le grand Socrate vous distingue avantageusement parmi ses disciples. Je serais aussi

flattée qu'heureuse et fière de vous compter au nombre de mes vrais amis.

— Vous êtes charmante et vous parlez fort bien, Laïs, je ne saurais en disconvenir, répondit Xénocrate avec un sérieux qui ne se démentait jamais; tout ce que vous venez de dire serait pour un autre fort agréable à entendre ; mais à moi que me font les louanges?... C'est de l'encens perdu.

— Et la beauté vous adressant une prière vous trouverait-elle aussi indifférent que la louange?

— J'admire la beauté, mais elle ne m'émeut nullement.

— Et les grâces?

— Les grâces sont souvent employées pour habiller une vérité boiteuse.

— Et l'amour d'une jolie femme?

— C'est un joujou qui coûte souvent fort cher et dont je sais me passer.

— Et le bonheur qu'elle peut vous donner?

— Le seul et vrai bonheur réside dans la sagesse; la sagesse dans la vérité.

— L'auriez-vous trouvée, par hasard, cette précieuse perle après laquelle tous les philosophes courent depuis si longtemps?

— Je la cherche tous les jours.

— Mon ami Aristippe prétend l'avoir trouvée dans la jouissance douce et modérée de la vie.

— Aristippe peut avoir raison; mais moi, pour la poursuivre, j'ai pris une autre route.

— Croyez-vous bientôt l'atteindre?

— Si je succombe avant d'arriver au but, un autre prendra mon bâton et continuera le voyage.

— Xénocrate, je vous admire, et votre maître Socrate a eu raison d'avancer que vous étiez un sage à toute épreuve. Cela ne doit point vous empêcher de fréquenter notre maison, car nous aurons souvent besoin de vos lumières pour éclairer des questions très-obscures.

— Si ce sont des questions de philosophie, adressez-vous à Socrate; à Démosthènes pour des questions d'éloquence; et, lorsqu'il s'agira de banquets et de fêtes, vous avez votre élégant Aristippe. En face de ces hommes, Xénocrate n'est qu'un écolier.

— A propos de Démosthènes, homme aussi avare que brillant orateur, il m'a fait cadeau l'autre jour d'un superbe miroir; je serais bien aise d'avoir votre avis sur sa véritable valeur; mes amis prétendent qu'il est fidèle, moi j'affirme qu'il est menteur; jugez-en vous-même.

Elle lui présenta le miroir.

— Il est d'un très-beau travail.

— Oui, flatteur au dehors et faux au dedans, comme tant de personnes.

— Vous parlez en philosophe; continuez.

— Tenez, voyez s'il rend bien l'expression de mes

yeux, de mon sourire ?... Il me semble qu'il m'agrandit la bouche, me cerne les yeux, me raccourcit l'ovale du visage, me bouleverse les traits : ne trouvez-vous pas ?

— Alors il faut le jeter aux ordures, dit froidement Xénocrate à Laïs qui minaudait devant lui.

— Y pensez-vous ? un meuble qui a coûté dix talents!!!

— Alors, il faut le garder.

— Mais il manque de fidélité, il m'enlaidit?

— Il faut le jeter.

— Et Démosthènes?

— Démosthènes est un fou; il aurait pu faire un emploi plus utile de son argent.

— Vous n'êtes pas très-galant, Xénocrate !

— Je suis sincère.

— J'ai su qu'avant d'étudier la philosophie vous exerciez l'art de la peinture.

— C'est vrai.

— Donc, vous devez vous connaître en couleurs, formes, draperies, contours, etc... Que dites-vous des plis de ma robe? Pensez-vous que l'agrafe d'or qui la relève au-dessus du genou soit d'un bel effet?

Xénocrate ne répondit pas.

— Et ma jambe, comment la trouvez-vous?

— Comme celle de toutes les femmes.

— Et ce colier de perles auquel un superbe camée sert de fermoir; et ces bracelets enrichis de diamants; et cette ceinture taillée sur celle d'Aphrodite, tout cela vous plaît-il?

En lui adressant ces différentes questions, l'adroite Corinthienne découvrait à demi les admirables perfections de son corps.

— Vous ne répondez point, Xénocrate?

— Je vous écoute.

— Je désirerais savoir si le cou et les épaules de l'Aphrodite de Scopas ont été bien copiés?

Elle lui montra sous la gaze ses divines épaules.

— Vous semble-t-il que la chevelure ait été bieu rendue?

Elle dénoua sa coiffure : une pluie de nattes et de tresses chatoyantes, des flots de cheveux embaumés, ondulèrent aussitôt sur l'ivoire de ses épaules.

— Vous paraît-il aussi que les lignes et les contours de la poitrine aient été bien dessinés?

Elle lui laissa entrevoir, à travers les clairs que formaient ses cheveux, une gorge à rendre fou d'amour.

Xénocrate resta aussi froid qu'un marbre.

— Eh bien, que vous en semble?

— Il me semble que ces choses-là perdent de leur valeur à être vues de trop près; elles devraient rester cachées.

— Vous avez raison, un souffle peut les ternir.

Elle s'approcha plus près du philosophe; leurs genoux se touchaient, et elle lui dit avec tendresse :

— Écoutez, Xénocrate : l'Amour est l'âme de l'univers; il a débrouillé le Chaos et fécondé la nature; son souffle embrase les Dieux et les hommes; c'est lui qui me pénètre en ce moment : voyez comme mon sein palpite...

— En effet, les pulsations sont fréquentes; auriez-vous la fièvre?

— Oui, une fièvre d'amour qu'allume votre présence.

— Alors je me retire, car je me reprocherais de vous causer la moindre incommodité.

— Non, restez; j'ai plaisir à vous voir près de moi.

— En ce cas, je reste.

— Regardez-moi, Xénocrate : est-ce que dans mes yeux, dans mon sourire et dans mes paroles, vous ne devinez pas que je serais heureuse d'être aimée... de vous?

— Je ne vois rien.

— Comment, vous ne voyez rien? Regardez encore.

Elle prit une de ses mains dans les siennes et donna à sa physionomie une telle expression d'amour et de volupté, que l'être le plus insensible se fût jeté à ses pieds, embrasé de désirs.

— Eh bien, Xénocrate, voyez-vous quelque chose?

— Je vois une femme qui perd son temps et sa peine.

A cette réponse naïvement brutale, Laïs repoussa vivement la main du philosophe et l'apostropha de la sorte :

— Xénocrate, retiens bien ceci : les vrais sages savent apprécier toutes choses, le beau et le laid, la sagesse, l'amour et la folie. Socrate et Platon sont de ce nombre; ils possèdent une âme dans un corps et font la part de l'un et de l'autre; tandis que toi, Xénocrate, tu n'es qu'un corps sans âme, un sot, une brute!

A ces mots, énergiquement prononcés, elle le laissa seul et disparut. Xénocrate se leva sans manifester la moindre émotion, reprit tranquillement son bâton et s'en alla.

Aristippe, témoin de cette scène originale, sortit du cabinet où il se tenait caché, alla rejoindre Laïs, et lui dit en riant :

— Conviendras-tu maintenant qu'il existe des hommes contre lesquels viennent s'émousser toutes les séductions, tous les enchantements de la beauté?

— J'en doute encore, répondit Laïs d'une voix brève qui dénotait une femme piquée.

— Tu avoueras cependant que tu as perdu la gageure ?

— Selon moi, je n'ai point perdu, car j'ai fait le pari de vaincre un homme, et non une statue.

Laïs, néanmoins, détacha la fleur placée sur son sein et la donna au philosophe amoureux, qui la porta soudain à ses lèvres.

CHAPITRE V

Laïs chez le sculpteur Myron. — Euripide le Tragique, sa mésaventure.

Le sculpteur Myron, pour plaire à la belle Laïs' donna une fête dans sa maison des champs, située près du port de Cencrée. Les philosophes, les poëtes et les artistes les plus renommés, ainsi que la jeunesse dorée de Corinthe et d'Athènes, y avaient été invités. Myron s'était mis en frais pour traiter dignement des hôtes aussi distingués. Les tentures et les fleurs avaient été prodiguées partout; les parfums brûlaient de tous côtés, et sur des tables de bois précieux, brillaient des vases et des coupes d'or ciselés. Mais tout ce luxe était effacé par un essaim de jolies femmes.

Cependant, quelque chose devait manquer à la fête, car l'amphitryon allait et venait avec inquiétude, donnait des ordres à ses serviteurs, sortait, rentrait et dirigeait incessamment ses regards vers

la grande porte d'entrée. Tout à coup le son des flûtes frappa les oreilles; une femme, belle comme Aphrodite, précédée et suivie de plusieurs jeunes filles, entra dans la salle : c'était Laïs!... Un murmure flatteur accueillit la perle des beautés de Corinthe, et l'amoureux Myron s'empressa de la conduire à la place d'honneur.

Laïs était vêtue d'une simple robe de gaze qui dessinait à ravir les courbes harmonieuses de son corps; les nombreuses tresses de ses cheveux, enroulées avec des filets d'or parsemés de perles, encadraient le charmant ovale de son visage; ses yeux, allongés en amande, lançaient de douces flammes, et, sur sa bouche, plus fraîche qu'une rose d'avril, les Amours et les Ris semblaient avoir fixé leur empire. Tous les regards restaient fixés sur elle; dans tous les yeux comme sur toutes les lèvres, on lisait la muette admiration qu'inspire la beauté. C'était, même de l'avis des femmes, la reine du banquet.

Myron fit remplir les coupes et s'écria :

« A Laïs! la plus aimable et la plus belle des femmes de Corinthe! »

Cent voix répondirent avec chaleur; car il suffisait de voir Laïs pour l'adorer.

Un convive seul n'avait pas levé sa coupe et semblait regarder avec pitié cette foule enthousiaste des attraits d'une femme. Ce convive, c'était Euripide, le poëte tragique.

— Les rayons de la beauté ne peuvent donc réchauffer ton âme ? lui dit un de ses voisins ; tu restes muet quand tous les cœurs palpitent.

— Je réserve mon enthousiasme pour une meilleure occasion.

— Regarde donc, homme de marbre ; c'est Laïs qui sourit.

— Je vois une femme, et voilà tout.

— Mais cette femme, c'est la merveille de Corinthe.

Euripide allait probablement répondre par un sarcasme, lorsqu'une délicieuse musique entremêlée de voix humaines vint attirer l'attention : une foule d'enfants chargés de couronnes se répandirent dans la salle et les offrirent aux personnes qui désiraient en parer leurs têtes. Les coupes se remplirent et se vidèrent de nouveau ; les plaisirs commencèrent à devenir plus bruyants, et les convives, abandonnant leurs places, coururent à droite et à gauche. La foule se pressait autour de Laïs ; tout le monde voulait en obtenir une parole, un sourire ; et Laïs, plus séduisante que jamais, répondait à tous avec une grâce indicible.

Le vieux Myron, enivré des hommages qu'on prodiguait à la femme qu'il adorait, brandit sa couronne et cria :

— Par Bacchus ! j'ai proclamé Laïs la plus belle : maintenant j'affirme que sa puissance sur les hom-

mes est égale à celle d'Aphrodite sur les dieux. Nul mortel ne pourrait lui résister.

— Tu te trompes, Myron, dit l'épicurien Théophane, il est des hommes tellement *misogynes* (ennemis des femmes,) qu'Aphrodite elle-même, descendant de son nuage, en serait méprisée.

Un charmant sourire, qui errait sur les lèvres de Laïs, s'éteignit à ces mots.

— Ces hommes sont donc des Narcisses ou de Tyrésias? demanda le sculpteur stupéfait.

— Moins que cela.

— Des octogénaires, peut-être?

— Moins que cela.

— Qui donc oserait mépriser la beauté?

— Tiens, vois-tu, là-bas, cet homme aux orbites creuses, aux lèvres minces et décolorées, cet homme qui semble s'entretenir avec les Euménides? eh bien! celui-là possède un cœur à l'épreuve de la beauté.

— Par Jupiter! c'est Euripide, dit Myron; je le croyais marié.

Puis, s'approchant du poëte :

— Eh quoi! Euripide, quand tout le monde sacrifie à la beauté, tu lui refuses ton offrande?

— Myron, parle-moi d'autres choses et ne me rends pas ton invitation amère. Je suis venu pour m'entretenir avec des philosophes et non avec des femmes.

— Poëte, si tu supprimes les femmes l'art n'existe plus.

— N'as-tu pas autre chose à me dire?

— Que se passe-t-il donc dans le fond de ton âme? ajouta Myron étonné.

— Je vais te l'apprendre, dit Laïs qui s'était approchée d'eux : Euripide a voué une haine profonde aux femmes, parce qu'il n'a point su profiter de l'exemple de son maître Socrate. (Euripide lui lança un coup d'œil dédaigneux.) Socrate, sans cesse harcelé par Xantippe, supportait, avec une admirable résignation, les bourrasques dont l'accablait cette femme acariâtre; tandis qu'Euripide...

— Xantippe était une mégère, comme le sont la plupart des femmes, interrompit sèchement le poëte.

— Ton tort, Euripide, est de généraliser les questions exceptionnelles. On rencontre des femmes, il est vrai, qui ressemblent à Xantippe; mais les deux femmes avec lesquelles tu as divorcé sont loin d'avoir le caractère querelleur de l'épouse de Socrate.

— Des attaques, Laïs?

— Ce ne sont point des attaques; je prends la défense de mon sexe contre toi, qui le déchires quand tu en trouves l'occasion; on dit même dans les carrefours d'Athènes...

— Et que me font les glapissements de carrefours?

— Tu as raison de les mépriser; mais j'en reviens

à ma question : pourquoi le disciple de Socrate n'a-t-il pu profiter des exemples de patience que lui donnait son maître?

— Depuis quand une femme de ta condition aurait-elle le droit de me demander compte de mes œuvres?

— J'ai été indiscrète, Euripide, et te prie de me pardonner; n'oublie pas néanmoins que je défends mon sexe.

— Très-bien! mais restons-en là, prononça brièvement Euripide.

— Je me tais, puisque mon langage te déplaît, et ma philosophie étant de plaire à tous... j'ajouterai, néanmoins, que je suis désolée de ton peu d'estime pour les femmes.

— Il faudrait qu'elles fussent estimables.

— Par Vénus! dit un jeune satirique fatigué du ton sec d'Euripide, tu as tort, poëte, de riposter par l'injure à la phrase bienséante d'une femme.

— Je dis ce que je pense, répliqua vivement Euripide.

— Si ce que tu penses était vrai, ce serait une franchise brutale permise à un barbare; mais à un Athénien, fi!...

— Que m'importe!

— Ah! il t'importe peu que le mot soit dur, pourvu qu'il soit vrai. Eh bien! je vais te dire brutalement la vérité.

L'interlocuteur monta sur une table, et, d'un voix forte :

— Vous tous! qui êtes venus chez l'artiste Myron pour fêter l'amitié, Bacchus et le plaisir, apprenez que notre grand poëte tragique, la pâle copie de Sophocle, a divorcé deux fois; mais, qu'il ne divorcera pas une troisième, par la raison que les femmes ne veulent plus de lui. Chryséis, sa première femme, avait le visage riant, l'esprit enjoué et la franchise d'une enfant. Euripide la maltraitait, s'imaginant trouver en elle un visage sombre, une âme aussi noire que celle des brigands de ses tragédies. Euxippe, sa seconde épouse, excellente et douce créature, ne lui demandait qu'une seule chose : des enfants; et son mari ne lui donnait que des hémistiches. La pauvre créature, saturée de vers et privée de caresses, s'adressa un jour à l'Aréopage, qui condamna le mari à fournir des citoyens à la république, sous peine de rendre la liberté à son épouse.

— Tu railles, jeune homme, et ne t'aperçois point que les fumées du vin ont troublé ta raison.

— Poëte, j'ai vidé ma coupe; la vérité, qui se trouvait au fond, en est sortie et t'a mordu au visage.

— Retourne à tes courtisanes; laisse en paix l'honnête homme et le foyer domestique.

— Ah! ah! l'honnête homme qui maltraite ses femmes et leur fait déserter le toit conjugal! l'excellent homme!... Ces femmes que tu déchires ont un

cœur pour aimer, tandis que le tien, Euripide, ne connaît que la haine et l'orgueil.

— Que tes injures que je méprise retombent sur ta tête, jeune homme !

La bile d'Euripide s'échauffait, ses sourcils contractés annonçaient la colère, un orage allait éclater, lorsque le stoïcien Xénophane, s'approchant de lui, prononça gravement :

— Élève de Socrate, ressouviens-toi de la patience de ton maître et du sang-froid de Thémistocle.

Et Laïs ajouta d'une voix tendre :

— Oublie, poëte, oublie les folles paroles que le vin vient d'arracher à ce jeune homme, seulement, avoue que, si tu aimais les femmes, tu serais aimé d'elles ; car leur bonheur c'est d'aimer et d'être aimées.

Euripide répondit par un haussement d'épaules et un regard presque insultant.

Laïs, blessée jusqu'au fond du cœur de ce geste méprisant, l'apostropha ainsi :

— L'orgueil, chez l'homme, est beaucoup plus malséant que la vanité chez la femme. Le vrai sage ne dédaigne pas d'écouter nos avis et de peser nos opinions ; demande à Socrate et à Périclès s'ils n'ont rien appris aux entretiens d'Aspasie ? Tu as doublement tort de calomnier les femmes de ma condition, parce que c'est vous, hommes, qui les avez forcées à s'affranchir de votre despotisme. De quel droit nous

emprisonnez-vous dans un gynécée ? Jupiter en nous créant, nous a-t-il marquées du sceau de l'esclavage? Pourquoi nous interdire le lycée, l'Académie et les lieux où l'on enseigne la philosophie, qui élève l'âme et agrandit l'esprit? la lumière n'est-elle pas pour tout le monde? Dans les siècles futurs, la femme, sans nul doute, reconquerra ses droits et n'aura pas besoin d'embrasser la condition d'hétère pour avoir sa part de lumière et de liberté. L'homme et la femme sont égaux par nature; ils doivent marcher de pair dans la vie, parce que de l'égalité naît l'amour. Comme toi, Euripide, je me suis nourrie des préceptes des philosophes qui fréquentaient la maison de mon père adoptif, le généreux Léontidès; mon esprit s'est éclairé aux lumières de leur raison, si je n'ai pas pris les hommes en haine, ainsi que tu l'as fait des femmes, c'est que cette belle maxime est restée gravée dans ma mémoire : *L'amour, c'est la beauté de l'âme, la haine en est la laideur.*

Tout le monde applaudit à ce discours; plusieurs philosophes, parmi lesquels se trouvait le stoïcien Xénophane, s'étonnèrent de la profondeur des pensées de la Corinthienne,

— Émule de Sophocle, continua Laïs, pour nous prouver que ta haine contre les femmes est légitime, voudrais-tu, à ma prière, répondre à ces questions : Qu'est-ce que la femme ?

Euripide cherchait à s'éclipser, lorsqu'un des ado-

rateurs de Laïs le retint par son manteau, et dit :

— Par Hercule, tu ne peux refuser la partie, Euripide ; lorsque Vénus a parlé, c'est au mortel d'obéir. Voyons, qu'est-ce que la femme ?

— Le thasos embrase ton cerveau, jeune homme, et la sirène égare ta raison, répliqua Euripide.

— Il ne s'agit point de cela ; qu'est-ce que la femme, s'écrièrent la foule des convives.

— Vous m'y forcez ?

— Oui ! Oui ! réponds-nous :

— La femme, c'est la mère, la nourrice des enfants et la servante de l'homme, dit Euripide d'une voix sombre. Son rôle sur la terre ne doit pas dépasser le seuil de la maison ; elle doit naître et mourir dans le gynécée ; alors, seulement, elle est estimable. Mais, les femmes qui assistent à ce banquet, qui allument vos désirs et soufflent l'ivresse sur vos sens, ces femmes-là sont...

— Des nymphes qu'Aphrodite envoie sur la terre pour notre bonheur, interrompit un jeune Eupatride à qui une jolie fille versait à boire.

Euripide, avec un regard de mépris, lui lança ces mots :

— Elles sont la honte des femmes, comme tu es l'opprobre des hommes.

A cette grossière injure, le jeune homme s'élança sur Euripide, et l'aurait déchiré si plusieurs convives ne l'eussent arraché de ses mains. La fête fut un

instant troublée : on discutait, on criait ; plusieurs étaient d'avis de chasser le brutal d'une société où ses injures avaient porté le désordre. Laïs se leva et réclama un moment de silence ; telle était la puissance de cette femme, que le calme se rétablit aussitôt. Alors, d'une voix grave :

— Euripide, prononça-t-elle, ta haine contre les femmes t'égare et te rend injuste. Oubliant les préceptes de la raison, tu injuries tout un sexe qui ne t'a fait aucun mal, et cela parce que tu as eu à te plaindre de deux femmes ! Pour un élève d'Anaxagore, ta conclusion n'est point logique. Poëte irascible, ressouviens-toi que tu as une mère et des sœurs à Salamine : cette mère, qui t'a donné le jour et nourri ; qui a soigné ton enfance et soutenu tes premiers pas, désavouerait la violence de ton langage. Apprends donc à mieux connaître les femmes ; aime-les, poëte, et elles te payeront de retour.

— Bravo ! Laïs ; bien parlé, s'écria Diogène qui venait d'entrer ; par tous les dieux ! le coup est bien porté ; mon bâton n'aurait pas fait sur ton dos, poëte, une meurtrissure aussi profonde que celle faite aujourd'hui à ta réputation par une femme. J'en dirai demain un mot à mon ami Aristophane : Tu peux retourner à tes Euménides.

Un rire universel gagna tous les convives, à la vue du Cynique brandissant son bâton. Euripide s'échappa, furieux d'avoir été moralisé par une femme,

et les éloges plurent de tous côtés sur la belle Corinthienne. Myron vint lui offrir une couronne semblable à celle qu'on donne aux vainqueurs pour le prix d'éloquence; il lui baisa la main, et la fête recommença vive et joyeuse comme avant l'incident.

Laïs montra au bilieux Euripide comment un noble cœur se vengeait des injures. Sachant que la mère et les sœurs de cet ennemi des femmes se trouvaient dans l'indigence, elle leur envoya, le lendemain, à Salamine, des étoffes pour s'habiller et une somme d'argent pour se procurer les objets de première nécessité qui leur manquaient. Le beau côté de cette action bienfaisante c'est que l'envoyé chargé de remettre ces présents à la mère du poëte tragique, avait reçu l'ordre de lui dire qu'ils venaient de son fils.

CHAPITRE VI

Arsambès, prince lydien. — Sa passion pour Laïs. Fête que lui donne la Corinthienne.

Parmi les riches seigneurs que la réputation de Laïs avait attirés à Corinthe, il s'en trouvait un qui se faisait remarquer par son luxe et sa prodigalité : il se promenait sur un char incrusté d'or et traîné par quatre superbes chevaux thraces; son manteau de pourpre et ses vêtements asiatiques étincelaient de pierreries ; il semait les *dariques* (1) autour de lui, comme les enfants jettent des poignées de sable; il était de belle taille, bien fait, d'une figure agréable ; toutes les femmes l'admiraient, Laïs seul le regardait avec indifférence; elle connaissait les hommes et savait que, par amour ou par orgueil, celui-là serait bientôt son esclave.

Ce beau jeune homme, fils d'un prince qui com-

(1) *Darique*, monnaie persane.

mandait à Sardes, se nommait Arsambès; appelé à succéder à son père dans cette riche satrapie, il visitait à grands frais toutes les villes de la Grèce, afin de s'instruire dans l'art d'administrer les affaires et de gouverner les hommes. Cette froide indifférence de Laïs à son égard, quand toutes les autres femmes étaient amoureuses de lui, inspirèrent au jeune prince le plus violent désir de la posséder.

Un matin, il lui dépêcha son gouverneur accompagné de quatre esclaves chargés de magnifiques présents, pour obtenir d'elle une entrevue particulière. Laïs refusa les présents et répondit qu'elle ne recevait dans sa maison que des amis. Le gouverneur lui dépeignit la fièvre ardente qui dévorait le prince et la supplia de se rendre à sa prière. Laïs écouta les raisons du vieux gouverneur et consentit à recevoir Arsambès, seul, à l'heure où l'étoile de Vénus paraîtrait à l'horizon.

Aussitôt, elle se mit à faire les préparatifs d'une réception brillante et digne d'un futur satrape. On disposa dans ses jardins de féeriques illuminations : le pavillon fut tendu d'étoffes précieuses et jonché de tapis; une triple rangée de vases de marbre, contenant les fleurs les plus suaves, servit de bordure à l'allée mystérieuse qui conduisait au pavillon. Des chanteuses et des joueuses de flûte, cachées dans les massifs de feuillage, attendaient le signal pour exécuter les plus douces mélo-

dies. Laïs se plaça sur une espèce de trône orné de guirlandes de fleurs; trois jeunes filles, d'une beauté ravissante, se penchaient à ses côtés, représentant le groupe des Grâces. A ses pieds, les neuf Muses avec leurs emblêmes à la main, et sur les gradins inférieurs, le reste des nymphes de sa cour, le sourire sur les lèvres et les regards fixés sur leur reine. Toutes ces jolies filles aux blanches épaules, aux seins demi-nus, aux yeux pleins d'amour étaient éclipsées par leur charmante reine, dont une robe de gaze dessinait les formes séduisantes.

A l'heure indiquée, lorsque Arsambès se présenta à la porte du jardin, une jeune fille, vêtue en Amour, alla le recevoir. Soudain, les jardins se festonnèrent d'illuminations aux couleurs variées; les joueuses de flûte se firent entendre, et des voix d'une enivrante douceur leur répondirent. Arrivé à l'entrée du pavillon, lorsque Arsambès eut promené ses yeux sur cet essaim de jeunes beautés, groupées avec tant d'art et dominées par la ravissante figure qui les éclipsait toutes, il se crut transporté en face de la cour de Vénus, dans toute sa splendeur olympienne, et resta saisi d'admiration.

— Est-ce un songe ! s'écria-t-il, est-ce une délicieuse réalité ?... Astre brillant qui jettes sur Corinthe tes reflets magiques, ô Laïs ! permets que je dépose à tes pieds les hommages réservés aux déesses.

Et celui qui devait un jour commander en despote aux peuples de Lydie, s'inclina devant une fille de Corinthe, tant est puissant le charme qui rayonne de la beauté !

Deux Grâces descendirent les marches du trône, et, prenant le jeune prince par la main, l'aidèrent à monter jusqu'à leur maîtresse, qui se leva et le fit asseoir à ses côtés.

A un signe de Laïs, les illuminations s'éteignirent; il ne resta plus que quelques gerbes de lumière jetant une lueur douteuse, semblable à celle du crépuscule. Les chants cessèrent et toutes les jolies filles disparurent comme par enchantement. Arsambès se trouva seul, en tête-à-tête, avec celle qu'il adorait.

— O reine de mon cœur, divinité de mon âme ! lui dit-il, toi, dont la gracieuse image passait et repassait dans mes rêves avec des promesses de bonheur, parle, que me faut-il faire pour mériter ton amour?

— O Arsambès! l'amour ne se commande pas, il naît seul et librement; la liberté est tout pour lui; la contrainte l'opprime et l'étouffe ; souvent il arrive qu'une femme, d'abord indifférente à la passion d'un amant, finit par l'aimer avec ardeur, lorsqu'elle s'est assurée de la sincérité de ses serments.

— Alors, tu dois m'aimer dès l'instant même, ô Laïs ! j'en jure par Vénus, tu es la première femme qui m'ait inspiré le véritable amour; tu seras aussi la dernière; car, toutes les forces du cœur et

de l'âme se consumeront dans ce premier amour.

— Ne jurons point pour l'avenir, Arsambès, les serments d'amour sont comme une vapeur légère qui se dissipe au moindre souffle. Parlons du présent : tu m'aimes...

— Je t'adore! je t'idolâtre! Quelle preuve exiges-tu de ma passion? Ma main, mes trésors, un royaume...

— Rien de tout cela; je veux être libre et ne point m'imposer un maître : ton cœur me suffira; mais je veux le posséder seule; je veux y régner en souveraine, parce que, s'il réfléchissait une autre image de femme... la pauvre Laïs en mourrait de chagrin... Elle accompagna ces derniers mots d'un languissant sourire et d'un regard, dont la voluptueuse étincelle fit tressaillir toutes les fibres nerveuses de celui qui l'écoutait.

— O femme à jamais adorée! s'écria-t-il, en lui saisissant la main qu'il porta convulsivement à ses lèvres; ô Laïs! amante et reine à la fois, je prends le ciel à témoin de la sincérité de mes serments; qu'il me punisse à l'instant même, si je devais un jour les trahir!

Les deux amants passèrent ainsi une heure en tete-à-tête. L'adroite Corinthienne sut, par quelques caresses données à propos, embraser le sang du jeune prince, et le plongea dans une complète ivresse.

— Arsambès, lui dit-elle, voilà l'heure où j'ai

l'habitude de me retirer ; mais en ton honneur, cette nuit sera une nuit de plaisirs. Laïs te donne aujourd'hui un souper à Corinthe, tu lui rendras une fête à Sardes. — J'ai invité mes amis, je veux qu'ils sachent, dès ce soir, que je t'ai choisi pour amant.

En achevant ces mots, elle frappa sur un disque d'acier avec la flèche d'or qu'elle avait retirée de ses cheveux. Au bruit aigu que rendit le métal, les jardins s'illuminèrent de nouveau, les nymphes reparurent et les mélodies recommencèrent.

Arsambès et Laïs quittèrent le pavillon et se rendirent dans la salle du festin. Peu à peu, les invités arrivèrent : une société choisie de jeunes seigneurs, d'académiciens, de philosophes et d'artistes remplirent la salle ; tous vinrent saluer Laïs. Lorsque Aristippe se présenta à son tour pour lui baiser la main, elle dit au prince : « Voilà mon meilleur et mon plus aimable ami ; dans nos soirées littéraires, il se place ordinairement à côté de moi, mais aujourd'hui il te cède sa place. »

Aristippe, qui connaissait Arsambès, lui adressa en souriant ces paroles : « La place qu'on te donne fera plus d'un jaloux, car une place à côté de Laïs est aussi une place dans son cœur. »

Les mets les plus délicats, les vins les plus exquis furent servis avec profusion, et tel philosophe qui, sous le Portique ou à l'Académie, prêchait la tolérance, se relâcha pour cette fois de ses sages pré-

ceptes. Le souper fut somptueux et d'une magnificence digne du royal convive. Tous les fronts étaient couronnés de roses; un essaim de jeunes filles, aussi légères qu'Hébé, voltigeaient autour des tables et servaient d'échansons. Les vins les plus renommés de Grèce et d'Asie, le naxos pétillant, le thasos et le théos', chéris d'Anacréon, le chypre généreux, le samos framboisé et le doux vin de Corinthe, surnommé le nectar des femmes, tous ces vins étaient versés à flots dans des coupes de vermeil richement ciselées.

La gaieté brillait sur tous les visages : les philosophes et les sophistes discutaient, les poëtes et les rhéteurs déclamaient; tous faisaient assaut de savoir, de finesse et de piquantes saillies. On riait, l'esprit s'aiguisait aux bons mots, on fêtait Bacchus en attendant l'amour.

— Heureux sont les amis de la belle Laïs! dit tout bas Arsambès à la reine de la fête.

— Plus heureuse sera Laïs, reprit-elle avec un charmant sourire, si tu ne regardes point la soirée qu'elle te donne comme indigne de toi.

Une troupe d'*Aulétrides* (1) vint se placer au milieu de la salle, et exécuta plusieurs morceaux sur le mode éolien.

— Et maintenant, s'écria Aristippe chantez l'a-

1) Joueuses de flûte.

mour sur vos lyres d'ivoire, chantez, jeunes filles.

— Et nous, buvons à Laïs! répondit Arsambès; à Laïs! qui nous enivre de ses charmes.

Les musiciennes quittèrent leurs flûtes et chantèrent, en s'accompagnant de la lyre, une ode anacréontique dont voici une strophe :

Bois dans ma coupe, adorable Délie,
Pare mon front de pampres et de fleurs;
Verse l'amour, l'ivresse et la folie,
A mes côtés fixe tous les bonheurs.

L'ode terminée, Aristippe saisit la lyre de la musicienne qui se trouvait près de lui et chanta :

Jeunes beautés au gracieux sourire,
Brûlez l'encens et jetez-nous des fleurs;
Délie, accorde et fais vibrer ta lyre,
Nous écoutons tes hymnes enchanteurs.

Et le chœur répondit :

Ainsi chantait, au milieu de ses fêtes;
Anacréon le front paré de fleurs;
L'amour, le vin bouillonnaient dans les têtes.
Et la gaîté dilatait tous les cœurs.

Aristippe continua :

Ces fraîches voix qui versent dans nos âmes
Leurs doux accords en flots harmonieux,
Et ces parfums, ces fleurs, le vin, les femmes,
Qu'est-il de plus à la table des dieux ?

LE CHŒUR.

Ainsi chantait etc.

ARISTIPPE.

Toute chose est par la mort poursuivie,
Le sage aussi de jouir est pressé :
Aimez, aimez ! au printemps de la vie ;
L'hiver viendra, l'hiver triste et glacé...

LE CHŒUR.

Ainsi chantait, etc.

LES JOUEUSES DE LYRE.

Buvez, passez la coupe à vos maîtresses,
Tout est permis en ce discret séjour,
Demandez-leur des soupirs, des caresses,
De doux regards, des paroles d'amour.

Des esclaves entrèrent, à un signe de Laïs, pour changer les coupes et les amphores d'argent contre de semblables en or ciselé. Ils apportèrent de nouvelles couronnes, afin de remplacer celles des convives, qui déjà s'étaient fanées.

— A ton tour, poëte, dit à Erotidas la jeune Nélida, qui était venue se placer aux pieds de Laïs; à ton tour, un hymne à Bacchus !

— Et à la beauté ! ajouta le poëte en prenant la lyre que lui tendait Aristippe :

A nos banquets préside, sexe aimable,
Mêle ta voix à nos joyeux accords ;
Unis l'amour aux plaisirs de la table,
Que ta gaîté redouble nos transports !

Verse tout plein, verse, femme jolie,
Je sais aimer et boire tour à tour;
D'un vin mousseux quand ma coupe est remplie,
Mon sein palpite et je brûle d'amour.

Oh ! j'aime à boire à ma jeune maîtresse,
J'aime à surprendre un désir en ses yeux,
Dans ses regards j'aime à puiser l'ivresse;
Mais c'est alors, c'est l'ivresse des dieux !

Armez vos mains de coupes écumantes,
Que par nous tous le plaisir soit fêté ;
A toi Laïs ! à vous, femmes charmantes,
Ivre d'amour, je porte une santé !

Le poëte achevait à peine de chanter, que la salle fut inondée d'un flot de jeunes danseuses couronnées de myrtes et de bluets, qui, agitant des thyrses dans leurs mains, exécutèrent, au grand plaisir des spectateurs, l'*Epiphallos* et la *Sybaritikis*, danses dont les poses exprimaient la volupté. A ces danses succédèrent les pantomimes de Ganymède, puis celles de Léda, représentant toutes les circonstances amoureuses de leurs aventures. Elles se terminèrent par le ballet des nymphes, ronde délicieuse où les entrelacements de bras et de jambes, où les évolutions légères et gracieuses, offraient aux regards tous les charmes des jeunes danseuses.

Les vapeurs du vin, les chaudes émanations qui se dégageaient du corps des convives, avaient fané leurs couronnes; les yeux étincelaient d'amour;

déjà plusieurs jeunes hommes s'étaient levés pour se mêler aux danseuses, lorsque Laïs frappa sur son disque et toutes les nymphes disparurent, légères comme des feux-follets.

Alors des voix s'écrièrent :

A Laïs, notre déesse!

A Bacchus !

A l'Amour!

Les coupes se remplirent et furent immédiatement vidées.

— Amis, dit Laïs, ici l'air est lourd, les poitrines sont brûlantes : venez, suivez-moi ; les jardins sont frais et remplis de parfums.

Elle se leva et sortit au bras d'Arsambès. Les convives évacuèrent peu à peu la salle du banquet et se répandirent dans les jardins

CHAPITRE VII

Départ de Laïs pour Sardes. — Hommages rendus à sa beauté.

Arsambès était plus amoureux que jamais de sa belle maîtresse; ses journées s'écoulaient délicieusement à Corinthe, lorsqu'un exprès, dépêché par le vieux satrape de Sardes, vint lui apporter l'ordre de se rendre sur-le-champ auprès de son père. Le jeune prince supplia sa maîtresse de l'accompagner ; c'était une belle occasion de voir cette ville opulente de l'Asie, dont on racontait tant de merveilles : Laïs accepta. Elle voulut emmener avec elle ses trois Grâces, c'est-à-dire les trois jeunes filles les plus savantes dans l'art des poses gracieuses. Elle confia sa maison à sa fidèle Bacchis, dit adieu à ses amis et partit, en leur promettant de nouveaux plaisirs, de nouvelles voluptés à son retour de Sardes.

Arsambès fut forcé de s'arrêter à Éphèse. Laïs

profita de son séjour pour aller visiter le fameux temple de Diane. Les prêtres, en la voyant, furent si émerveillés de sa beauté, qu'ils la prièrent de retarder son départ de quelques jours : la fête de Diane approchait, et les Éphésiens avaient coutume de choisir la plus belle, parmi les femmes, pour représenter leur déité tutélaire. Le jour de la fête arrivé, on revêtit Laïs des insignes de la déesse; vingt jeunes filles, les plus belles qu'on put trouver, composèrent sa suite. Assise sur un char magnifique, le carquois sur l'épaule et l'arc à la main, la Corinthienne fut promenée autour des murs d'Éphèse : l'encens fumait sur son passage, et la route qu'elle parcourait était jonchée de fleurs. Une foule immense accourut de toutes parts pour la voir et l'admirer. Laïs reçut de riches offrandes dont les prêtres firent leur profit : cette fête fut marquée dans les fastes du temple comme ayant été une des plus brillantes et des plus productives.

Arrivé à Sardes, Arsambès présenta sa maîtresse à son vieux père et à ses sœurs, qui l'accueillirent très-bien; elle devint l'objet de leur admiration et de leurs égards.

Une grande victoire n'aurait pas été célébrée avec plus de pompe et de magnificence que l'entrée de Laïs dans Sardes. La ville tout entière fut illuminée, et, pendant plus d'un mois, il y eut des fêtes, des réjouissances, des danses, des sérénades, des accla-

mations de tout un peuple en joie. Pour amuser la Corinthienne, des troupes, armées à la légère, venaient faire, sur la grande place du palais qu'elle habitait, des parades, des évolutions, des simulacres de guerre ; cavaliers, fantassins, chefs et soldats, tous rivalisaient de zèle pour plaire à la favorite.

Arsambès lui donna cent femmes pour la servir ; cent musiciennes et danseuses pour la divertir, et cent amazones parfaitement équipées pour l'accompagner dans ses promenades à la campagne. Lorsqu'il donnait un festin en l'honneur de sa maîtresse, on n'y comptait jamais moins de cinq cents convives et de cinq cents esclaves chargés de les servir. Tout se faisait avec un luxe et une profusion dignes d'un successeur de Crésus.

La ville de Sardes était bien autre chose que les villes de la Grèce : Athènes et Corinthe auraient à peine fait un quartier de cette splendide capitale de la Lydie. Sardes comptait cinq cent mille habitants, mais c'étaient cinq cent mille esclaves... Jamais femme n'obtint un si grand triomphe et des honneurs si multipliés ; aussi la pauvre Laïs s'en trouvait étourdie, fatiguée ; elle n'osait plus manifester ses pensées ni ses désirs, car, ausstôt que son amant les connaissait, toute la ville etait mise sur pied, jusqu'à ce qu'ils fussent réalisés ; enfin, ses moindres fantaisies, ses plus petits caprices, devaient être aussitôt satisfaits ; Arsambès l'exigeait, et tout le

monde s'empressait d'obéir. On pourra juger des folies de son amant par une lettre qu'elle écrivit à Aristippe et dont Wieland nous a donné la traduction :

LAIS A ARISTIPPE

« Sardes.....

Toi, qui sais tout et qui veux tout savoir, ne connaîtrais-tu pas, cher philosophe, un remède contre cet ennui mortel qui, d'après un enfant d'Esculape, prend sa source dans l'excès des plaisirs ?

« Tu me demandes, Aristippe, si je me trouve heureuse à Sardes ! O mon ami ! je suis si terriblement heureuse, qu'en vérité je n'y puis plus tenir. Je n'ai jamais tant senti la vérité de cet axiome : Il existe des créatures qui savent mieux s'habituer à l'infortune qu'au bonheur. Il faut, sans doute, que je sois du nombre de ces êtres déraisonnables, car je me sens engloutir dans l'océan des plaisirs qui m'entourent.

« Cet Arsambès est trop riche, trop aimable, trop complaisant, trop attentif à satisfaire mes moindres caprices. Où pourrai-je prendre ce fonds inépuisable d'amour et de tendresse pour répondre à mon amant et lui témoigner ma reconnaissance ? Je suis forcée d'avouer, en moi-même, mon impuissance de lui rendre assez pour ce qu'il me donne. Tu te rappelles peut-être que ma première crainte fut de lui

trouver un penchant à la jalousie; mais j'étais loin, je l'avoue, de deviner l'espèce de folie qui devait le posséder. Ce n'est point l'idée que Laïs l'aime trop peu qui le tourmente, c'est de lui-même qu'il est mécontent, qu'il est jaloux. Figure-toi, mon ami, qu'il s'est mis en tête un autre Arsambès dont les attentions pour moi surpasseraient les siennes. D'après cela, son désir de me plaire, de combler mes vœux, ne connaît plus de bornes. L'autre jour, il a fait crever cinquante superbes chevaux d'Hircanie pour avoir un petit poisson dont j'ai oublié le nom barbare. Nous étions au milieu du festin, entourés de tous les grands de la ville, un convive ayant dit, par hasard, que ce poisson avait des écailles d'or, de pourpre et d'azur, j'eus le malheur de m'écrier naïvement : « Oh ! que ce joli poisson serait charmant dans un bassin ! » Aussitôt, Arsambès se lève, disparaît comme l'éclair, et, deux minutes après, j'entends partir au galop un escadron entier, avec ordre de courir jour et nuit pour m'apporter un vase rempli de ces poissons, qui se trouvent aux extrémités orientales du Pont-Euxin, à l'embouchure du Phase. Tu ne saurais t'imaginer toute la circonspection que je suis obligée de mettre dans mes discours, dans mes actions, et jusque dans mes gestes, pour éviter que de semblables scènes ne se renouvellent fréquemment.

« Les fêtes qu'il donne chaque jour sont d'une

magnificence à me rendre folle de joie ou d'orgueil. Ainsi, dans une de ces fêtes, j'étais placée sur un trône d'or massif dont les angles, incrustés de diamants, faisaient jaillir des étincelles que les yeux ne pouvaient soutenir. Je vis s'avancer vers moi une longue file de jeunes vierges, toutes de riches et nobles familles ; elles étaient couvertes de tuniques diaphanes, parées de rubans et de perles, ayant les cheveux moitié arrondis en couronne, autour de la tête, et moitié retombant, en boucles, sur les épaules; le sein découvert, la taille entourée d'une ceinture de soie brochée d'or; toutes brillantes de jeunesse et de beauté; toutes faites pour servir de modèles au sculpteur Scopas... Et lorsque, enlaçant leurs bras, elles commencèrent une danse symbolique autour de mon trône; lorsque leurs voix virginales eurent entonné un hymne à l'amour, je te jure qu'un dieu traversant les nues se fût arrêté pour les admirer.

« Enfin, mon cher Aristippe, il est impossible de te donner une idée du luxe, et de la somptuosité du palais que j'habite; du nombre de mes esclaves; des trésors qui sont à ma disposition et que je prodigue à pleines mains. Je suis adorée du peuple, parce que je lui jette des sacs entiers de dariques; les coffres d'Arsambès sont profonds; mais, à la manière dont j'y vais, il ne faudrait pas longtemps pour les épuiser; heureusement pour lui que le Pactole baigne les

murs de son palais. Jamais reine despote ni favorite idolâtrée n'eut un pouvoir plus grand que Laïs à la cour d'un satrape : tout le monde s'incline devant moi, et mes volontés sont exécutées avec une rapidité qui tient du prodige. Oui, mon cher philosophe, cette servilité, cette soumission d'un peuple d'esclaves qui m'environne ; ces louanges exagérées, ces grands seigneurs à mes pieds, tout cela m'ennuie et me rend presque honteuse. La satiété commence à s'appesantir sur moi, et j'ai résolu de revenir trouver mes bons amis de Corinthe. Cela va t'étonner, sans doute, et c'est pourtant l'exacte vérité; car le bonheur ne peut être où la liberté n'existe pas.

« O Aristippe ! je regrette ces heureux jours où, assis ensemble sous un frais ombrage, en face de l'autel de l'Amitié, nous philosophions amoureusement et ne prenions de plaisirs qu'autant que nous pouvions en savourer ; ces beaux jours, je m'élance vers eux, et ils vont bientôt renaître pour celle qui est fatiguée d'être reine.

« Ma résolution est prise, et si je ne m'embarque pas à l'instant même pour Corinthe, c'est qu'avant tout je veux me conduire avec décence et loyauté envers Arsambès, de qui je n'ai qu'à me louer. Je veux que ce soit lui qui désire notre séparation ; c'est difficile à cause de son amour, qui ne s'est pas attiédi un seul instant; mais j'ai un projet en tête, et tu sais que mes plans sont toujours bien conçus.

Cependant, si je ne réussissais pas, il ne resterait plus qu'un seul moyen, celui de proposer au jeune satrape d'aller faire ensemble le saut de Leucade : lui, pour être délivré d'un amour jamais satisfait, et moi pour être débarrassée de l'ennui de le souffrir et de ne pouvoir y répondre. J'espère, néanmoins, que nous n'en arriverons pas à cette fâcheuse extrémité. Adieu. »

CHAPITRE VIII

Retour de Sardes. — Fêtes d'Eleusis. — Passion qu'inspire Laïs à l'Hiérophante. — Le général Léontidès. — Fuite de Laïs du temple. — Arrivée à Corinthe. — Brillante réception que lui font ses concitoyens. — Tentative d'enlèvement. — Amour et dévouement de Léontidès. — Il offre sa main à Laïs.

Après une année de séjour dans la capitale de la Lydie, Laïs, vivement regrettée d'Arsambès, qui voulait l'épouser, repartit pour Corinthe, comblée de riches présents. Le navire qui la ramenait dans son pays natal fut assailli à l'entrée du golfe d'Égine par une tempête, et, n'ayant pu doubler le cap, fut forcé de se réfugier dans le port de Sunium.

Les fêtes d'Éleusis approchaient. Une foule de curieux étaient arrivés à Sunium pour visiter le temple de *Minerve Suniade*, et, de là, se rendre à Éleusis. Lorsque Laïs descendit du navire avec les femmes qui l'accompagnaient, tous les yeux se por-

tèrent sur elle ; un long murmure d'admiration accueillit cette beauté célèbre qui n'avait point d'égale.

Dans cette foule se trouvèrent plusieurs émissaires de l'hiérophante d'Éleusis, dépêchés à la recherche de la femme la plus belle pour représenter la déesse.

A peine eurent-ils vu Laïs qu'ils s'écrièrent : « Voilà celle que nous cherchons !.. » Aussitôt, écartant la foule ils s'approchèrent de Laïs et lui dirent : « Femme ! sois honorée, Vasiléas, hiérophante d'Éleusis, t'a choisie pour déesse de la fête : au nom de Cérès, suis-nous. » Et ils exhibèrent la statuette sacrée, signe de leur mandat. Laïs frissonna de la tête aux pieds. Une acclamation générale accueillit les paroles des émissaires ; avant qu'elle eût pu répondre, vingt bras vigoureux la transportèrent dans une magnifique litière, et elle fut immédiatement dirigée sur le temple de Minerve Suniade. Il fallut obéir à la force, Laïs connaissait tous les dangers auxquels l'exposerait un refus chez un peuple aussi léger et aussi superstitieux que l'était le peuple athénien.

Le lendemain, elle se mit en route pour Éleusis accompagnée d'une foule immense. Un des émissaires avait pris l'avance pour prévenir l'hiérophante de l'arrivée de la belle Corinthienne, dont on ignorait encore le nom, mais qui passait à juste titre, aux yeux de tous, pour la beauté la plus parfaite que possédât la Grèce entière. L'hiérophante, homme de quarante-cinq ans environ, alla en grande pompe au-

devant de la belle étrangère : lorsqu'il lui présenta la main pour descendre de sa litière, Laïs sentit que cette main frémissait ; elle comprit que l'hiérophante s'était subitement épris de ses charmes, et pressentit ce qu'il y avait de malheur dans l'amour d'un prêtre. Elle essaya de sourire au brillant accueil qu'on lui faisait; mais, dans ce sourire on aurait pu lire les angoisses du présent et des craintes légitimes pour l'avenir.

Laïs fut conduite avec cérémonie dans le magnifique local qu'on lui avait préparé à la hâte. Nous garderons le silence sur les propositions dont elle fut assiégée, pendant les cinq jours qu'elle passa enfermée dans le temple. Nous tairons également les moyens que l'hiérophante employa pour triompher de sa résistance et arriver à la satisfaction de ses criminels désirs. D'abord, ce fut la soumission, la douceur, l'astuce de l'hypocrisie qu'il mit en jeu; puis, l'offre éblouissante des richesses, des honneurs; enfin, la menace, l'épouvantail des tortures. Mais la Corinthienne resta inébranlable; elle était trop éclairée pour ne pas haïr ces misérables propagateurs de la superstition.

Le cinquième jour l'hiérophante eut un entretien avec Laïs, dans lequel il lui manifesta tout le despotisme de sa passion. — Toi, femme inconnue, fille barbare, peut-être, lui disait-il, je te ferai hiérophantide, titre ambitionné et réservé aux premières

familles de la Grèce; tu commanderas à tous et tous s'inclineront devant toi. Sache que ma puissance est sans bornes, que tout ce peuple obéit aveuglément à mes ordres; les premiers de la République mêmes tremblent devant moi. La condamnation de Socrate, de Diagoras et d'Alcibiade en sont des preuves terribles. Accepte mon amour, il sera pour toi la vie et le bonheur; ton refus c'est la torture, la mort!...

— Prêtre de Cérès, lui répondit Laïs, as-tu donc oublié ton serment de chasteté?

— Ce serment n'est qu'un mensonge, puisque je t'aime et ne puis résister à mon amour.

— Prêtre, cesse tes prières et tes menaces, mon cœur ne m'appartient plus; je ne saurais t'aimer.

— Oh! ne parle pas ainsi, car tu porterais le désespoir dans mon âme, et le désespoir de Vasiléas est plus noir que l'orage... Un jour te reste encore, demain, à ton retour de la fête, je viendrai savoir ta réponse.

Dans la nuit du cinquième au sixième jour des fêtes de Cérès, le 20 du mois de boédromion, Laïs, magnifiquement parée, fut conduite secrètement à Athènes dans une litière fermée. Dès l'aube matinale une foule immense attendait au Céramique; les nombreux invités, armés de torches, formaient sur la voie sacrée deux lignes de feux. Le char éleusinien, tout étincelant d'or et chargé de guirlandes de fleurs, sortit de l'Éleusinium et s'avança lentement vers la

voie sacrée; il était précédé par des porte-flambeaux, des canéphores, des troupes de musiciens et de danseuses; les principaux membres du corps sacerdotal, chargés de bandelettes d'or et de pourpre, l'entouraient. Sur ce char posait une femme dont l'éblouissante beauté attirait tous les regards ; jamais la déesse n'avait été si bien représentée : cette femme c'était Laïs !...

Le char s'arrêtait de temps à autre devant des autels préparés d'avance ; les canéphores jonchaient le sol de fleurs, et quatre jeunes filles faisaient brûler le cinamone et l'encens dans des cassolettes d'or. Les cithares et les flûtes entremêlaient leurs mélodies aux voix humaines qui psalmodiaient ; la troupe des danseuses formait des poses symboliques autour du char, et la foule s'écriait : Evohé ! Iacché ! Puis, le son retentissant des trompettes donnait le signal de la marche. Ce jour-là était pour les Athéniens, amateurs de fêtes, un jour de joie et de plaisir.

Au nombre des curieux qui suivaient le char éleusinien pour admirer la beauté de la pseudo-déesse, se trouvait le général Léontidès, Corinthien d'origine, mais passé depuis longtemps au service de la République d'Ambracie. Léontidès avait connu Laïs pendant une des visites qu'il faisait au pays natal, au commencement de chaque olympiade. Plus il considérait la déesse et plus ses traits lui rappelaient la charmante Hétère de Corinthe. S'étant approché

tout près du char, il se dit : Plus de doute, c'est elle...

Les regards de Laïs se promenaient indifféremment sur la multitude, lorsque, par hasard, ils rencontrèrent ceux de Léontidès ; elle reconnut aussitôt le général et lui adressa un discret sourire. De ce moment, complétement étrangère aux pompes de la fête, Laïs ne songeait plus qu'à faire deviner à Léontidès la situation critique où elle se trouvait engagée. La tristesse qu'elle sut donner à ses traits ; la crainte et l'espoir exprimés par sa bouche et ses yeux, furent compris de Léontidès, qui se rapprocha du char afin d'apprendre, par ce langage muet de Laïs, la conduite qu'il avait à tenir.

Sur le point d'entrer dans Éleusis, une roue du char se brisa, la déesse roula sur le sol et fut blessée au bras. Aussitôt Léontidès s'élança pour la relever et lui porter secours, s'attribuant le titre de disciple d'Esculape. Il déchira sa tunique, étancha le sang, banda la plaie, et, malgré les nombreux desservants du temple dont il était entouré, il put recueillir ces mots que Laïs lui dit à l'oreille : Arrache-moi aux mains des prêtres, ou je suis perdue. Cet accident répandit la consternation dans la multitude superstitieuse : on craignit un malheur.

Léontidès, qui n'aimait point les prêtres, s'occupa de suite des moyens de déjouer les projets de l'hiérophante. Pendant qu'on réparait la roue, il courut au rivage, retint une barque et paya largement le

pêcheur pour se tenir prêt à partir à la tombée de la nuit ; puis muni d'un costume d'esclave, il revint près du char au moment où il se remettait en route.

Arrivé sous le portique du temple, Laïs descendit du char et fut conduite processionnellement au grand autel, où elle reçut les adorations de la foule. Sous le prétexte que sa blessure la faisait vivement souffrir, elle demanda qu'on abrégeât la cérémonie ; sa demande fut écoutée ; d'ailleurs la nuit commençait à étendre ses ombres sur la plaine, et la foule s'écoulait.

Léontidès qui, accompagné d'un esclave dévoué, ne quittait plus le char, offrit de nouveau ses services et l'accompagna jusqu'au somptueux appartement où elle était restée pendant cinq jours prisonnière. On voulut renvoyer Léontidès et le remplacer par le médecin du corps sacerdotal ; mais Laïs s'y opposa et ne voulut avoir d'autre médecin que celui qui, le premier, avait pansé sa blessure. Toute insistance à cet égard devenait inutile, car elle confessa qu'elle se laisserait plutôt mourir que de permettre à un autre de la soigner.

L'hiérophante fut obligé de céder à ce caprice ; il laissa donc entrer Léontidès, accompagné de son esclave ; mais il plaça aux portes des gardiens vigilants afin d'être instruit de tout ce qui se passerait.

Dès que Laïs et Léontidès furent seuls, et après s'être bien assurés qu'aucune oreille indiscrète n'é-

coutait aux portes, qu'aucun regard jaloux ne planait sur eux, Léontidès lui dit à voix basse :

— Vite, vite, Laïs ! jette ces vêtements de déesse et enveloppe-toi de ce manteau; rabats ton capuchon sur ta tête et sortons ! Cet esclave dévoué, qui nous fait don de sa vie, restera ici à ta place; tu marcheras derrière moi; les gardiens trompés, te croyant mon esclave, te laisseront sortir. Moi, j'irai dire au chef des gardiens qu'après le pansement de ta blessure tu t'es assoupie de fatigue; qu'il faut respecter ce sommeil réparateur et ordonner le plus profond silence autour de l'appartement.

La fuite de Laïs s'exécuta sans que le moindre soupçon vînt l'entraver. A peine sortis du temple les deux fugitifs coururent au rivage où une barque les attendait, et, à force de rames, ils gagnèrent le large.

Tout était calme autour de l'appartement de Laïs; tous les bruits en furent éloignés pour ne point troubler son sommeil. Vers le matin, l'hiérophante étant venu s'informer comment la belle étrangère avait passé la nuit, on lui répondit qu'elle avait parfaitement dormi; car on n'avait rien entendu, pas le moindre soupir; elle dormait probablement encore d'un profond sommeil. Deux heures plus tard, l'hiérophante étant revenu prendre les mêmes informations, reçut la même réponse. Alors, il ouvrit doucement la porte et passa la tête pour voir si Laïs

dormait encore... Mais quelle est sa surprise !... Il n'aperçoit personne... Il entre avec précipitation et ne voit qu'un esclave endormi dans un des angles de la pièce ; il le prend aux cheveux, le secoue rudement, et lui crie d'une voix furieuse :

— L'étrangère et ton maître que sont-ils devenus?

L'esclave, levant les mains au ciel, répondit :

— Par la bonne déesse et sa fille j'ai dormi jusqu'à présent, et j'ignore ce qui s'est passé.

— Misérable !... Qu'on le mette à la torture.

La torture n'amena aucune révélation, et le pauvre esclave paya de sa vie le dévouement qu'il avait juré à son maître.

Furieux d'avoir été joué de la sorte, l'hiérophante lança aussitôt à la poursuite des deux fugitifs ses gens les plus rusés, comme aussi les plus sûrs, en leur promettant de l'or et des honneurs s'ils réussissaient à les lui ramener.

Pendant ce temps, Laïs et son ami voguaient à pleines voiles, heureux de n'avoir rencontré aucun obstacle à leur fuite. Laïs exigea de Léontidès le serment qu'il garderait le plus profond secret sur cette aventure. — La haine du prêtre est implacable, lui disait-elle, et sa vengeance me poursuivrait partout. Socrate et Alcibiade n'ont-ils pas été victimes de cette haine implacable ? Laissons croire aux Corinthiens que j'arrive directement de Sardes ; la sécurité de ma vie est tout entière dans cette erreur.

Léontidès partagea non-seulement les craintes de Laïs, mais il fit tous ses efforts pour la dissuader d'aller à Corinthe.

— Songe mon amie, lui répondait-il, qu'Éleusis est à peu de distance de Corinthe, et que la vengeance du prêtre ira infailliblement t'y chercher. Tu te fais illusion sur l'amour que te portent les Corinthiens ; le peuple de Corinthe est aussi léger, aussi superstitieux que celui d'Athènes ; car partout, au lieu de l'éclairer, de développer sa raison, de le rendre meilleur, on le plonge dans l'ignorance pour le faire servir d'instrument à l'ambition des grands. Oui, Laïs, ce peuple couvert de tes bienfaits, qui a regretté ton absence, te livrerait sans hésiter à la haine d'un misérable. Socrate et Alcibiade, dont tu viens de parler, n'étaient-ils pas aimés de leurs concitoyens ? Et cependant tu sais ce qui leur est arrivé. Crois-moi, dirigeons- nous sur la ville d'Ambracie, où j'occupe un des premiers rangs ; là, tu ne courras aucun risque ; là, sous mon égide, tu seras respectée.

— Merci de tes bons conseils, Léontidès, je devrais les suivre, mais ma destinée me pousse vers Corinthe.

Ce fut vainement que Léontidès lui montra l'imprudence de sa détermination, il dut plier sous sa volonté et cingler sur le port du Léché, où ils arrivèrent en quelques heures, poussés par un vent favorable.

Dès que l'arrivée de Laïs se fut répandue dans la ville de Corinthe, ses nombreux amis quittèrent leurs affaires pour venir la féliciter de son retour. Des groupes nombreux de pauvres reconnaissants assiégèrent sa porte; car la bienfaisance était une des éminentes qualités de cette femme exceptionnelle. Généreuse jusqu'à l'excès toutes les fois qu'il s'agissait de soulager l'infortune, elle donnait toujours et ne comptait jamais. On suspendit à sa porte des couronnes et des guirlandes de fleurs, et son nom volait de bouche en bouche comme une bonne nouvelle. Aux cris répétés de cette foule d'obligés qui demandaient à la voir, Laïs fut forcée de paraître ; alors ce fut un immense cri d'admiration et de reconnaissance. Elle leur fit jeter à plusieurs mains les *dariques* d'argent qu'elle avait apportées de Sardes. Des applaudissements, des cris de joie, accueillirent cet acte de libéralité et prouvèrent à Laïs qu'elle était toujours l'idole de Corinthe.

Bacchis, esclave affranchie de Laïs, et devenue la gouvernante de sa maison pendant son absence, fit illuminer les jardins, où elle plaça des joueuses de flûtes ; elle y dispersa en outre les plus jolies esclaves, en costume d'échansons, pour offrir des rafraîchissements aux nombreux visiteurs. Philosophes, poëtes, orateurs, artistes et principaux habitants de la ville se rencontrèrent chez Laïs, comme s'ils s'y étaient donné rendez-vous. Des députations, l'une

des prêtresses du temple de *Vénus Mélanis;* l'autre des plus charmantes Hétères, parées de tous leurs atours, se présentèrent pour complimenter la plus belle des Hétères et lui témoigner le plaisir qu'elles éprouvaient de la revoir. Ce fut pour Laïs une heureuse journée que celle-là; tout concourut à son bonheur, à sa gloire.

Les trois prêtresses, avant de se retirer, s'avancèrent devant Laïs, et l'une d'elles dit à haute voix :

— En mémoire de ton retour, qui fait la joie de Corinthe, et pour que cette journée reste à jamais gravée dans nos cœurs, les *hiérodules* (prêtresses de Vénus) ont décidé que la statue de Laïs serait placée dans le temple d'Aphrodite à côté du groupe des Amours.

Laïs répondit :

—Merci, charmantes prêtresses, de vos douces paroles; merci! des honneurs dont vous me comblez. Demain, je monterai au temple de Vénus pour lui rendre grâce et déposer sur ses autels une offrande digne d'elle. Et vous, mes amis, dont l'affectueuse réception fait ma joie et mon orgueil, permettez-moi d'acquitter la dette que j'ai contractée envers ceux qui m'aiment, en vous offrant un banquet. Amis présents et absents, je vous convie tous dans trois jours au banquet de l'amitié.

Toute la réunion applaudit à ces paroles, surtout les jeunes hommes, impatients déjà d'être arrivés au

terme indiqué. Non-seulement la nouvelle de ce banquet se propagea comme l'éclair, dans toute la ville de Corinthe et ses environs ; mais elle fut portée à Mégare, à Athènes, à Égine et autres villes, où la foule des curieux se disposa gaiement à faire le voyage de Corinthe.

Tandis que les amis de Laïs se réjouissaient de sa présence, un orage grondait sur sa tête. Un des émissaires de l'hiérophante d'Éleusis, qui était arrivé à Corinthe peu de temps après elle, se douta que cette Laïs pouvait bien être la fugitive qu'il cherchait. S'étant introduit chez elle, il la reconnut et repartit immédiatement pour en instruire son maître.

Le lendemain, les femmes de la maison de Laïs, au nombre de seize, vêtues de leurs plus beaux habits de fête, sortirent par la grande porte pour se rendre au temple de Vénus. Cinq femmes portant des corbeilles contenant des offrandes, formaient la tête du cortège. Huit, divisées par deux files de quatre, marchaient de chaque côté, laissant un espace qu'occupait la belle Laïs, vêtue avec autant de simplicité que de bon goût. Ses longs cheveux étaient nattés avec des bandelettes d'or et de pourpre; sur l'ivoire de son front une légère couronne de roses, et dans sa main droite une branche de myrte. Quatre femmes, portant des guirlandes de fleurs, fermaient la marche du cortége. Ce groupe de jolies femmes, escorté

de la multitude, s'avança lentement jusqu'au temple où les attendaient les hiérodules et les principales Hétères de Corinthe. La première des prêtresses descendit les marches du trône, donna la main à Laïs et l'accompagna jusqu'à l'autel, sur lequel les canéphores déposèrent leurs offrandes. Alors, Laïs détacha de sa tête sa couronne de roses et la mit aux pieds de la statue de Vénus ; puis, levant ses mains vers la déesse, récita au son de la lyre, cette ode imitée de Sapho.

Vénus, ô volupté des hommes et des dieux !
Qui charmes d'un regard et la terre et les cieux ;
Toi, dont le doux sourire écarte les orages,
Apaise l'aquilon, dissipe les nuages,
Et partout fais naître des fleurs ;
Gloire à toi ! déesse des cœurs.
Tout, dans cet univers immense,
Obéit à tes lois, reconnait ta puissance,
Le peuple ailé des airs, par ses doux chants d'amour
Et ses baisers sans fin, célèbre ton retour.
Le taureau brûle et bondit dans ses gras pâturages ;
Le fier coursier s'élance et franchit les rivages ;
Épris du même amour, tous les êtres vivants
Poursuivent le plaisir dans tes attraits mouvants.
Enfin, au fond des mers, au sommet des montagnes,
Dans l'antre des forêts, sur l'émail des campagnes,
Tout jouit de tes dons, tout ressent ton ardeur,
Et promptement s'enflamme à ton feu créateur.
Déesse des amours, gloire à toi ! ...

La prêtresse répondit :

— O toi ! la plus belle et la plus généreuse des femmes de la Grèce, reçois aujourd'hui, en récom-

pense de tes nombreux bienfaits, les honneurs de l'apothéose.

A ces mots, la prêtresse tirant un rideau, montra au peuple émerveillé la statue de Laïs, placée à côté du groupe des Amours. — O Corinthiens ! dit-elle, ce marbre, ouvrage de l'immortel Scopas, perpétuera, parmi vous, le souvenir de la beauté physique unie à la beauté morale. Puis, en embrassant Laïs, elle ajouta :

— Puissent les dieux te conserver longtemps a notre amour.

Émue jusqu'aux larmes des honneurs qu'on lui accordait, Laïs se prosterna aux pieds de l'autel et remercia les dieux.

Le peuple, par ses applaudissements bruyants et réitérés, prouva toute l'affection qu'il avait pour la belle Corinthienne.

La grande-prêtresse releva Laïs et la conduisit dans un appartement réservé du temple, pour s'y reposer et attendre que la foule se fût écoulée.

Sur le soir, Laïs sortit du temple accompagnée de ses femmes, et prit le chemin de sa maison. En traversant un petit bois consacré à Neptune elle fut subitement attaquée par une troupe de gens armés qui l'emportèrent de vive force. Mais, aux cris de détresse de Laïs et de ses femmes, un guerrier, suivi de quelques-uns des siens, tomba sur ces misérables, lui arracha leur proie et les mit en fuite.

Ce guerrier c'était Léontidès : après avoir assisté au triomphe de Laïs, il l'attendait près du bois de Neptune pour lui témoigner sa joie et l'accompagner à sa demeure. Quel pouvait être l'ennemi caché, auteur de ce guet-apens ? Léontidès courut à l'un des assaillants resté étendu sur le sol ; mais il ne put rien en tirer : le sang s'échappait à flots d'une large blessure, et les dernières convulsions de la mort avaient paralysé sa langue.

Léontidès escorta Laïs jusqu'à sa demeure ; lorsqu'ils furent arrivés à la porte du jardin :

— Brave Léontidès, lui dit la Corinthiene, reste avec nous jusqu'à demain, j'ai encore besoin de ta protection, et ta présence calmera les craintes qui m'agitent.

— O Laïs ! tu combles mes vœux ; je n'osais espérer un si grand bonheur.

Laïs lui offrit sa main et le conduisit dans un charmant boudoir où la peinture, la sculpture et la céramique avaient prodigué leurs chefs-d'œuvre.

— Ami, lui dit-elle, deux fois tu m'as sauvé la vie ; car l'esclavage serait pour moi pire que la mort ; comment pourrais-je m'acquitter de la dette que j'ai contracté envers toi ?

— Un regard de tes beaux yeux, une pensée de ton cœur seront, pour moi, une récompense bien au-dessus du devoir que j'ai rempli.

— Tes paroles sont rassurantes, ô Léontidès, et

leur douceur ne le cède qu'à la beauté de tes sentiments.

— Du jour où je te vis, Laïs, je t'adorai..... Ton image est restée dans mon cœur pour attiser la flamme qui le dévore.

— Une autre que Laïs serait heureuse de cet amour ; moi, je n'ose me livrer à la joie qu'il répandrait sur mes jours; car il peut engendrer des regrets.

— Des regrets? ignores-tu que si j'aime dans Laïs la plus charmante des Hétères par les perfections physiques, j'aime aussi la plus belle des femmes par les qualités morales.

— Un amant s'aveugle toujours sur les défauts de celle qu'il adore.

— Quelle autre pourrait donc rivaliser avec toi en amabilité, en douceur et en bonté ?... Écoute, Laïs, puisque les dieux favorables nous ont rapprochés dans des moments critiques, c'est qu'ils veulent notre union. Quitte la condition d'Hétère et sois mon épouse ! Demain, nous partirons pour Ambracie.

— Y songes-tu, Léontidès ! toi le général des Ambraciens, épouser une Hétère...

— Périclès, plus grand que moi, a bien épousé Aspasie.

— Aspasie était ambitieuse et aspirait aux honneurs. Ma seule ambition, c'est d'être aimée ; hélas ! et le titre d'épouse fait bien souvent fuir l'amour.

— Qu'oses-tu dire ?

— La vérité... Et puis, cette alliance te nuirait dans l'esprit des Ambraciens.

— Loin de toi cette pensée...

— Il a fallu tous le prestige du grand nom de Périclès pour faire accepter aux Athéniens cet hymen, qui jusqu'à ce jour était sans exemple.

— Laïs, ta mémoire fait défaut, cet exemple n'est point le seul ; je pourrais t'en citer plusieurs autres.

— Léontidès, aujourd'hui ton amour me suffit ; quant au titre sacré d'épouse, nous en causerons plus tard.

— Hélas !... tu repousses mes offres... tu refuses...

— Ce refus n'est pas irrévocable. Une détermination si grave mérite, de ta part et de la mienne, une longue réflexion.

— Laïs, souviens-toi qu'il existe à Éleusis un homme qui convoite ta personne et que cet homme est un prêtre.

— Il ignore que cette personne est Laïs.

— Il le découvrira bientôt, s'il ne le sait déjà, et il te poursuivra sans relâche.

— Pourquoi nous forger des craintes ?

— S'il ne peut triompher de ta résistance, il emploiera les ruses, les embûches, les trahisons et toutes les lâchetés communes à ses semblables.

— Aujourd'hui, tu vois tout en noir.

— Et qui sait si ce n'est point lui qui a commandé le guet-apens dont tu as failli devenir la victime.

— Grands dieux ! tu me fais frissonner...

— Si mes soupçons se confirment, désormais plus de sécurité pour toi dans ta ville de Corinthe. Connais-tu l'histoire de Diagoras de Mélos ?

— J'ai entendu parler de la condamnation de ce philosophe ; mais j'en ignore les détails.

— La nuit est avancée ; les émotions de la journée ont fatigué ton corps et ton esprit ; tu as besoin de repos, Laïs ; demain tu sauras l'histoire de Diagoras.

Il baisa la main de l'Hétère et se retira dans l'appartement qu'on lui avait préparé.

Le lendemain, Léontidès raconta à Laïs la vie et les aventures de Diagoras de Mélos, auxquelles se trouvaient naturellement liés les *Mystères d'Éleusis* (1). Vivement impressionnée par cette narration, Laïs se détermina à quitter Corinthe et à suivre l'homme dévoué qui devait un jour devenir son époux.

(1) Ces deux documents, d'un très-haut intérêt, sont consignés dans la seconde partie de cet ouvrage, sous le titre de *Nuits Corinthiennes* ou *Soirées de Laïs*.

CHAPITRE IX

Le banquet.

Avant de s'expatrier, Laïs voulut laisser aux Corinthiens un souvenir : de toutes les soirées qu'elle avait donné jusqu'alors, celle-ci fut la plus brillante, la plus magnifique ! Les immenses richesses qu'elle possédait en vases, meubles, vaisselle, sculptures et objets de luxe de tous genres, furent déployées; le luminaire et les draperies les plus splendides étaient partout prodiguées; les charmantes filles de sa maison vêtues de gaze légère, ressemblaient aux nymphes de la cour de Vénus ; et, dans Laïs, qui les éclipsait toutes par ses grâces et sa beauté, on reconnaissait la reine des Hétères de Corinthe.

Les plus jolies Hétères assistaient à la fête et l'embellissaient de leur présence. Tout ce qu'il y avait de riche et d'élégant, d'artistes et de poëtes, non-seulement à Corinthe, mais dans les principales villes de l'Attique, du Péloponèse et des îles voisines, s'étaient donné rendez-vous à ce banquet; jamais réu-

nion n'avait été plus brillante, plus aimable. Les parfums brûlaient et les fleurs répandaient de tous côtés de suaves odeurs; des voix mélodieuses, se mariant aux doux accords des lyres et des flûtes, charmaient les oreilles; les yeux se promenaient émerveillés sur un essaim de jeunes femmes aux formes ravissantes, aux regards veloutés, au gracieux sourire; enfin, sur tous les sens planait une délicieuse ivresse.

Un grand nombre de tables avaient été dressées dans les appartements et les jardins; autour d'elles bruissaient la gaîté, l'amour et l'heureuse folie. La table occupée par Laïs et ses amis privilégiés, se trouvait entourée d'un double cercle d'adorateurs, qui ne pouvaient se rassasier de ses charmes. Léontidès tenait la main gauche de Laïs, Scopas la droite. Aristippe était placé en face, ayant Chrysidès le banquier à sa droite et Myron à sa gauche. Aux deux bouts de la table se pressaient les jeunes poëtes, artistes et Eupatrides de la ville.

Après les libations d'usage aux dieux favorables, une troupe de musiciennes chanta cette strophe que tous les convives répétèrent en chœur :

Allons, mes amis,
Buvons à Laïs !
La reine de la fête ;
Et que chacun s'apprête
A chanter jusqu'au jour
Et le vin et l'amour.

— Plusieurs de nos amis manquent au rendez-

vous, dit Laïs en promenant les yeux autour d'elle; je ne vois point Diogène; n'aurait-il pas été instruit de notre symposie ?

— J'ai vu hier le spirituel mendiant, dit un jeune Eupatride, dans les jardins de l'Académie, à Athènes, s'occupant à donner une leçon au nébuleux Platon.

— Platon recevoir une leçon de Diogène, cela me paraît impossible, repartit un idéaliste. Le fils d'Ariston se croit trop haut placé dans les sphères intellectuelles pour perdre son temps à écouter l'homme à la besace.

— Devant le fait, l'impossibilité disparaît.

Plusieurs convives s'écrièrent :

— Voyons le fait.

— Vous savez tous que le fils d'Ariston *socratise* et mieux dit *platonise* à l'Académie, entouré de nombreux disciples. Diogène, qui ne laisse jamais échapper l'occasion de le lardonner, lui dit un jour : « Si tu aimes et respectes ton maître, ne le fais donc pas déraisonner en lui attribuant les rêves de ton imagination. » Platon haussa les épaules et lui tourna les talons.

Eh ! l'homme aux larges épaules, lui cria le Cynique, j'aperçois plus d'orgueil dans ta pirouette, que Socrate n'en voyait à travers les trous du manteau d'Antisthène. »

Platon se retourna pour lui lancer un regard de dédain. Mais Diogène, le montrant du doigt à la po-

pulace athénienne, qui s'égayait toujours aux boutades du Cynique, lui lança ce sarcasme :

« Le voyez-vous, ce grand gaillard, qui, sans respect pour la cendre des morts, charge le pauvre Socrate de ses billevesées. A d'autres! à d'autres! tes contes bleus; nous avons le gosier trop étroit pour les avaler. »

— Mais c'est du vieux que tu nous racontes-là, interrompit l'un des convives.

— Laisse-moi boire et j'arrive au neuf. Platon, après avoir divagué sur les *contraires* et les *essences primitives*, s'aperçut, l'autre jour, que les définitions de l'homme données par tous les philosophes étaient imparfaites, vicieuses, et il voulut les rectifier en donnant la sienne. Il se mit aussitôt l'esprit à la torture, se caressa le front, se tordit la lèvre, se battit les flancs, et accoucha enfin de cette heureuse définition : *L'homme est un bipède sans plumes.*

Les disciples de Platon, émerveillés de ce tour de force, répandirent de tous côtés cette mémorable définition. Lorsqu'elle parvint aux oreilles de Diogène, le malheureux faillit en étouffer de rire; il se roula dans la poussière, se convulsionna comme s'il eût été pris de violentes coliques; et la foule des curieux ne tarda pas à l'environner : « O Platon! s'écriait-il, décidément tous nos philosophes ne sont que d'obscurs écoliers devant toi. Ha! ha! l'idée sublime!.. » Au milieu des cris et des éclats de rire

qu'ils poussait, on distinguait ces mots : « Oh! la bonne charge.... J'ignorais que le grave élève de Socrate cultivât la facétie. » Et il se tenait les flancs n'en pouvant plus de rire. Puis, s'adressant aux hommes qui l'entouraient :

« *Bipèdes sans plumes*, que faites-vous là devant Diogène! Ignorez-vous l'heureuse, l'importante découverte sortie du cerveau de Platon?... Vite! une couronne d'or à ce grand génie... Ha! ha! ha!... » Il recommençait à rire de plus belle, et son rire se communiquait à ceux qui l'entouraient; tout le monde riait... « *Bipèdes sans plumes*, répétait-il, c'est à graver sur les marbres de Paros, afin d'en faire bénéficier les âges futurs. »

Que fit Diogène? il se mit aussitôt à plumer un coq vivant, le cacha sous son manteau et courut à l'Académie. Alors, traversant le double rang des disciples au milieu desquels pérorait Platon, il ouvrit son manteau et jeta le pauvre coq aux pieds du philosophe.

« Tenez, dit-il, enfants qu'on amuse avec des mots, voici l'homme selon votre maître. »

Platon resta interdit devant cette critique en action; quelques disciples ne purent s'empêcher de rire; mais le maître appuya son front dans sa large main et corrigea ainsi sa définition : « *L'homme est un bipède sans plumes ayant des ongles larges.* »

— Il faut avouer dit Aristippe, que, malgré sa

haute raison, l'élève de Socrate tombe, parfois, dans la puérilité.

— C'est vrai, répondit Xénophon; mais quel homme fort n'a pas son côté faible?

— Je partage l'opinion du sage Xénophon, reprit Laïs; selon moi, Platon brille par l'invention, par la vigueur dans le ton sérieux et l'atticisme dans l'ironie, par la pureté du style et la richesse du coloris : il est philosophe et poëte à la fois.

— D'accord! interrompit un artiste géomètre, mais il ne brille ni par l'exactitude, ni par la clarté.

— Ni par le bon goût dans ses amours, ajouta le sculpteur Scopas; car, adorer la vieille Archéanasse, c'est aimer les surfaces ridées et les formes flétries par la décrépitude. Si c'est là son beau par excellence, je consens à n'être qu'un écolier.

Plusieurs éclats de rire suivirent cette apostrophe.

— Ton opinion, continua Laïs en s'adressant à Léontidès, quelle est-elle?

— Je pense absolument comme toi, belle Laïs, j'admire tout ce qui excite ton admiration, et tout ce que tu aimes, je l'aime aussi.

— Assez de Platon, cria une voix joviale; c'est pour fêter le plaisir que nous sommes ici, et non pour nous endormir aux rêveries d'un imaginationiste.

— Par Bacchus! il a raison, s'écria le vieux Myron en agitant sa coupe; Lachésis compte nos

heures, ne les perdons point à vouloir dérober les secrets de Jupiter.

— Très-bien ! s'écrièrent plusieurs voix, et Myron chanta :

Le bon vin et les femmes
Font palpiter nos cœurs,
Réjouissent nos âmes,
Éteignent nos douleurs.
Bien douce est la folie
Des femmes et du vin ;
Quand ma coupe est remplie
Pour moi, plus de chagrin !

SCOPAS.

Bravo ! maître Myron, grand artiste et poëte à la fois ; tu mérites deux couronnes, l'une de lauriers et l'autre de myrtes.

UN JEUNE EUPATRIDE.

Verse toujours, belle Nélida, tes yeux inspirent l'amour et le vin donne la gaieté.

UNE JEUNE FEMME.

Mais il donne aussi du ventre ; regardez celui de Chrysidès, le banquier.

CHRYSIDÈS, *regardant son ventre.*

Je n'y vois rien d'extraordinaire.

UNE AUTRE FEMME.

Il n'est cependant pas mal comme cela,

CHRYSIDÈS.

Tu veux dire... bien.

LAÏS.

Mes amis, accordez une trève au gras Chrysidès écoutons maintenant la scolie d'Aristippe.

ARISTIPPE.

En dépit de l'Académie,
Qui perd vainement ses loisirs,
La meilleure philosophie
Est, pour moi, celle des plaisirs.
Vous le savez, la vie est un voyage
Dont chaque jour est semé de douleurs:
Pour l'embellir, écartons du passage
L'épine aiguë, et marchons sur les fleurs.

UNE FOULE DE VOIX.

Bravo ! bravo ! vive la philosophie d'Aristippe.

EURYBATE.

Vive la philosophie d'Aristippe, c'est la meilleure; je l'adopte.

MYRON.

C'est la seule qui rende heureux.

CHRYSIDÈS.

Je l'adopte aussi ; mais je refuse les coups de bâton que Denys de Syracuse a fait administrer au philosophe.

SCOPAS.

Vraiment ?

CHRYSIDÈS.

C'est l'exacte vérité.

LAÏS.

J'ignorais l'anecdote et cependant Aristippe n'a rien de caché pour moi.

MYRON.

A quel sujet ces coups ?

CHRYSIDÈS.

Parce qu'Aristippe trouvait excellente une sauce que le tyran trouvait mauvaise.

(*Hilarité générale.*)

ARISTIPPE.

Le fait est vrai, et vous prouve qu'on a toujours tort d'être en opposition avec les puissants.

CHRYSIDÈS.

Ce qui n'a pas empêché Aristippe de dîner le lendemain avec lui.

ARISTIPPE.

C'est encore vrai, et toujours d'après ce principe de ma philosophie : il est sage d'accepter les plaisirs permis partout où il se rencontrent.

CHRYSIDÈS.

Très-bien ! mais les coups de bâton ?

ARISTIPPE.

As-tu oublié ce proverbe : point de plaisirs sans peines ?

HIPPIAS.

Antisthène, qui hait les hommes d'argent parce qu'ils font mille bassesses pour se le procurer, accuse Chrysidès et Aristippe d'aimer l'argent.

CHRYSIDÈS.

Oui, j'aime l'argent, mais point les coups de bâton.

BACCHIS.

Aristippe se procure l'argent avec esprit et le dépense largement ; tandis que toi tu le subtilises à tes clients pour l'enfermer dans tes coffres.

CHRYSIDÈS.

Oh ! oh ! ma jolie colombe, on devine que tu es l'amie de Musarion, à qui j'ai refusé l'autre jour un talent. Ce que tu viens de dire ne saurait empêcher que Socrate, Platon, Diogène et vingt autres aient porté contre Aristippe la même accusation qu'Antisthène.

BACCHIS.

Et qu'est-ce que cela prouve?

CHRYSIDÈS.

Cela prouve qu'Aristippe ferait encore pis que moi pour se procurer de l'argent.

LAÏS.

J'ai pour principe de défendre mes amis; or, Aristippe étant mon ami, je dois dire à sa louange qu'il ne tient nullement à l'argent, et qu'il s'en passerait tout aussi bien que Diogène, si les plaisirs s'obtenaient gratis. Les faits suivants, que vous ignorez peut-être, vous en fourniront la preuve :

Aristippe venait de recevoir une forte somme ; s'étant aperçu que son esclave pliait sous le poids de l'argent qu'il portait et marchait difficilement

jette tout ce que tu as de trop, lui dit-il,et ne portes que ce que tu pourras.

BACCHIS.

Tu n'aurais pas fait cela, toi, Chrysidès?..

LAÏS.

Une autre fois, Aristippe fit cadeau à un débiteur de deux talents, pour ne pas réduire une famille à la misère. Remarquez bien surtout qu'Aristippe fit ce cadeau dans un moment où il avait lui-même besoin d'argent. Je pourrais citer plusieurs autres faits semblables en faveur de mon ami Aristippe. Est-ce là un homme d'argent?

SCOPAS.

Certainement non.

UNE VOIX.

Mais on l'accuse de flatterie, de basse adulation envers le tyran Denys.

ARISTIPPE.

S'il en était autrement, je serais le seul homme sur la terre qui n'eût des envieux.

LAÏS.

Je l'absoudrai encore de cette accusation par l'anecdote suivante : Aristippe implorait la clémence de Denys pour un des amis de Platon compromis dans une conspiration contre le tyran de Syracuse; il le suppliait de lui accorder sa grâce. Denys repoussa brusquement Aristippe, qui trébucha et alla tomber à ses pieds, le suppliant toujours. Un de ces

misérables qu'on nomme courtisans, crut plaire à son maître en taxant Aristippe de bassesse; mais Aristippe répondit : « Ce n'est pas ma faute, c'est celle de Denys, qui a les oreilles aux pieds. » Le tyran se mit à sourire de l'à-propos, releva notre ami et lui accorda la grâce qu'il demandait.

Léontidès, Xénophon, Scopas, Myron et plusieurs autres convives, qui avaient écouté Laïs, se levèrent pour serrer la main d'Aristippe en signe de félicitation.

LAÏS.

Devant cette approbation générale et spontanée en faveur d'Aristippe de Cyrène, le plus éloquent plaidoyer de Démosthènes resterait encore en arrière.

BACCHIS.

Quoi! seigneur Léontidès, lorsque le plaisir fait mouvoir toutes les lèvres, toi seul restes muet? Tu nous dois une strophe et ne peux la refuser.

LAÏS, *en souriant.*

Allons, cher Léontidès, tous nos amis l'exigent; il faut acquitter ta dette.

LÉONTIDÈS.

Lorsque Laïs demande avec son charmant sourire, c'est à nous d'obéir.

Il prit une lyre et chanta :

LÉONTIDÈS.

Pour moi, le vin et son ivresse
N'offrent qu'un plaisir agité;

C'est dans les yeux d'une maîtresse
Que je puise la volupté.

Oui, sa beauté me transporte et m'enflamme,
Sa douce voix fait palpiter mon cœur,
Et son regard se glisse dans mon âme
Comme un rayon d'amour et de bonheur.

SCOPAS.

Une élégie en ce moment, à quoi songes-tu, Léontidès ?

ARISTIPPE.

A l'amour.

BACCHIS.

Cette charmante strophe est l'expression fidèle de ce qui se passe dans le cœur de Léontidès; il aime.....

CHRYSIDÈS.

Et moi aussi, j'aime.....

UNE FEMME.

Toi ! élève de Callias l'usurier ? c'est le vin et l'argent que tu aimes.

CHRYSIDÈS.

Tu sais bien que Vénus me trouve toujours prêt à lui rendre hommage.

UNE AUTRE FEMME.

Voyez-vous, ce vieux tonneau?

MYRON.

Moi, je le confesse, j'aime le vin et les femmes.

SCOPAS, *en riant.*

Maître ! est-ce que nous reviendrions à nos vingt ans ?

MYRON.

Hé ! hé !...

CHRYSIDÈS.

Oh ! oh !

ARISTIPPE.

Amis, la sagesse nous dit d'aimer tout ce qui peut nous rendre heureux, sans être nuisible aux autres. Myron et Chrysidès aiment la bonne chère; mais les femmes, en général, préfèrent la douce poésie de l'amour aux fumées du chypre et du thasos; c'est tout naturel.

LAÏS.

Aristippe a raison; chacun de vous a parlé selon l'état de son âme. Je suis l'élève du philosophe de Cyrène, et je vais compléter sa pensée.

Elle prend une lyre et chante :

Tous les biens d'ici-bas, la beauté, la jeunesse,
L'amour et le vin vieux,
La santé, la richesse,
Sont des présents des dieux.
Mais l'abus de ces biens fait promptement éclore
Une foule de maux,
De chagrins, de fléaux,
Que le vrai sage ignore.
Variez vos plaisirs,
Modérez vos désirs;
Fuyez, fuyez l'ivresse

Et les excès,
Qui hâtent la vieillesse
Et les regrets;
Goûtez à tout, mais n'abusez jamais?

ARISTIPPE.

Vous avez entendu... Laïs, au milieu des bruits du plaisir, trouve encore le moyen de glisser une leçon de sagesse.

LÉONTIDÈS.

Et, malgré les quolibets de Démosthènes, la maison de Laïs est une école de philosophie, de politesse et de bon goût.

ARISTIPPE.

A propos de Démosthènes, vous savez qu'il vient d'être condamné par l'Aréopage à donner six heures de sommeil à ses esclaves forgerons.

LAÏS.

Singulière condamnation! en connais-tu les détails?

ARISTIPPE.

Personne de nous n'ignore que Démosthènes, dans son impitoyable avarice, écrase ses esclaves de travail. Il exige d'eux quinze heures de travail par jour, au lieu de dix, afin de remplir plus vite ses coffres. Dernièrement, l'acteur Latyrus, qui a donné des leçons de déclamation oratoire à Démosthènes, ayant trouvé dans la rue trois esclaves de l'orateur,

exténués, alla immédiatement porter plainte contre son ancien élève, et le fit condamner par l'Archonte.

LÉONTIDÈS.

Je féliciterai Latyrus à ma première rencontre. Maintenant, répondez à cette question, convives de Laïs :

— Lequel est le plus grand de Démosthènes qui assassine ses esclaves pour s'enrichir, ou de Laïs qui leur donne la liberté pour s'en faire des amis ?

Laïs jeta à Léontidès un regard où se peignait un reproche contre cette louange, et dit :

— Il est triste pour Athènes et le beau siècle de Périclès, qu'un homme aussi éminent que Démosthènes suive l'exemple de l'usurier Callias.

BACCHIS.

De l'avide Callias, dont les coffres sont comme la tombe, qui reçoit toujours et ne rend jamais.

ARISTIPPE.

Qui vendrait la République et la Grèce entière pour faire de l'argent.

MUSARION.

Vous parlez toujours de Démosthènes, de Callias, et vous gardez le silence sur le rapace Chrysidès ?

CHRYSIDÈS.

Moi !... grands dieux !...

MUSARION.

Oui ! toi, qui engloutis dans un seul dîner trois

talents pour ton ventre, et qui laisses mourir de faim les sots que tes spéculations ont ruinés.

BACCHIS

Attrape, vieux loup!

CHRYSIDÈS.

Quelle calomnie!

LAÏS.

La générosité doit toujours marcher avec la fortune; honneur à ceux qui possèdent cette vertu.

MYRON.

Pour plaire à Laïs et en l'honneur de son retour, j'ai affranchi hier trois de mes meilleurs esclaves.

LAÏS.

Merci pour eux! les dieux t'en tiendront compte un jour.

ARISTIPPE.

Que dirait Myron s'il savait que Laïs, avant son départ pour Sardes, a donné la liberté à tous ses esclaves?

MYRON.

C'est digne d'une grande reine.

BACCHIS.

Et s'il apprenait que tous les esclaves, hormis d'eux, ont préféré l'esclavage chez Laïs à la liberté dans leurs foyers.

LÉONTIDÈS.

Il dirait comme moi : si l'on a élevé des autels à

la beauté de Laïs, on doit aussi en élever à sa bonté, à sa bienfaisance.

LAÏS.

En vérité, général Léontidès, tu es aujourd'hui intarissable de louanges.

LÉONTIDÈS.

Je rends justice à qui le mérite.

En ce moment un bruit de voix se fit entendre au fond du jardin.

- Quel est ce bruit, demanda Laïs?

— Ce sont des enfants, répondit une chambrière; je veux dire des petits mendiants, qui se cramponnaient à la palissade du jardin; mais Arétas, le jardinier, les chasse avec son bâton.

LAÏS.

Est-ce donc ainsi que j'apprends à mes serviteurs à traiter l'indigence? Qu'on fasse venir ces enfants, si mes amis le permettent, je veux les voir.

LÉONTIDÈS.

O Laïs! toujours de nobles sentiments.

ARISTIPPE.

Je suis glorieux de mon élève.

On vit alors arriver une pauvre femme tenant deux petits enfants par la main; un troisième enfant plus âgé conduisait un vieillard aveugle.

— Pardonnez-moi, mes seigneurs, dit la mendiante; par Pluton! je le jure, nous ne sommes pas des malfaiteurs. Attirés par les bruits de la fête, ces

pauvres enfants ont cherché à grimper sur la palissade pour implorer votre pitié. Oh ! pardonnez-leur, car ils ont faim...

LAÏS.

Rassure-toi, bonne mère, tu n'as rien à craindre, ici, l'on ne fait que du bien. Parle, qui es-tu ?

LA MENDIANTE.

Je suis la femme d'un soldat messénien, blessé et fait prisonnier par les Spartiates, qui ont saccagé et ruiné notre pays. Hélas ! nous errons de ville en ville, avec mes enfants et mon père aveugle, implorant la charité.

LAÏS.

Ton mari existe-t-il encore ?

LA MENDIANTE.

Oui, il existe... Mais, c'est comme s'il était mort... Si tu connaissais ces brigands qu'on nomme Spartiates... Ils sont aussi avides d'argent que du sang de leurs voisins. Ils ont demandé à ce vieillard deux talents pour la rançon de son fils. Deux talents ! il n'y a que les rois qui possèdent pareille somme.

ARISTIPPE.

Vous l'avez entendu ! Malgré les lois de Lycurgue, l'amour de l'argent s'est infiltré chez les Spartiates ; vous verrez qu'ils vendront un jour la Grèce au roi de Perse.

LAÏS.

Ne désespère de rien, bonne femme.

LA MENDIANTE.

Pour nous, hélas ! l'espoir est impossible.

LAÏS.

Ce que tu crois impossible est, au contraire, très-facile. Voyons, parle; si tu possédais deux talents, qu'en ferais-tu ?

LA MENDIANTE.

Alors, il faudrait qu'ils tombassent du ciel; car, depuis trois ans que nous implorons l'assistance publique, c'est à peine si l'on nous donne assez pour subsister.

LAÏS.

On doit toujours espérer dans la bonté des dieux; bien souvent ils exaucent nos prières lorsqu'on s'y attend le moins.

LA MENDIANTE.

Vous êtes donc une déesse pour me donner de si douces consolations et me faire espérer un si grand bonheur? Oh ! j'aurais dû le deviner à votre éblouissante beauté. (*Elle se jette aux genoux de Laïs.*) Daignez nous accorder votre puissante protection.

LAÏS.

Relève-toi, bonne mère; je ne suis qu'une simple mortelle comme toi; et la beauté, dont les dieux m'ont favorisée, je l'emploie à faire le bien. Je pourrais seule te donner les deux talents qui doivent rendre un père à sa famille; mais je ne veux point priver mes amis du plaisir d'une belle action.

LA MENDIANTE.

Qu'ai-je entendu !... serait-il possible?...

LAÏS *(prenant une corbeille pour faire la quête).*

Je commence par toi, Chrysidès, le plus riche de nous tous. Montre-toi généreux; nous venons de dire que la générosité faisait honneur à la richesse.

A vous, Myron et Scopas, que votre offrande soit digne du nom glorieux que vous portez.

Mon ami Aristippe, donne toujours sans compter.

Et le brave Léontidès...

LÉONTIDÈS.

Léontidès donnerait tout ce qu'il possède pour un regard de Laïs; de la bonne Laïs, si digne de notre admiration à tous.

(Laïs fait le tour de la table et chaque convive dépose son offrande.

LÉONTIDÈS.

Et maintenant, qui oserait nier que Laïs ne résume pas, en elle, toutes les perfections physiques et morales ?

BACCHIS.

La vie de ma maîtresse est semée de mille traits semblables.

DOLÉAS *(convive inconnu, en déposant son offrande dans la corbeille).*

Moi ! je donne un talent... j'en donnerais vingt autres à l'instant même pour posséder Laïs.

LAÏS.

Seigneur, tu parles comme un roi de Lydie.

LÉONTIDÈS (*à Aristippe*).

Cette exclamation annonce quelque chose de sauvage; elle est grossière, inconvenante.

ARISTIPPE.

Et de mauvais goût.

CHRYSIDÈS.

Oh! oh! un talent, vingt talents!... c'est donc un Crésus que cet homme?

LÉONTIDÈS (*à Myron*)

Quel est ce convive; le connais-tu?

MYRON.

Je ne l'ai vu qu'une seule fois; c'est l'ami d'un de mes amis.

ARISTIPPE.

C'est la première fois de la soirée que je l'entends parler. Jusqu'à présent il est resté muet, taciturne... Il y a des secrets sous les plis de son front.

LÉONTIDÈS.

Ou des remords sur sa conscience. *(A part.)* Cet homme-là médite probablement quelque projet sinistre... observons-le.

LAÏS (*se plaçant devant la table*).

La moisson a été riche... cette corbeille, si je ne me trompe, doit contenir au moins deux talents, somme exigée pour la rançon de ton mari. Moi, j'en ajoute un troisième pour assurer la subsistance de

ta famille. Prends, pauvre femme, et remercie ces généreux seigneurs.

LA MENDIANTE.

Dieux de l'Olympe! n'est-ce pas un songe que je fais?... Ce palais, ces fleurs, ces vases d'or, ces lumières éblouissantes... et la beauté de celle qui me parle, éclipsant tout ce que je vois... et cet argent... Quel heureux songe! Mais hélas! que le réveil sera triste...

LAÏS.

Réjouis-toi, bonne mère; ce n'est point un songe; c'est la réalité; prends cet argent; il t'appartient. Va racheter ton mari et vis désormais heureuse au sein de ta famille.

LA MENDIANTE.

Je n'ose y croire...

LAÏS.

Prends donc, sans hésiter, car ce qui fait la fortune et le bonheur de ta famille, n'est que le superflu du riche.

LA MENDIANTE.

Que les déesses de la beauté et de la bonté, dont tu es la vivante image, te récompensent d'un si grand bienfait! Mais moi, pauvre femme, comment et par quel moyen te prouver ma reconnaissance?

LAÏS.

Ce moyen, le voici : toutes les fois que l'infortune

viendra frapper à ta porte, tu la recueilleras et la soulageras, en mémoire de ce qui t'arrive aujourd'hui.

LA MENDIANTE (*lui baisant la main.*)

Par cette main généreuse, que je baise, et sur la tête de mes enfants, je jure de faire aux autres ce que tu me fais aujourd'hui. Que les dieux me retirent tes bienfaits si je manquais à mes serments!... De plus, mon mari et moi te jurons le dévouement le plus absolu à ta personne.

LAÏS.

Bonne mère, je suis heureuse de ta reconnaissance et la considère comme au-dessus du bienfait.

(La mendiante se retire avec sa famille en renouvelant ses remerciements.)

— La joie de cette pauvre femme, dit Laïs à ses amis, a passé dans mon âme; j'éprouve un indicible bonheur.

LÉONTIDÈS.

Dans la joie dont tu rayonnes, on croirait voir un reflet divin.

LAÏS.

Je vous le demande, mes amis, le bonheur que procure une bonne action n'est-il pas au-dessus des plaisirs d'une fête?... Ah! combien sont à plaindre ceux qui l'ignorent.

LÉONTIDÈS.

Morale sublime!

ARISTIPPE.

C'est mon élève... Néanmoins, je fais observer que les joies morales que procure la bienfaisance, et les plaisirs légers d'une fête concourent également au bonheur de la vie. Il faut donc, ainsi que le disait tout à l'heure Laïs, il faut varier et ne jamais user.

Pendant cette conversation animée, une femme, quittant la place qu'elle occupait à une autre table était venue se placer à côté de Xénophon; cette femme c'était l'éloquente Lasthénie de Mantinée, qui suivait avec ardeur les leçons de Platon.

— Philosophes, artistes, poëtes et nobles archontes, s'écria-t-elle d'une voix inspirée, à cette heure, vous rendez justice à Laïs, c'est très-bien! Aujourd'hui, Corinthe l'estime et l'honore, c'est mérité!... Mais, dans les siècles futurs, l'histoire gardera le silence sur les bienfaits de la généreuse Hétère, et ne reproduira que les pamphlets de Démosthènes.

— Non! s'écria Léontidès d'une voix vibrante; non, par Jupiter! il ne sera point dit qu'on puisse fausser ainsi l'histoire : j'irai moi-même graver les belles actions de Laïs sur les marbres de Paros.

Tout à coup, une troupe de chanteuses, accompagnées par des *aulétrides*, se placèrent au milieu de la salle et chantèrent :

A l'amour, ouvrez vos cœurs;
Du plaisir cueillez les fleurs;

Profitez de la jeunesse
Qui s'enfuit avec vitesse,
Et disparaît sans retour ;
Fêtez Bacchus et l'Amour !

Pour les amants, la vie est belle ;
Les jours sont d'or, les cieux d'azur,
Et la voix du cœur leur révèle
Ce que l'amour a de plus pur.

Des danseuses vinrent ensuite, et, aux sons des instruments, exécutèrent des danses variées et des poses ravissantes.

Les tables devinrent peu à peu désertes ; la foule des convives se portait vers la grande salle de la maison de Laïs, où des bateleurs et des histrions amusaient les spectateurs de leurs tours plaisants et de leurs bons mots.

Ce fut alors que Léontidès et Laïs s'enfoncèrent seuls dans un endroit retiré du jardin.

— Plus je te vois et t'écoute, disait Léontidès à celle qu'il adorait, plus je découvre en toi de charmes et de perfections. Je finirai par croire, comme cette mendiante, que tu es une déesse sous la forme humaine. O Laïs ! je deviendrai fou d'amour.

— Tu veux dire fou raisonnable ; car, pour être heureux, tu sais aussi bien que moi, Léontidès, qu'il faut de la sagesse en toutes choses.

— Dis-moi que tu m'aimes, ô Laïs ! prononce, je

t'en supplie, ce mot plus doux que toutes les mélodies du ciel.

— Léontidès, je n'ose me livrer au bonheur de t'aimer.

— Et pourquoi ces craintes ?

— L'amour d'une Hétère pourra-t-il rendre heureux le général des Ambraciens ?

— Il me rendra le plus heureux des hommes.

— Faire d'une Hétère ton épouse ; ne le regretteras-tu point plus tard comme un acte de folie ?

— Cesse, ô Laïs ! cet affreux langage. Non, tu n'es pas une Hétère à mes yeux ; je vois en toi la femme sur laquelle les dieux ont épuisé leurs dons les plus rares. Si tu es adorée comme la plus belle à Corinthe, tu seras respectée et honorée comme la plus sage à Ambracie.

— L'amour t'égare, Léontidès.

— Détrompe-toi, Laïs ; ce n'est point la fièvre du désir qui me consume, c'est un amour dont la pureté égale les précieuses qualités de ton cœur. Il semble que le destin m'ait rapproché de toi pour te protéger contre le monstrueux amour d'un homme qui...

LAÏS.

Que veux-tu dire ?... explique-toi ?...

LÉONTIDÈS.

Ce prêtre d'Éleusis revient sans cesse à ma pensée. Je le regarde comme mon plus mortel ennemi, puisqu'il peut avoir des projets sur toi... je ne serais pas

éloigné de croire que c'est lui qui a dirigé le guet-apens dont tu as failli devenir la victime.

LAÏS.

Se pourrait-il !

LÉONTIDÈS.

Oh! si je te perdais... moi qui t'aime plus que la vie... j'en mourrais... ô Laïs! voilà pourquoi je te presse d'accepter ma main et de quitter Corinthe pour Ambracie.

— Noble et excellent cœur, dit Laïs en pressant les mains de son amant dans les siennes, puissé-je bientôt te prouver ma reconnaissance en comblant tes vœux.

— O bonheur ! s'écria Léontidès, elle partage mon amour...

Un serviteur interrompit cet entretien par ces mots :

— Un homme de loi demande à parler au seigneur Léontidès, pour une affaire de la plus haute importance.

— Peste soit de l'importun ! murmura Léontidès. Que me veut-il, cet homme ?... Qu'il vienne si Laïs le permet.

— C'est au seigneur Léontidès seul qu'il veut parler ; l'affaire est grave, assure-t-il, et exige le plus profond secret.

— Va, Léontidès, dit Laïs, je t'attends ici.

Lorsque Laïs fut restée seule, Doléas, le convive

mystérieux, s'approcha d'elle et lui dit d'un ton confidentiel :

— Et moi aussi, belle Laïs, j'ai à t'entretenir d'une affaire encore plus importante, puisqu'il s'agit de ta fortune et de ta vie...

LAÏS.

Tes paroles m'inspirent des craintes

DOLÉAS.

Rassure-toi ; celui qui m'envoie ne veut que ton bonheur.

LAÏS.

Qui t'envoie ?

DOLÉAS.

Je suis l'émissaire de l'homme puissant qui t'adore, qui a tenté ton enlèvement...

LAÏS.

Le misérable !

DOLÉAS.

De l'homme qui, pour te posséder, sacrifierait la Grèce entière. Tiens, lis le billet qu'il t'écrit, et juge toi-même de son amour, de sa puissance.

(Laïs lit le billet que lui remet Doléas.)

« Une circonstance fortuite a fait avorter mes projets ; deux fois tu m'as échappée ; mais, par Jupiter ! morte ou vive, tu tomberas en mon pouvoir. Je suis au-dessus des rois ; tout cède à ma volonté. C'est irriter mon amour et te préparer mille tourments que de m'opposer une vaine résistance.

« O Laïs ! rends-moi le calme que ta beauté m'a fait perdre ; éteins le violent incendie que tes yeux ont allumé dans mon cœur ; partage mon amour, et tu seras la plus riche, la plus honorée d'Athènes, de Corinthe et du monde entier.

« Mon confident recevra ta réponse. Songes-y bien! ton adhésion sera pour nous la vie et le bonheur... Un refus, c'est ton arrêt de mort!... »

— L'infâme! s'écria Laïs à cette lecture. Est-ce par des menaces de mort qu'on peut inspirer l'amour ?

DOLÉAS.

C'est parce que tu m'intéresses que je te donne le conseil d'accepter... Un refus te perdrait... Si tu connaissais mon maître...

LAÏS.

Qu'oses-tu me proposer ?

DOLÉAS.

Il s'agit de ta vie! Mon maître est inflexible; quand il ordonne il faut obéir.

LAÏS.

Malheureux! sors d'ici...

DOLÉAS.

Tu persistes dans ton refus?

LAÏS.

Retire-toi, ou j'appelle.

— Tu le veux! soit satisfaite... Mais, à bientôt, dit l'émissaire en se retirant.

Laïs eut à peine la force d'appeler Bacchis, sa gouvernante, et se sentit défaillir.

Léontidès et Bacchis arrivèrent en même temps.

— Que vois-je ! s'écria Léontidès en relevant Laïs ; que s'est-il donc passé pendant mon absence?

LAÏS.

Oh ! c'est affreux !... toujours des menaces de mort.

LÉONTIDÈS.

Parle, je t'en supplie.

LAÏS.

Ce convive qui te paraissait suspect vient de me révéler des choses épouvantables.

LÉONTIDÈS.

Achève.

LAÏS.

Il est l'agent de cet ennemi puissant et mystérieux qui a juré ma perte.

LÉONTIDÈS.

Le scélérat !... je m'en doutais... J'aurais dû l'étrangler, comme j'en avais l'envie... Que t'a-t-il dit?

LAÏS.

Ce soir même je serai dépouillée de mes biens et traînée en prison.

LÉONTIDÈS.

L'infâme !... Calme tes craintes, mon amie, Léontidès veille sur toi, et, par le Styx ! j'aurai sa tête ou

j'y perdrai la mienne... Bacchis, sais-tu où est ce Doléas?

BACCHIS.

Je l'ai vu sortir précipitamment du jardin et se diriger vers la mer.

LÉONTIDÈS.

Maintenant, Laïs, écoute, à ton tour : le personnage mystérieux qui demandait à me parler est, sans nul doute, un autre envoyé de notre ennemi; en me donnant ce rouleau, il m'a dit : « Sur ce papyrus est écrite la destinée de Laïs ; si elle consent à la proposition qu'on lui fait en ce moment, tu brûleras ce rouleau; si elle refuse, tu l'ouvriras... » Quelle est cette demande, Laïs?

LAÏS.

Toujours la même... celle de lui appartenir.

LÉONTIDÈS.

Le monstre! oser plasphémer ainsi... N'es-tu pas à moi tout entière, ô Laïs! et ma vie ne t'appartient-elle pas? Aujourd'hui, plus que jamais, tu as besoin d'un défenseur; je jure, par Jupiter! de te sauver ou de mourir.

LAÏS.

O généreux ami!

Les amis les plus intimes de Laïs, prévenus par sa gouvernante, arrivent s'informer de l'accident fâcheux qui a troublé la joie commune; tous s'em-

pressent autour de Laïs et lui renouvellent les témoignages de leur affection, de leur dévouement.

— Mes bons amis, leur dit Laïs, des choses très-graves se passent en ce moment; veuillez m'écouter, car j'ai besoin de vos conseils et de votre appui. La soirée a commencé joyeuse, aimable comme toujours ; mais, hélas ! j'ai le pressentiment que sa fin sera triste.

— Grands dieux ! qu'est-il arrivé? s'écrièrent tous les amis à la fois.

LAÏS.

Je vais vous l'apprendre. Commençons d'abord par ce rouleau : Léontidès, veux-tu me le confier?

LÉONTIDÈS.

C'est moi qui dois l'ouvrir.

LAÏS.

Donne-le-moi, je l'exige... tu pourrais me cacher le contenu. Aristippe va le lire à haute voix.

Elle passa le rouleau à Aristippe, qui lut :

« Le nommé Léontidès, général au service d'Ambracie, colonie de Corinthe, et parent de l'Eupatride Léontidès, décédé à Corinthe le troisième jour d'Hécatombéon, commençant la première année de la 99e olympiade, est déclaré héritier légitime des biens dudit Eupatride, passés entre les mains d'une étrangère. En conséquence, le testament du défunt

est cassé, et le général Léontidès rentre dès aujourd'hui dans ses droits. »

A cette lecture, la stupéfaction fut générale, à l'exception de Laïs, qui dit en souriant :

— Si la décision vient des Prytanes, je la respecte et m'incline devant elle... Ce coup d'un ennemi caché, loin de m'abattre, ne saurait que me grandir à vos yeux.

ARISTIPPE.

En effet, nous admirons ton sang-froid, ta force morale.

LAÏS.

Ce ne sera plus Laïs qui vous invitera dans ses jardins, puisqu'on les lui reprend ; mais vous n'y perdrez rien, Léontidès me remplacera; n'est-ce pas, général Léontidès?

LÉONTIDÈS.

L'ennemi qui te poursuit, admirable Laïs, est un lâche comme tous les anonymes; ce ne peut être qu'un bapte, un misérable..... Oh! si les Prytanes connaissaient comme moi la cause de cette noire vengeance..... Tiens, voici le cas que je fais des cadeaux de cet infâme.

Et il déchira le rouleau, puis en jeta les morceaux qu'il foula sous ses pieds.

— Puissé-je bientôt, ajouta-t-il, l'écraser de même, le vil scélérat, dont ce Doléas n'est que l'agent.

LAÏS.

Noble et généreux ami !...

CHRYSÏDÈS.

Par Plutus! c'est se moquer de la fortune, général Léontidès. Cet excès de libéralité pourrait bien n'être qu'une folie d'amour.

(Tout les amis de Laïs viennent serrer la main de Léontidès et le féliciter de son noble désintéressement.)

ARISTIPPE.

Général, ce trait sublime vaut mieux qu'une victoire et suffirait seul pour anoblir ta race. Demain la ville de Corinthe votera une couronne au généreux Léontidès.

Le bruit de ce fâcheux incident était parvenu aux oreilles de la plupart des convives, et Laïs se trouvait entourée d'une foule curieuse, lorsque tout à coup une troupe de soldats conduite par un officier se présente :

— Au nom et par l'ordre des Prytanes, dit l'officier, je viens arrêter Laïs...

La consternation se peignit aussitôt sur tous les visages, et Laïs, par un mouvement instinctif, s'appuya sur le bras de Léontidès, en lui disant :

— Tu le vois, ami, les menaces de Doléas se réalisent.

LÉONTIDÈS, *s'avançant vers l'officier.*

— Nous nions aux Prytanes le droit de violer le domicile et nous refusons de te livrer Laïs.

L'OFFICIER.

Je remplis mon devoir.

LÉONTIDÈS.

Qui t'envoie?

L'OFFICIER.

Le chef des Prytanes.

LÉONTIDÈS.

Pourquoi cette arrestation?

L'OFFICIER.

Je l'ignore... J'exécute les ordres qu'on me donne.

LÉONTIDÈS.

Ces ordres ont été surpris... J'irai moi-même, en tête des premiers de Corinthe, dévoiler aux Prytanes les noires machinations d'un lâche.

L'OFFICIER.

Tu es libre de tes actions; moi, je suis responsable de l'exécution des ordres qu'on m'a donnés.

LAÏS.

Mes amis, quand la loi ordonne, la résistance devient un crime : obéissons à la loi.

Puis, s'adressant à l'officier :

— Seigneur, je vous suis.

CHAPITRE X

La prison. — Le jugement.

Le lendemain, Laïs, enfermée sous les verroux d'une prison, le front appuyé dans ses mains, réfléchissait amèrement à l'instabilité des choses humaines.

— Hier encore, pensait-elle, au sein de l'opulence, environnée de mille adorateurs, je m'enivrais de parfums et d'amour; aujourd'hui, seule, oubliée peut-être de ceux qui m'aimaient, je languis dans les ténèbres d'un cachot. O Fortune inconstante!...

Cependant, je n'ai que des amis à Corinthe... D'où peut partir le coup qui m'a frappé! Oui, Léontidès avait raison, il n'y a qu'un hiérophante qui puisse frapper aussi lâchement une femme... Et j'ai méprisé ses conseils... Les exemples de Diagoras, de Socrate et d'Alcibiade auraient dû m'ouvrir les yeux... Que faire maintenant?... Parmi les nombreux amis que

m'attiraient mes richesses et ma beauté, en trouverai-je quelques-uns qui me prêteront leur appui ? O Léontidès ! ton dévouement ne se refroidira-t-il point devant l'orage qui gronde sur ma tête?...

A peine elle achevait ces derniers mots, que la porte de la prison s'ouvrit et Léontidès se jeta dans ses bras.

— O Laïs !

— O Léontidès !

S'écrièrent-ils en même temps; et, pour la première fois, leurs lèvres se pressèrent au milieu d'un long soupir.

— Il n'y a pas une minute à perdre, dit Léontidès, vite, quittons à jamais ces lieux de désespoir. Tout est préparé pour ta fuite... Dans une heure, tu seras loin de l'ingrate Corinthe.

— Pardonne-moi, Léontidès, de résister encore à cette preuve de ton amour; mais les dernières paroles de Socrate sont vivantes dans mon cœur : fuir, c'est s'avouer coupable. Je veux, au contraire, que mon innocence soit déclarée au grand jour.

— Malheureuse femme ! c'est courir au-devant de la mort...

— Je préfère la ciguë aux soupçons que ma fuite laisserait dans l'esprit des Corinthiens.

— Sais-tu qui poursuit ?

— Je l'ignore.

— C'est Vasiléas ! l'hiérophante d'Éleusis.......

— Je m'en doutais.

— Les hommes de sa robe, tu le sais, sont aussi implacables dans leur haine qu'opiniâtres dans leur vengeance... Hésiteras-tu maintenant ?

— J'imiterai Socrate.

— Laïs, si tu m'aimes, au nom de cet amour, cède à mes instances, à mes prières...

La voix du geôlier prononça ces mots :

— Seigneur, le *clepsydre* touche à sa fin, dans un moment, il sera trop tard.

— O Laïs! tu as entendu... Vite, fuyons!

Et il la prit par la main pour l'entraîner.

— Léontidès, en acceptant ton amour, je me suis imposé le devoir de le mériter, de m'en rendre digne. La fuite serait l'ignominie...

— O femme sublime ! puissent les dieux vengeurs confondre le scélérat qui t'accuse !

— Je te choisis pour défenseur.

— J'accepte avec transport, mais à condition que nous mourrons ensemble, si je ne puis te sauver.

La porte du cachot s'ouvrit; des soldats en gardèrent l'approche et l'officier entra pour annoncer à Laïs que l'heure était venue de comparaître devant ses juges.

Laïs, après s'être enveloppée de la tête aux pieds d'un voile blanc, s'appuya sur le bras de Léontidès et sortit de la prison. Ses femmes, ses esclaves, con-

duites par Bacchis; Aristippe, Scopas, Myron et plusieurs autres amis l'attendaient à la porte de la prison et l'escortèrent jusque sur la place publique, où le peuple et les juges s'étaient assemblés.

Lorsque Laïs fut arrivée au pied de la tribune où siégeaient les Prytanes, l'officier fit retirer toutes les personnes qui l'avaient suivie et ne laissa auprès d'elle que Léontidès, constitué son défenseur.

L'accusée et son défenseur furent isolés dans un espace circulaire formé par une double haie de soldats. L'accusateur et les témoins à charge se trouvaient en face également entourés de gardes.

Après que les hérauts préposés au maintien de l'ordre furent parvenus à établir le silence parmi le peuple, le juge-président prononça ces mots :

— Laïs, tu es accusée d'impiété envers les dieux et de maléfices envers les hommes. La loi punit ces deux crimes de la peine de mort!... La même loi accorde à l'accusé une heure pour sa défense. Laïs, qui choisis-tu pour défenseur?

LÉONTIDÈS, *levant la main.*

Moi, Léontidès d'Ambracie.. Où est l'accusateur?

DOLÉAS.

Le voici! c'est moi, Doléas, pour le compte de Vasiléas d'Éleusis.

LÉONTIDÈS.

Doléas!... le traître du banquet de Laïs... Juges,

l'accusation intentée par cet homme ne saurait être sérieuse.

DOLÉAS.

Plus sérieuse que tu ne le penses. C'est Vasiléas qui accuse; Vasiléas! l'hiérophante d'Éleusis, retenu par les mystères de l'initiation, et que je représente. Les témoins des faits imputés à l'accusée sont prêts à les certifier par le serment.

LÉONTIDÈS.

Doléas, tu es un traître et ton maître un infâme que je saurai démasquer. Les misérables payés par Vasiléas pour perdre Laïs sont des sycophantes dont l'imposture sera bientôt découverte.

DOLÉAS.

Oublierais-tu, Léontidès, à quel homme puissant s'adressent tes injures?

LÉONTIDÈS.

Silence! agent des ténèbres et du mensonge; la vérité n'offense que les coupables.

Élus du peuple, vénérables magistrats, vous connaissez tous Laïs, cette beauté que Corinthe compte au nombre de ses merveilles; mais, ce que vous ignorez peut-être, c'est que la bienfaisance et la bonté de cette femme surpassent sa beauté. Ce que vous ignorez c'est que chaque jour de sa vie est marqué par une belle action! Demandez au peuple, interrogez les Eupatrides? tous se lèveront en faveur de Laïs.

parce qu'elle est utile à tous, parce qu'elle est aimée de tous.

Savez-vous pourquoi Laïs est traînée à votre tribunal ? connaissez-vous son crime ? vous aurez de la peine à le croire ; c'est d'avoir allumé, à son insu, un coupable amour dans le cœur de l'hiérophante d'Éleusis ; c'est d'avoir rejeté, avec indignation, ses offres de fortune et d'honneurs ; c'est, enfin, d'avoir préféré la vertu aux souillures de Vasiléas !

DOLÉAS.

Le défenseur a oublié le respect dû au caractère du grand-prêtre d'Éleusis ; je demande aux juges que le nom de Léontidès soit mis à côté de celui de l'accusée.

(Un grand tumulte a soudainement lieu parmi le peuple. Un homme armé d'un bâton veut forcer les gardes ; on le repousse ; il s'agite, crie et cherche à traverser la haie de soldats pour pénétrer jusque dans l'espace où se trouve Laïs et son défenseur.)

— Laissez-moi passer, crie-t-il, je viens éclairer la justice... Vous ne connaissez donc pas le citoyen libre à ses vêtements ?..... Ces brutes bardées de fer n'ont pas même l'instinct des chiens d'Athènes et de Corinthe, qui tous connaissent Diogène.

(On s'efforce toujours à l'éloigner et il revient toujours à la charge.

— Me laisserez-vous passer ! Je vous répète que je viens en toute hâte d'Athènes pour éclairer la justice de Corinthe.

LE JUGE PRÉSIDENT.

Quel est cet homme ?

DIOGÈNE.

Un citoyen libre ; un obligé de Laïs qui vient la défendre contre un scélérat et alléger les Prytanes d'un jugement inique.

LE PRÉSIDENT.

Qui es-tu pour parler de la sorte.

DIOGÈNE.

Un homme dont l'espèce est perdue et qu'on remplacera difficilement.

LE PRÉSIDENT.

Ton nom?

DIOGÈNE.

DIOGÈNE !... qui cherche toujours un homme et qui n'a trouvé qu'une femme : Laïs !... pour laquelle j'accours apporter ma voix comme citoyen de Corinthe.

DOLÉAS.

Prytanes ! cet homme est un mendiant, un fou...

DIOGÈNE.

Cet homme est un homme libre, et toi tu n'es qu'un valet, un esclave bien nourri.

DOLÉAS.

L'insolent !

DIOGÈNE.

Comme citoyen de Corinthe, je réclame mes droits.

DOLÉAS.

Ce droit t'est refusé puisque tu n'as point de domicile.

DIOGÈNE.

Comment! je n'ai point de domicile..... Ah ça! viens-tu de la Scythie.... Prytanes, je n'ai jamais menti, et je me déclare propriétaire de deux maisons: l'une qui m'a été donnée par l'Aréopage à Athènes: l'autre au Cranion à Corinthe, construite, par les ordres de Laïs, pour son ami Diogène.

DOLÉAS.

Tes maisons sont des tonneaux.

DIOGÈNE.

Eh! qu'importe, si je sais m'en contenter... Magistrats de Corinthe, l'assassinat de Socrate, le plus sage des hommes, est de date trop récente; le deuil et les regrets trop profonds dans nos cœurs, pour qu'une pareille condamnation puisse être renouvelée de nos jours. Vous savez qu'Anitus, non content d'avoir privé la Grèce de son plus grand philosophe, accusa d'impiété Daucon, Anaxagore, Alcibiade, Aspasie, femme de Périclès; mais, les dieux irrités vengèrent Socrate et l'humanité; l'odieux Anitus fut chassé et plus tard lapidé. Aujourd'hui Vasiléas voudrait renouveler les attentats de son prédécesseur; cela n'est plus possible. Les juges sont trop éclairés, et nous avons tous une profonde horreur des Chalcas.

DOLÉAS.

Prends garde à ta tête, Diogène !

DIOGÈNE.

Ce n'est pas avec du sang humain qu'on honore les dieux. Platon a dit que la mort de Socrate serait, chez les Grecs, le dernier meurtre théocratique.

DOLÉAS.

Diogène !

DIOGÈNE.

Lisez la vie de Laïs et celle de son accusateur ; dans l'une tout est amour ; dans l'autre tout est orgueil, haine et mensonge.

DOLÉAS.

Diogène ! je t'accuse d'impiété.

DIOGÈNE.

Allons donc ! tu plaisantes... Aux aveugles tes mystères ; on en rit aujourd'hui... Nous croyons aux dieux bienfaisants et non aux dieux assassins. Et, si les Prytanes voulaient me permettre de châtier le calomniateur avec mon bâton, ils acquerraient bien vite la preuve que les dieux ne prennent jamais la défense des méchants.

LE PRÉSIDENT.

Assez ! Diogène ; nous t'avons écouté.

(Un héraut vient prévenir les Prytanes qu'une foule de personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions demandent à

être entendues en faveur de l'accusée. Sur un signe du juge-président, on les introduit.

Trois femmes se présentent, la mère et les deux filles.

LA MÈRE.

Magistrats, je suis la mère du poëte Euripide : mes deux filles et moi languissions dans une profonde misère à Salamine; lorsqu'une main bienfaisante et discrète est venue nous en retirer. Ce n'est que longtemps après et par hasard, que nous avons appris que ce bienfait venait de Laïs.

DIOGÈNE.

Prytanes, demandez à Doléas s'il peut en dire autant de son maître?

(Un soldat en armes et sa famille sont introduits.)

LE SOLDAT.

Seigneurs, je viens m'acquitter d'une dette sacrée; celle de la reconnaissance. J'étais prisonnier; ma famille errante et misérable demandait l'aumône. Laïs a payé ma rançon, assuré la subsistance de ma famille et vous a donné deux bras de plus pour le service de ma nouvelle patrie. Seigneurs, je viens défendre ma bienfaitrice ou mourir à sa place.

LA FEMME DU SOLDAT AVEC SES ENFANTS.

O mes seigneurs! prenez ma vie et celle de mes enfants, mais, au nom des dieux, laissez vivre Laïs, car elle est la providence des malheureux.

DIOGÈNE.

Magistrats, le citoyen Diogène est attendri et toute l'assemblée prend part à son attendrissement.

UN JEUNE EUPATRIDE.

Prytanes, je dois l'avouer à ma honte, mais je remplis un devoir : mes amis et moi, fils des premières familles de Corinthe, étions tombés dans les abîmes de la débauche ; les sages conseils de Laïs nous en ont retirés. Honneur à elle !

(Trois prêtresses de Vénus, couronnées de myrtes, s'avancent devant les juges.)

UNE PRÊTRESSE.

Augustes magistrats de la riche Corinthe, écoutez : Dans sa piété et sa reconnaissance envers les dieux, Laïs a fait bâtir un temple à Vénus Mélanis et nous en a institué les prêtresses. L'accusation d'impiété portée contre elle est donc un absurde mensonge.

PLUSIEURS VOIX PARTANT DU PEUPLE.

Le nom de Laïs est révéré parmi nous comme celui d'une déesse bienfaisante. Honneur à elle ! et honte à son accusateur.

LÉONTIDÈS.

Élus de la nation, nobles Prytanes, je vous le demande, le plus éloquent plaidoyer ne resterait-il pas au-dessous de ce que vous venez de voir et d'en-

tendre. Et, s'il restait encore un doute dans l'esprit de quelques-uns de vous, il va tomber devant cette lettre que l'accusateur écrivait à Laïs, après l'insuccès du guet-apens qu'il a tenté contre elle.

(Il remet la lettre aux juges, qui se la passent de mains en mains.)

DOLÉAS.

Cette lettre est une calomnie, un faux! je demande contre le faussaire un châtiment en rapport avec l'insulte faite au ministre des dieux.

LÉONTIDÈS.

Que ce châtiment retombe sur toi et les tiens! Va! si la justice des hommes tardait à te frapper, tu ne saurais échapper à celle des dieux, que tu profanes.

DIOGÈNE.

Oh! si j'étais Jupiter, et qu'au lieu de ce bâton j'eusse la foudre en main, comme je vous écraserais, toi, ton maître et tous ses semblables...

LE PRÉSIDENT.

Le défenseur a-t-il autre chose pour la défense?

LÉONTIDÈS.

Je n'ajouterai que ces derniers mots :

Le peuple, confiant dans la justice de ses magistrats, attend avec impatience le triomphe de Laïs; et vous-mêmes, illustres Prytanes, vous êtes trop

éclairés, trop sages, pour condamner la merveille dont se glorifie la ville de Corinthe, et qui lui attire l'admiration du monde entier. Tournez vos yeux sur l'accusée; regardez et jugez!

(Léontidès fait tomber le voile qui cachait Laïs, et le peuple pousse un cri d'admiration en contemplant la rare beauté de cette femme célèbre.)

— Silence! silence! cria la voix du héraut; écoutez la sentence du tribunal suprême.

LE PRÉSIDENT.

Après l'éclatante manisfetation du peuple en faveur de Laïs, les Prytanes, à l'unanimité, la renvoient de la plainte...

(La joie du peuple est à son comble et des applaudissements tumultueux couvrent la voix des hérauts, qui cherchent à ramener le silence. Après cette première effervescence, lorsque le calme s'est rétabli dans l'assemblée, le président continue.)

— Corinthiens, par l'équité de cette sentence, les Prytanes croient honorer les dieux en respectant un de leurs plus beaux ouvrages, et mériter l'amour de leurs concitoyens en protégeant le faible contre les persécutions du puissant... Gardes! emparez-vous de la personne de l'accusateur.

(Un immense bravo fait retentir les airs; toutes les voix de la foule semblent s'être réunies en une seule pour féliciter les Prytanes.)

DIOGÈNE, *agitant son bâton.*

Gardes, voulez-vous mon bâton pour caresser les... contours de ce misérable ?

(Des rires bruyants accueillent les paroles du Cynique.)

— Silence ! silence ! s'écrie le héraut; écoutez.

LE PRÉSIDENT.

Et toi Laïs, monte au temple de Vénus pour lui rendre grâce de nous avoir inspiré.

— Honneur ! gloire aux Prytanes ! crie-t-on de tous côtés.

(La joie du peuple éclate naïve et bruyante. Doléas est entraîné par les gardes et proteste en vain au nom de l'hiérophante d'Éleusis. — Léontidès prend Laïs par la main et la conduit devant les Prytanes, pour les remercier. Les femmes de la maison de Laïs et toutes les personnes qui sont venues déposer en sa faveur, s'avancent également devant la tribune où siégent les magistrats, et chacune à son tour y dépose une couronne. Des applaudissements multipliés les accompagnent.)

LE PRÉSIDENT.

Général Léontidès, prenez cette couronne et placez-la sur la tête de Laïs, comme un éclatant hommage rendu à la bienfaisance, si rare de nos jours.

LÉONTIDÈS (*couronnant Laïs*).

Au nom du peuple de Corinthe ! s'écrie-t-il d'une voix retentissante, au nom de l'humanité en-

tière, je remercie les Prytanes d'avoir, par un jugement à jamais mémorable, protégé l'innocence' confondu et condamné le crime, dans l'odieuse personne du prêtre d'Éleusis !

Laïs, entourée de ses amis et suivie de la multitude, se rendit au temple de Vénus ; mais, dans leur enthousiasme, les Corinthiens, ne voulant pas la laisser marcher, la portèrent en triomphe jusque sur les marches du temple. Ce fut pour Laïs une véritable ovation. La ville de Corinthe fit frapper une médaille pour perpétuer le jugement mémorable des Prytanes. Sur cette médaille, Laïs était représentée debout sur un piédestal et le peuple lui offrant des couronnes.

CHAPITRE XI

Laïs se décide à quitter Corinthe. — Courage de Diogène. Trait honorable d'Euripide.

Après le terrible événement qui avait failli coûter la vie à Laïs, il devenait imprudent de rester plus longtemps à Corinthe. Léontidès, Aristippe, Myron, Scopas, Diogène et plusieurs autres lui donnèrent le conseil de quitter brusquement le pays. Le sage Xénophon dit à l'Hétère :

— Si le peuple de Corinthe eût été aussi superstitieux que celui d'Athènes, pauvre Laïs, aujourd'hui tu aurais cessé de vivre. Heureusement pour toi, les Corinthiens croient beaucoup moins aux fables religieuses. Néanmoins, laisse-toi guider par l'expérience de tes amis et suis leurs conseils. La grave accusation que l'hiérophante d'Éleusis a portée contre toi planera toujours sur ta tête comme une

menace de mort. Les hommes tels que Vasiléas ne pardonnent jamais; il leur faut une victime...

Léontidès ajouta :

— Laïs, souviens-toi de Diagoras de Mélos, dont je t'ai raconté l'histoire.

— M'éloigner de Corinthe, répondit l'Hétère; abandonner ceux qui m'aiment... hélas! c'est presque la mort... Enfin, puisque c'est le conseil unanime de mes amis, je le suivrai. Je demande seulement trois jours pour faire mon testament... je veux dire pour régler mes affaires, reprit-elle en souriant.

— Trois jours! objecta Léontidès, trois jours! Sais-tu combien d'orages peuvent se former et éclater pendant ce laps de temps? Xénophon vient de te manifester ses craintes; et les miennes, ô Laïs, n'en tiendras-tu aucun compte?

— Trois jours me sont tout à fait nécessaires; tu les passeras près de moi; tu m'accompagneras ainsi que mon ombre. Sous la garde et la protection du vaillant Léontidès, qui oserait m'attaquer?

— Sous la garde vigilante de tous tes amis, s'écrièrent-ils tous; car il n'est pas un de nous qui ne se sacrifiât pour la bonne Laïs.

— Excellents amis!... Quand je pense qu'il faudra me séparer de vous; ne plus vous voir, ne plus écouter vos charmantes paroles; oh! ce sera un supplice plus affreux que la mort.

Et elle leur prit à chacun les mains, essayant de

leur dérober ses larmes. Son attendrissement se communiqua bientôt à tous, et ils déplorèrent l'aveuglement dans lequel les hiérophantes plongeaient les peuples au sujet de la divinité.

Laïs s'occupa immédiatement de régler ses affaires; elle fit venir Bacchis, sa gouvernante, et lui dit :

— Ma bonne amie, toi qui m'as toujours été dévouée et que j'aime comme ma sœur, jure-moi, par Vénus ! notre reine à toutes, d'exécuter ponctuellement mes volontés.

Stupéfaite à ces paroles et pâle d'anxiété, Bacchis étendit la main devant la statue d'Aphrodite, et ses lèvres prononcèrent le serment qu'on exigeait d'elle.

Laïs poursuivit :

— Je vais m'expatrier ; peut-être mourrai-je loin de Corinthe... Je te lègue, pendant mon absence, ma maison, mes jardins et tout ce qu'ils renferment.

— O ma bonne maîtresse ! permets-moi de tout refuser ; je n'ambitionne qu'une seule faveur, celle de partir avec toi, de t'accompagner partout et de mourir avec toi.

— Ce que tu me demandes est impossible ; j'ai besoin de tes services ; car, tu es la seule en qui j'aie une entière confiance. Écoute-moi, Bacchis, quand je serai partie, tu rendras la liberté à tous mes esclaves, hommes et femmes ; tu ne garderas près de toi que ceux qui voudront rester de bon gré. Je possède cinq cents talents, en dépôt chez Chrysidès, pour

lesquels il me fait une rente annuelle de cinquante talents. Les deux tiers de cette rente seront affectés aux dépenses de la maison et au soulagement des pauvres Hétères tombées dans la misère; l'autre tiers sera distribué, le jour anniversaire de ma naissance, dixième jour du mois de Munichion, aux familles malheureuses de Corinthe. S'il arrivait que tu fisses des économies sur les dépenses de la maison, tu les porterais, en offrande, au temple de Vénus Mélanis. Telles sont, Bacchis, les ordres que j'ai à te donner et que tu devras remplir exactement, pendant ma longue absence... Ah ! j'oubliais une recommandation essentielle : le tonneau de notre ami Diogène, qui m'a si chaleureusement défendue contre les attaques de Vasiléas, a été dégradé par des enfants, tu lui feras construire une jolie cabane en planches de cèdre avec une toiture en tuiles vernissées ; tu feras exécuter ce travail dès aujourd'hui même.

A peine elle achevait les derniers mots que la porte s'ouvrit et Diogène se présenta, le bras tout ensanglanté. Laïs poussa un cri d'effroi.

— Pardonne-moi, Laïs, si je viens inopinément troubler ton entretien ; sache qu'il n'y a plus de sécurité pour toi dans cette ingrate ville, semée de tes bienfaits. Prévoyant les lâches poursuites de Vasiléas, j'ai passé la nuit en sentinelle à la porte extérieure du jardin. En effet trois émissaires de l'infâme sont arrivés et ont tenté l'escalade. Je les ai laissés

s'engager ; puis, à coups de bâton, je les ai renversés au pied de la palissade. L'un d'eux a dû avoir la jambe brisée; les deux autres se sont jetés sur moi armés de poignards ; mais le bâton de Diogène a promptement mis en fuite ces brigands des ténèbres.

— O mon courageux ami ! s'écria Laïs en arrachant son voile pour étancher le sang du brave Diogène, que les dieux te récompensent ! puisque tu n'as jamais voulu accepter de moi le moindre bienfait.

— Le nom d'ami que tu me donnes, Laïs, est pour moi plus précieux que tous les trésors de Callias.

— Cette réponse est digne de Diogène, dirent Léontidès et Aristippe, qui venaient d'entrer.

— Tu le vois, Laïs, continua Léontidès, mes pressentiments se réalisent.

Un esclave vint annoncer qu'un homme à longue barbe, à la figure austère, demandait avec instance à parler à Laïs. On le fit entrer; c'était Euripide. Laïs, à son aspect, resta saisie d'étonnement.

— On m'a surnommé le *mysogine*, commença le poëte, et j'ai mérité ce nom; j'avouerai même que Laïs a été bien souvent le sujet de mes épigrammes. Mais, quoi qu'en disent mes détracteurs, le cœur d'Euripide ne reste jamais indifférent à une belle action, n'importe d'où elle vienne. Laïs, j'ai appris tes bienfaits à l'égard de ma famille, et ta noble discré-

tion. J'arrive donc précipitamment d'Athènes pour conjurer l'orage qui grossit sur ta tête. A l'instigation de l'hiérophante d'Éleusis, l'Aréopage s'est formé en conseil et a décidé qu'il enverrait deux ambassadeurs aux prytanes de Corinthe pour demander un nouveau jugement contre toi. Nul doute; cette fois, tu succomberas sous la haine de Vasiléas.

— Merci de ta générosité, poëte Euripide, ta démarche prouve la franchise de ton cœur et t'assure à jamais ma reconnaissance.

— J'ai rempli mon devoir, ajouta Euripide, et je me retire.

Les Athéniens m'appellent, en plaisantant, ce chien de Diogène, et Diogène pourra désormais avec plus de vérité dire : cet ours d'Euripide.

Aristippe ajouta : — Ours farouche et mal léché.

— Euripide sera tout ce qu'il voudra, interrompit Léontidès; mais il aura rendu un immense service à Laïs s'il a pu la déterminer à partir de suite.

— Je suis à tes ordres, Léontidès, répondit Laïs, parle et j'obéis.

— Aristippe et Diogène m'obéiront-ils aussi ?

— Oui, oui !

— Puisque l'obéissance m'est accordée pour le moment, voilà, en quelques mots, la conduite que nous avons à tenir : — Toi, Aristippe, tu sémeras dans Corinthe et dans Athènes le bruit de la retraite provisoire de Laïs au temple de Vénus. — Toi, Dio-

gène, en compagnie de quelques hommes sûrs que je mets à tes ordres, tu garderas les abords des jardins, car les émissaires de Vasiléas y viendront, très-probablement, cette nuit, pour tenter un nouvel enlèvement.

— Quant à nous deux, Laïs, un navire, frété par moi, nous attend au port du Léchée. Dis adieu à tes amis et partons.

Le soir même, favorisés par un vent frais, Laïs et Léontidès voguaient à pleines voiles sur la mer de Crissa.

Ainsi que Léontidès l'avait prévu, la maison de Laïs fut attaquée nuitamment par des hommes aux gages de l'hiérophante, ayant Doléas à leur tête. Mais Diogène et ses hommes avaient juré de périr plutôt que de laisser escalader les palissades. Un combat à outrance s'engagea entre eux. Doléas et trois de ses compagnons mordirent la poussière; le reste fut mis en fuite et poursuivi jusqu'au bord de la mer. Malgré sa blessure de la veille, Diogène se distingua par sa force et son courage. Lorsqu'il retourna sur ses pas il s'aperçut qu'il n'avait plus que deux hommes; arrivé sur le champ de bataille il compta trois cadavres, et, plus loin, un quatrième, celui de Doléas.

Jugeant que ces meurtres, aux portes de Corinthe, pourraient bien attirer des soupçons sur lui et provoquer son emprisonnement, Diogène regagna le rivage et sauta dans une barque qui partait pour

Égine. Mais, à peine la barque s'était-elle éloignée des côtes de Corinthe, qu'elle fut capturée par des pirates, qui cinglèrent vers l'île de Crète, où Diogène fut vendu comme esclave à un nommé Xéniade (1).

(1) Voyez la Biographie de Diogène dans la seconde partie de cet ouvrage, intitulée : LES NUITS CORINTHIENNES.

CHAPITRE XII

Arrivée de Laïs à Ambracie. — Aristippe et Cléon viennent la rejoindre. — Entretien intéressant des trois amis. — Eudamas dépêché par les Corinthiens pour obtenir le retour de Laïs à Corinthe.

La traversée fut heureuse ; vers le soir du troisième jour de leur départ, Laïs et Léontidès jetèrent l'ancre dans le port d'Ambracie.

Dès que l'arrivée de Léontidès fut connue, ses nombreux amis et les notables de la ville vinrent le féliciter et lui témoigner la joie qu'ils éprouvaient de le revoir parmi eux. Le lendemain, ses concitoyens lui donnèrent une fête. Laïs parut à côté du général ; sa beauté, les charmes de son sourire, attirèrent tous les yeux ; on ne se lassait pas de l'admirer, de la fêter ; sa conversation vive et coloriée, son langage athénien si pur et si harmonieux, les doux regards qui s'échappaient de ses yeux émo-

tionnaient tous les cœurs. Mais l'enthousiasme fut porté à son comble lorsque, s'armant d'une lyre, elle chanta les amours de Jupiter et de Léda. D'abord ce fut une attention profonde, puis un murmure flatteur, et enfin des explosions d'applaudissements. On plaça une couronne d'or sur sa tête; elle fut déclarée citoyenne d'Ambracie, et tous les convives décidèrent qu'une statue de marbre lui serait érigée, pour perpétuer la mémoire de son arrivée dans la colonie.

Le lendemain, son mariage avec le général Léontidès fut célébré avec pompe et solennité. Le peuple festonna de myrtes le péristyle de la maison des époux et les remercia de leurs largesses.

Pendant une année, Laïs vécut heureuse dans sa nouvelle patrie, aimée et honorée de tous. Elle se montra, comme à Corinthe, la providence des malheureux; il n'était pas de réduits et de pauvres chaumières où son nom ne fût connu, glorifié, comme celui d'une déesse.

Le bonheur dont jouissaient Laïs et Léontidès s'accrut de la naissance d'une fille; ce précieux gage de leur amour resserra plus étroitement encore le nœud qui les unissait. Le nom de Laïdion fut donné à cette charmante enfant, qui devait hériter un jour des charmes de sa mère.

De même qu'à Corinthe, Laïs établit de charmantes soirées à Ambracie, et ces soirées, véritables *symposies*, où l'on discutait art et philosophie, con-

tribuèrent à répandre l'amour du beau dans l'esprit des Ambraciens. L'arrivée d'Aristippe contribua aussi à développer les progrès de la civilisation de cette riche colonie de Corinthe.

Un jour, Laïs terminait sa toilette, lorsqu'on vint lui annoncer deux étrangers qui demandaient à lui parler.

— Ce sont deux amis, pensa-t-elle, Aristippe et Diogène, sans doute ; elle ordonna qu'on les fît entrer.

— O ma bonne Laïs! s'écria Aristippe, en s'élançant dans les bras de son amie!

— O mon cher Aristippe! répondit Laïs en même temps, mon cœur ne m'avait pas trompé... C'était à toi que je pensais... Mais je pensais aussi à Diogène, espérant qu'il t'accompagnait.

— Mon compagnon de voyage, c'est Cléon, qui ne vivait plus depuis ton départ précipité de Corinthe ; Cléon a besoin de te voir ; il t'aime, Laïs.

— Je sais que l'aimable Cléon était un de mes adorateurs, dit-elle en tendant la main au jeune Eupatride ; mais aujourd'hui son amour doit faire place à l'amitié; car je ne m'appartiens plus ; je suis l'épouse du général Léontidès.

Cléon baissa tristement la tête et resta comme foudroyé par ces paroles. Pour lui désormais plus d'espoir d'être payé de retour.

Laïs lui prit de nouveau la main et chercha vai-

nement à verser quelques consolations dans ce cœur qui ne battait que pour elle ; puis se tournant vers Aristippe :

— Et Diogène, où est-il ?

— Diogène... chère amie ; hélas ! que d'événements se sont passés depuis ton départ... Ce pauvre Diogène, après un combat acharné contre les émissaires de Vasiléas, jugea prudent de quitter le pays. Quatre hommes étaient restés sur le terrain, au nombre desquels se trouvait Doléas, et tu n'ignores pas que tout meurtre est puni de mort. Diogène se jeta dans un navire qui partait pour Égine ; malheureusement le navire fut capturé par des pirates, et le pauvre Diogène a été vendu comme esclave sur un marché de l'île de Crète.

— Grands dieux ! que viens-je d'entendre... Diogène réduit en esclavage après avoir exposé ses jours pour assurer ma fuite !... Aristippe, n'est-ce pas un vain bruit ?...

— D'après tous les renseignements que j'ai pris, c'est l'exacte vérité.

— Alors il faut partir de suite pour la Crète, et, n'importe le prix de la rançon, rendre Diogène à la liberté.

— Tu seras satisfaite, répondit Cléon, dussé-je y laisser ma fortune et ma vie ; tes désirs, ô Laïs ! sont pour moi les ordres d'une reine et seront ponctuellement exécutés.

— Merci, Cléon, de ce généreux élan de philanthropie ; je n'attendais pas moins de ton noble cœur. Puisse Vénus, un jour, récompenser cet acte de dévouement.

Cléon baisa la main qu'on lui tendit, et il fut convenu qu'après trois jours il partirait pour remplir la mission qu'il s'était imposée.

— Léontidès, mon époux, est absent pour le service de la République, continua Laïs, il ne pourra se réjouir avec moi de l'arrivée de deux amis ; mais son absence n'empêchera point qu'Aristippe et Cléon soient traités comme ils le méritent. Demain il y aura symposie dans ce palais, en votre honneur ; vous verrez qu'une année a suffi à Laïs pour développer dans l'esprit des Ambraciens le goût des arts et de la philosophie. Toi, mon cher Aristippe, tu auras à soutenir ta réputation d'élégant philosophe, et j'ai déjà la certitude que tu ne quitteras pas notre ville sans avoir fait de nombreux disciples.

— Je n'ai jamais douté, répondit Aristippe, de ton pouvoir à opérer des prodiges.

— Quel mortel oserait résister aux charmes de Laïs, soupira Cléon ; hélas ! le destin a brisé le rêve de bonheur que j'avais si longtemps carressé

— Pauvre Cléon, dit Aristippe, tout ici-bas subit la loi du destin ; mais la philosophie nous apprend à nous soumettre à ses décrets. A propos de ton mariage avec Léontidès, ajouta-t-il en s'adressant à Laïs,

es-tu heureuse, et l'amour a-t-il subjugué ce cœur toujours rebelle à ses feux ?

— Léontidès est toujours le plus empressé des amants, le plus tendre, le meilleur des époux. Ce mariage a dû me rendre la plus heureuse des femmes, ou le bonheur n'existe nulle part. Quant à l'amour, je t'avouerai, cher Aristippe, que les nœuds qui m'attachent à Léontidès n'ont pas été serrés par l'amour.

— Tu ne l'aimes donc point ! interrompit Cléon transporté de joie.

— Les nœuds de l'amour sont trop fragiles, continua Laïs d'un ton sévère ; le dévouement de Léontidès à ma personne, sa position élevée dans la République, le respect dû à son nom et à ses brillantes qualités méritent un attachement plus durable. J'ai voué au général Léontidès toutes les nobles affections de mon âme ; je lui ai fait le sacrifice de ma vie dans l'avenir, et je boirais cent fois la ciguë plutôt que de manquer à mon serment.

Cléon se cacha le visage dans ses mains et Aristippe s'écria :

— Par Jupiter ! j'affirme que dans le cœur de nos matrones les plus sévères, on ne rencontrerait pas de plus beaux sentiments. Laïs, tu es la gloire de ton sexe, et digne plus que jamais de nos hommages, de notre admiration.

Laïs conduisit ses deux amis dans un magnifique jardin, où une collation les attendait. Ils s'entretin-

rent de ce qui s'était passé à Corinthe, après son départ. Aristippe lui apprit qu'après s'être éclairés sur les machinations de Vasiléas, les Prytanes, à l'instigation du peuple de Corinthe, avaient demandé à l'Aréopage d'Athènes la mise en accusation de l'hiérophante. Cette satisfaction leur ayant été refusée, les Corinthiens, désolés de la fuite de leur plus charmante Hétère, s'étaient retirés de l'alliance athénienne; Néoclès, amiral de leur flotte, eut ordre de rentrer, avec ses vaisseaux, dans les ports de Corinthe. La guerre allait être déclarée entre les deux puissances, lorsque Vasiléas mourut subitement. Les uns attribuèrent sa mort à un de ces accès de fureur qui amènent l'apoplexie, les autres au poison.

Vers cette époque les victoires des Thébains, commandés par Épaminondas, attiraient les yeux de la Grèce entière. La bataille de Leuctres, gagnée par ce grand général, et le coup de main tenté sur Sparte, portèrent l'inquiétude dans Athènes et Corinthe. Cette inquiétude s'accrut par la prise d'Astros, de Sycione, et par la présence de l'armée thébaine devant les murs de Corinthe. Les Athéniens, au lieu de se faire un allié d'Épaminondas, dont l'unique but était l'anéantissement de la puissance spartiate, envoyèrent contre lui une escadre et des troupes sous le commandement de Chabrias. L'armée thébaine leva le siége de Corinthe et se retira en Béotie. Il est très-probable que sans cette circonstance la

guerre allait se déclarer entre les Athéniens et les Corinthiens, au sujet de Laïs.

— Que d'événements se sont passés depuis mon départ ! dit Laïs étonnée de ce qu'elle apprenait ; et Corinthe, ma chère patrie, n'a-t-elle pas eu à souffrir du siége ?

— Nullement, répondit Aristippe ; Corinthe est toujours la ville riche et marchande ; la ville aux charmantes Hétères, aux nuits tièdes et voluptueuses... Une seule pensée l'attriste : l'absence de Laïs.

— Mais, les victoires d'Épaminondas, demanda Laïs, ses talents stratégiques et la fortune attachée à son nom, ne peuvent-ils porter un coup funeste à la prospérité de Corinthe ?

Cléon répondit : — Aristippe a omis de te dire qu'Épaminondas ayant demandé le concours des Athéniens pour humilier l'orgueilleuse Sparte, les Athéniens refusèrent. Ce fut en vain que la voix du jeune Phocion et la mienne rappelèrent au peuple la fatale journée d'Ægos-Potamos, les murs du Pyrée abattus par les Spartiates, et le gouvernement des trente tyrans établis par eux; ce fut en vain... Athènes, poussée par le vertige, refusa l'alliance thébaine pour accepter celle de sa plus mortelle ennemie.

— Cléon a raison, reprit Aristippe ; chaque jour Athènes voit s'obscurcir sa gloire ; l'intrigue et la corruption se sont infiltrées partout ; la sage voix de l'Aréopage se tait devant les hurlements de la démagogie

et chaque jour ce peuple athénien, si ignorant, si superstitieux, se souille de nouveaux crimes. La condamnation à mort des dix généraux vainqueurs aux Arginuses, celle de Socrate, de Thrasimène; l'exil d'Anaxagore, d'Alcibiade et de tant d'autres que vous connaissez ont privé la République de leurs plus grands hommes et hâtent sa ruine ; aussi ai-je pris le parti de retourner dans les murs de Cyrène, ma patrie, où je pourrai, en de doux loisirs, me livrer à la philosophie.

— De même qu'Aristippe, ajouta Cléon, je suis fatigué de l'inconstance des Athéniens, et je me ferais citoyen de Corinthe si Laïs devait revenir dans cette cité.

Et Laïs dit en soupirant : — J'ai toujours les yeux tournés vers ma chère Corinthe... Puisque nous voilà sur le compte des Athéniens, continua-t-elle, je vous raconterai leur conduite honteuse envers les restes inanimés d'Aspasie. Il y a dix années environ je fus mandée à Athènes pour recevoir les suprêmes adieux d'Aspasie. Parvenue aux dernières limites de l'âge, cette femme célèbre faisait encore l'admiration du petit nombre d'amis qui lui étaient restés fidèles. Jusqu'à sa dernière heure elle conserva les grâces de son esprit et les ressources de sa haute intelligence. Merci, dit-elle, en me prenant la main, de ne m'avoir pas oubliée, ainsi que tant d'autres l'ont fait. Je fus autrefois la plus aimable des Hé-

tères ; toi, bonne Laïs, tu n'es pas seulement la plus gracieuse, la plus belle, tu es encore la plus généreuse, et tes bienfaits te font aimer de tous. Toi, qui fus jadis mon élève, écoute ce conseil : Pour être heureuse dans la vie, sois toujours maîtresse de ta tête et de ton cœur; c'est là, pour la femme, le secret du bonheur... Sa main se crispa dans la mienne, ses yeux se fermèrent, et je reçus son dernier soupir.

Ainsi finit, assistée de quelques amis, la femme la plus remarquable de son époque ; celle qui donna des leçons de politique et d'éloquence à Périclès ; celle auprès de qui Socrate, Anaxagore, Alcibiade et les principaux d'Athènes venaient former leur goût et polir leurs manières.

Les Athéniens refusèrent de laisser déposer ses cendres dans le tombeau de Périclès, sous le prétexte que s'étant remariée à un marchand de bestiaux elle avait cessé d'être l'épouse du chef de la République. Les ingrats ! ils oubliaient déjà qu'Aspasie avait été l'une des splendeurs d'Athènes, et que sans elle peut-être le siècle de Périclès eût jeté un moins vif éclat. Bacchis et moi recueillîmes ses cendres et allâmes les déposer sur le penchant du mont Hymète dans le jardin de Damon, un de mes anciens amis.

Le lendemain je dis adieu pour toujours à l'ingrate Athènes, et le soir du même jour je rentrais dans Corinthe. Peu de temps après, de graves événements troublèrent la paix dont jouissait la Corinthie

et m'obligèrent à passer dans l'île d'Égine. Les Spartiates avaient établi la tyrannie à Thèbes; le brave Pélopidas les chassa de cette ville, de même que Thrasybule les avait autrefois chassés d'Athènes. Je n'ai jamais aimé ce peuple de soldats, et malgré les mœurs réputées austères de ces orgueilleux montagnards du Taygète, je les considère comme entachés des mêmes vices que les nations civilisées, sans en posséder les sentiments d'humanité. Quelle est ton opinion sur ce peuple, Aristippe ?

— Je pense comme toi, Laïs; j'ai toujours entendu parler de leur orgueil, de leur avarice, et de leur férocité ; mais de leur philanthropie , jamais ! Il semblerait que leurs vertus se bornent à préférer le brouet noir aux mets recherchés des tables athéniennes, et à marcher couverts d'un grossier péplos en poils de chèvres. Quant à moi, qui place les progrès de la civilisation dans la découverte et l'application des moyens les plus propres aux commodités de la vie, je ne saurais accorder mon admiration à ces sauvages habitants du Taygète.

— C'est aussi mon opinion, dit Cléon.

Laïs ajouta :— J'ai toujours désiré connaître avec détails les mœurs privées de ces fiers républicains, et je n'ai jamais rencontré un homme qui pût satisfaire ma curiosité. Autrefois Aspasie me raconta quelques anecdotes concernant le séjour d'Alcibiade dans ce pays, mais ces anecdotes m'ont seulement

appris que les femmes de Sparte cèdent aux déclarations d'amour tout aussi bien que les femmes des autres pays.

— Ce fait n'a pas besoin de démonstration, s'écria Aristippe d'un ton narquois; mais, pour obtenir les renseignements que tu désires, d'une bouche spartiate, ce sera très-difficile, attendu que le Lacon est naturellement peu causeur.

La conversation fut interrompue par la présence d'un esclave qui vint dire à Laïs qu'un homme, armé de toutes pièces, arrivant de Corinthe, demandait à lui parler.

Cléon se leva brusquement et se disposait à aller reconnaître l'étranger, dans la crainte que ce fût un des émissaires de son ennemi; mais Laïs le retint par ces mots :

— Je n'ai laissé que des amis à Corinthe... Qu'on le fasse entrer; je veux lui parler moi-même.

Un instant après, le soldat se prosternait devant elle, et d'une voix qui partait du cœur :

— Avant de t'instruire de l'objet de ma mission, permets-moi, ô Laïs! de te témoigner encore ma trop faible reconnaissance. Je suis Eudamas, le Messénien, et tu ne m'as vu qu'une seule fois sur la place publique, devant le tribunal des Prytanes. Depuis cinq ans je languissais dans les fers de l'infâme Sparte, lorsque j'en fus délivré par ta généreuse main. Eudamas te doit non-seulement sa li-

berté, mais l'aisance de sa famille. Que les dieux t'en récompensent !... Ma vie, mon sang t'appartiennent désormais, et je m'estimerais heureux de pouvoir te les offrir comme gage de ma reconnaissance.

Laïs répondit : — Faire le bien quand on le peut, rendre service à ses semblables est un devoir ; pour moi, c'est un bonheur ; et ce bonheur s'accroît encore devant la reconnaissance de ceux que j'ai obligés. Lève-toi, brave Eudamas, prends place à côté de nous et apprends-moi le sujet de ta visite.

— O Laïs ! femme digne des honneurs divins que les Corinthiens t'ont votés, sache que le peuple n'a pu porter plus longtemps le deuil de ton absence. Sur la nouvelle que tu t'étais réfugiée à Ambracie, un jour la foule accourut sur la place publique, demandant à grands cris le retour de sa bienfaitrice. Ces rassemblements se renouvelèrent plusieurs jours de suite et devenaient de plus en plus menaçants pour la tranquillité de la ville. Ta statue, ouvrage de Scopas, fut arrachée du temple d'Aphrodite et portée sur la grande place, une foule immense l'environna et la couvrit d'une avalanche de couronnes et de fleurs. Les Prytanes émus s'assemblèrent, et un orateur du peuple les harangua en ces termes :

— Le peuple souffre de l'absence de sa bonne déesse ; aucune main bienfaisante ne vient fermer nos plaies et tarir nos douleurs, nos misères... Nous demandons le rappel de Laïs !

Et des milliers de voix rudes et puissantes répétèrent le nom de Laïs.

Au milieu de cet effrayant tumulte, le chef des Prytanes essaya vainement de se faire entendre. Déjà les gardes se trouvaient débordés par le flot populaire, lorsque je montai sur les épaules d'un soldat pour dominer la foule, et criai de toute la force de mes poumons :

— Frères ! je suis, comme vous, un enfant du peuple ; comme vous, j'ai reçu les bienfaits de Laïs, et personne ici ne lui doit plus de reconnaissance et de dévouement que moi. Mais, au nom des dieux ! que l'absence de notre bienfaitrice ne soit point un sujet de désordre et de rébellion. Je m'offre et m'engage sur la vie à vous ramener Laïs.

Le tumulte et les cris changèrent subitement de nature ; des bravos mille fois répétés se heurtèrent dans les airs. Alors, le chef des Prytanes, élevant une branche d'olivier, rétablit le silence, et s'adressant à moi :

— Brave Eudamas, pour prix de ton dévouement, je te fais *pentikostarque* ou commandant d'une compagnie de cent hommes. Les Prytanes acceptent ta proposition et te chargent de ramener Laïs dans nos murs.

De nouveaux cris de joie accueillirent ces paroles, le calme se rétablit peu à peu et la foule s'écoula tranquillement dans les rues de Corinthe.

— Voilà, noble Laïs, l'objet de ma mission.

— Bon peuple de Corinthe, répondit Laïs, l'amour que tu me portes fait ma joie et mon bonheur. Merci, Eudamas, pour ce que tu viens de m'apprendre ; il est si doux d'être aimée et regrettée de ses concitoyens !

— Tu acceptes, Laïs ?

— Hélas, il n'est plus en mon pouvoir d'accepter ou de refuser ; je ne m'appartiens plus, je suis la femme du général Léontidès ; c'est à lui de décider et à moi d'obéir.

— Ainsi donc, la ville de Corinthe perdra pour jamais sa merveille la plus rare, et le peuple ne verra plus son idole ?...

Un soupir involontaire sortit de la poitrine de Laïs.

— Oh ! non, le général Léontidès n'est point un barbare, continua Eudamas, il ne condamnera point à un perpétuel exil la beauté qu'il adore ; il n'osera point priver les Corinthiens de l'objet de leur admiration, de leur bienfaisante déesse.

Laïs, que l'émotion gagnait au seul nom de Corinthe, fit taire la voix de son cœur et laissa parler celle du devoir.

— Lorsque le général Léontidès sera de retour de l'expédition qu'il commande, tu lui rendras compte de ta mission ; à lui seul, je te le répète, appartient le droit de décider. Tu m'as comprise, Eudamas ;

maintenant, parle-moi de ta femme et de tes enfants.

Eudamas s'inclina respectueusement et répondit :

— J'ai juré de n'avoir d'autre patrie que celle de ma bienfaitrice. Si le général Léontidès rejette la demande des Corinthiens, je le jure par Jupiter! je me fais citoyen d'Ambracie.

— La reconnaissance est une vertu très-rare de nos jours, répondit Aristippe; toi, tu la possèdes, brave Eudamas, et je suis persuadé qu'il n'est rien que tu ne fisses pour être agréable à notre amie?

— Jamais vérité ne fut plus pure que celle que tu viens de dire. Mon bras et ma vie appartiennent à Laïs. Le jour où je pourrai me dévouer pour elle sera le plus beau de ma vie.

— Calme tes transports, Eudamas, ce n'est pas d'un acte de dévouement qu'il s'agit aujourd'hui, c'est moins que cela.

— N'importe; de quoi s'agit-il?

— Tu as habité le pays de Sparte?

— Hélas! j'ai dévoré cinq années de douleurs dans ce pays d'exécrable mémoire; et sans la générosité de Laïs peut-être y languirais-je encore...

— Tout à l'heure, avant ton arrivée, Laïs émettait le désir de connaître les mœurs des Spartiates; personne, mieux que toi, n'est en état de la satisfaire.

— Les moindres désirs de Laïs seront toujours des ordres pour moi; et, malgré les affreux souvenirs que le nom de Sparte réveille dans ma mémoire,

je m'estimerai très-heureux de pouvoir être agréable à ma bienfaitrice.

— Ton cœur est plein de beaux sentiments, lui dit Laïs, et je suis fière de te compter au nombre de nos amis.

Eudamas inclina la tête en signe de satisfaction et Laïs continua :

— Puisque tu veux bien te rendre à mon désir, je te demanderai de remettre à demain ta narration, car je ne veux pas être seule à t'écouter ; demain doivent se réunir ici les premiers des Ambraciens qui, de même que moi, te r mercieront de leur apprendre l'histoire du peuple de Sparte.

Laïs fit remplir les coupes. Après s'être entretenus quelque temps sur la mission d'Eudamas, les trois amis se retirèrent, se donnant rendez-vous pour le lendemain.

CHAPITRE XIII

SECTION PREMIERE

SPARTE ET LES SPARTIATES

Une société nombreuse et choisie s'était réunie dans la maison de Laïs, pour entendre l'histoire du peuple spartiate ; le brave Eudamas, heureux d'être agréable à sa bienfaitrice, parla en ces termes :

Laïs m'a demandé un récit historique sur Sparte et ses habitants ; il me sera d'autant plus facile de satisfaire sa curiosité, que j'ai recueilli, pendant ma captivité, de nombreux documents sur l'origine et les mœurs de ces hommes farouches ; en voici le résumé.

Soixante ans après la chute de Troie, les Doriens, peuplade à demi-sauvage, abandonnèrent le versant septentrional du mont Œta, où ils ne pouvaient plus subsister, et commencèrent leur migration sur l'Attique et le Péloponèse, conduits par un chef nommé Aristomachus, qui se disait descendant d'Hercule.

Cette première tentative resta sans succès; vivement repoussés par les autochthones, ils furent forcés de se retirer.

Mais la nécessité de s'emparer d'un pays qui leur offrait les ressources dont le leur était privé, força les Doriens à tenter une nouvelle invasion. Cette fois, plus heureux, avec le secours des Locriens, ils débarquèrent sur le rivage de Naupacte et défirent l'armée achéenne qui était venue pour s'opposer à leur débarquement. Après cette première victoire, ils s'avancèrent dans le pays, massacrant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage.

Mais Aristomachus trouva la mort au milieu de sa conquête. Ses trois fils, Aristodème, Cresphonte et Téménus lui succédèrent et soumirent aux armes doriennes la plus grande partie du Péloponèse. Aristodème fut tué dans un combat, laissant deux fils en bas âge. Quelque temps après sa mort, Cresphonte et Téménus se partagèrent le pays conquis : le premier s'empara de la Messénie et plaça le siége de son gouvernement à Sténiclaros.— Téménus prit possession de l'Argolide, de la Tyrinthie, de l'Achaïe et choisit Argos pour sa résidence. — La Laconie, contrée stérile et de peu de valeur fut donnée aux deux fils d'Aristodème, Euristhène et Proclès, sous la tutelle de leur oncle Théras. C'est a dater de cette époque seulement que commence l'histoire de Sparte.

Théras, au nom de ses pupilles, choisit la ville de Lacédémone pour sa capitale. Cette ville, située sur le versant oriental des monts Taygètes, appartenait à la famille des *Atrides*, dont Agamemnon était le chef ; Théras y installa les deux nouveaux rois, descendants d'Hercule par leur aïeul Aristomachus. Ainsi les *Atrides* furent exclus du trône pour être remplacés par les *Héraclides*. Théras, homme sage, politique habile, occupa la ville de Lacédémone, plutôt en allié qu'en conquérant ; sous son administration paternelle, les habitants furent traités avec douceur, et dans le partage des terres qu'il décréta il voulut qu'on leur en donnât une bonne partie. Théras savait qu'un peuple vainqueur qui n'a plus de patrie finit toujours par se fondre dans le peuple vaincu dont il occupe le sol ; il fit alliance avec les Lacédémoniens et encouragea les mariages de ses Doriens avec les femmes de Lacédémone. Ce fut ainsi qu'il forma un peuple nouveau et posa les premiers fondements de la puissance de Sparte dans l'avenir.

Les deux pupilles, Eurysthène et Proclès, touchaient à leur majorité et déjà la mésintelligence régnait entre eux. Ils réclamèrent leurs droits à Théras ; celui-ci, après leur avoir donné de sages conseils, se démit du pouvoir et le leur conféra, au grand regret des Lacédémoniens. Théras ne voulant point rester sujet dans une ville où il avait été roi, partit

avec un certain nombre de Doriens et de Lacédémoniens pour aller fonder, à Callisté, une colonie qui prit le nom de *Théra.*

Pendant le règne des deux frères, la prudence d'Eurysthène contrebalança les actes violents de Proclès; les villes de Laconie jouirent d'une certaine liberté. Cependant Proclès, aidé de quelques chefs Doriens, établit, contre l'avis de son frère, une distinction entre les vainqueurs et les vaincus. Sous le prétexte qu'il descendait de *Sparte*, fille d'Eurotas, il donna le nom de *Spartiates* aux Doriens et laissa celui de *Lacédémoniens* aux Lacons subjugués. La ville fut divisée en deux parties : la citadelle ou quatier militaire, occupée par les Doriens, prit le nom de SPARTE, et les faubourgs, habités par les Lacons, conservèrent le nom de LACÉDÉMONE.

Tant que vécut le prudent Eurysthène, les peuples de Laconie jouirent de leur tranquillité; mais à sa mort, Proclès tenta un coup de main contre la ville d'Amyclée; il fut tué par les assiégés, et ses troupes repoussées reprirent honteusement le chemin de Sparte.

Agis, fils d'Eurysthène, et **Soüs**, fils de Proclès, prirent aussitôt le titre de rois; ils commencèrent leur règne par des actes de violence, et les Lacons eurent à regretter le gouvernement de leurs pères. Agis et Soüs formèrent les mêmes projets de conquête, marchèrent vers le même but; ils dépouillè-

rent plusieurs villes de leurs franchises et les soumirent durement au joug de Sparte.

Depuis cette époque jusqu'à Lycurgue, les rois, sortant de la famille des Héraclides, se succédèrent, sans interruption, et tous cherchèrent à étendre les limites du petit État qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Les Spartiates, toujours en armes, faisaient de continuelles excursions sur le territoire des rois voisins; souvent ils remportaient quelques avantages, plus souvent encore ils étaient repoussés; et, malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à se rendre maîtres de la ville d'Amyclée, qui se trouvait presque aux portes de Sparte. Je dirai, bientôt, par quel honteux moyen Amyclée fut prise et réduite en esclavage; l'histoire de cette période n'offrant point un grand intérêt pour mes auditeurs, je ne ferai que rapporter le nom des rois qui se succédèrent à Sparte jusqu'à l'avénement de Lycurgue.

Echostratus, fils d'Agis.

Eurypon, fils de Soüs (forma la branche des Eurypontides).

Léobatès et *Prytanis*, fils d'Eurypon.

Œnomus, fils de Prytanis.

Doryssus, fils de Léobatès.

Agésilas, fils de Doryssus.

Archélaüs, fils d'Agésilas.

Polydecte et *Lycurgue*, petit-fils d'Œnomus.

Charillus, fils de Polydecte.

Nous voici arrivés à l'époque où un homme de génie va poser les bases de la grandeur future de cette fière république de Sparte; cet homme vous le connaissez tous : c'est Lycurgue.

Polydecte venait de mourir sans héritier; le titre de roi fut conféré à Lycurgue; mais ce grand homme, ayant appris que la veuve de son frère était enceinte, déclara publiquement qu'il remettrait la couronne à l'enfant à naître, si cet enfant était un fils. La femme du roi défunt, rongée d'ambition, forma le projet d'épouser Lycurgue et de partager avec lui l'autorité royale; elle lui fit dire secrètement que, s'il voulait accepter sa proposition, elle détruirait l'enfant, avant sa naissance.

Lycurgue entendit avec horreur cette infâme proposition; néanmoins, après avoir réfléchi sur le caractère violent de sa belle-sœur et sur les excès qu'amènerait son refus, il lui fit répondre qu'il acceptait, à la condition qu'elle ne compromettrait point sa vie en se faisant avorter. Il lui fit comprendre qu'il était plus naturel de lui envoyer secrètement l'enfant aussitôt qu'elle lui aurait donné le jour, et qu'il se chargeait de toutes les mesures nécessaires à la réussite de leur projet. La veuve accepta : l'enfant mâle dont elle accoucha fut envoyé à Lycurgue, qui, en ce moment, se trouvait à table avec les principaux de la ville; il prit l'enfant dans ses mains et, l'élevant au-dessus de sa tête, il le fit

proclamer roi des Spartiates, sous le nom de *Charillus*. A cette nouvelle inattendue, la veuve mère se livra à des transports de fureur et jura de se venger.

Les Doriens et les Lacédémoniens se trouvaient alors tombés dans l'anarchie, par suite de la faiblesse des derniers rois et des empiétements du peuple, qui demandait la démocratie. Lycurgue seul, par sa naissance et son génie, pouvait conjurer l'orage ; aussitôt qu'il fut revêtu de l'autorité royale, il entreprit la réforme des lois de son pays. La tâche était difficile. Quoique versé dans la connaissance des lois, il fit venir de Crète le poëte Thalès, qui possédait, jusqu'aux moindres détails, les lois de Minos et de Rhadamante, les plus sages de cette époque, et l'employa aussitôt à les mettre en vers et en musique, afin qu'il fût plus facile de les apprendre de mémoire.

Une semblable réforme offrait de grande difficultés ; le génie de Lycurgue en triompha. Après s'être assuré, par des présents, de l'oracle de Delphes, en grande vénération chez les Grecs, il se fit proclamer, par la Pythie, l'ami de Jupiter et le plus sage des hommes. Cette proclamation pythique attira sur lui l'attention de ses compatriotes et lui facilita l'exécution de son projet.

Un jour, il se rendit sur la place publique où le peuple avait coutume de délibérer ; là, entouré de ses amis, il montra aux Spartiates l'oracle qui lui ordonnait de créer un Sénat composé de vingt-huit

membres et de deux rois. Cette proposition rencontra d'abord une grande résistance; le peuple, jaloux de ses droits, craignait un piége; la voix de Lycurgue fut couverte par les murmures de la multitude; il faillit échouer. Cependant, il ne perdit pas courage; avec le secours des principaux de Sparte, il finit par l'emporter, moitié par persuasion, moitié par force.

Ce premier obstacle aplani, Lycurgue se fit nommer premier sénateur, et vingt-sept de ses partisans, séance tenante, furent également nommés sénateurs relevant de lui. — La première loi qu'il promulgua fut un nouveau partage des terres. Cette loi lui suscita beaucoup d'ennemis parmi les aristocrates, mais lui assura la reconnaissance de toute la classe populaire. — Il interdit les sciences et les arts, comme exigeant la paix et une vie tranquille.—Il bannit l'or et l'argent de la république, comme étant la source de tous les vices, et créa une monnaie de fer, si lourde et de valeur si minime, qu'il était difficile de la transporter.—Il chargea les esclaves de la culture des terres; les Spartiates ne devaient manier que les armes. —Il ordonna la communauté des repas et ouvrit, à cet effet, des salles où quinze à vingt convives pouvaient se réunir. Ces tables étaient d'une frugalité proverbiale; chaque personne devait contribuer à leurs frais, on y apportait une grande provision mensuelle de farine, de vin, de miel, de figues, de fromage, etc. Les mets de luxe et recherchés se

composaient de viandes rôties ou salées, et particulièrement de chair de porc accommodée avec une sauce noire très-épicée. Ce mets national reçut le nom de *brouet noir*, et se mangeait seulement aux jours de fête et de réjouissance. Aucun Spartiate ne pouvait se dispenser de manger aux tables communes; les rois mêmes n'avaient pas la liberté de prendre leurs repas chez eux. Toute la population fut divisée en tribus, et chaque tribu eut pour chefs ses anciens.

La royauté est héréditaire à Sparte, les deux branches des Héraclides en possèdent le privilége. Les rois sont toujours au nombre de deux, parce qu'un seul pourrait devenir redoutable à la liberté; leur pouvoir est très-limité. Ils commandent les armées; une garde d'honneur de trois cents guerriers est affectée à leur personne; tout Spartiate brigue l'honneur d'en faire partie. La force physique est regardée à Sparte comme une qualité des plus nécessaires; c'est pourquoi les rois ne peuvent se marier qu'avec des femmes d'une forte constitution, afin que les enfants mâles héritent de la vigueur de leurs parents.

Archidamas fut condamné à l'amende pour avoir épousé une femme chétive.— Au renouvellement de chaque année, les deux rois doivent jurer fidélité à la république. L'un deux peut accuser son collègue devant les Éphores, et le roi cité a le droit d'en appeler au peuple. — Les magistrats ou Éphores, au nombre de vingt-huit, sont pris parmi les anciens et

doivent être âgés de cinquante à soixante ans. Le pouvoir des Éphores va jusqu'à déposer les rois.

La législation lycurguéenne relative aux enfants peut se résumer ainsi :

Tous les enfants spartiates appartiennent d'abord à la république, — ensuite à leurs parents.

Six jours après leur naissance, les enfants sont portés aux anciens de la tribu, afin d'être examinés; s'ils sont bien conformés, on les accepte; dans le cas de vices ou de défauts physiques, ils sont sacrifiés

Tous les enfants spartiates sont compris dans quatre grandes classes.

La première embrasse tous les enfants libres de race dorienne, quels que soient le rang et la fortune des parents.

La deuxième comprend les enfants issus d'un Spartiate et d'une femme étrangère; y sont également compris les enfants d'affranchis qui ont rendu des services signalés à l'État. On les nomme *Mothaces*. Le fameux Lysander sortait de cette classe.

La troisième est ouverte pour les étrangers qui veulent faire donner à leurs enfants l'éducation spartiate. On les distingue par le nom de *Trophimes;* leurs parents sont tenus de payer les frais de nourriture et de vêtements.

A la quatrième classe appartiennent les enfants illégitimes, auxquels les vierges de Sparte ont donné le jour en temps de guerre. Ils portent le

nom de *Parthéniens* ou fils de vierge. Xénophon les appelle sans détour les *bâtards des Spartiates.*

Dès l'âge de cinq ans, les enfants sont envoyés, chaque jour, à l'école des *musiciens gymnasiarques,* pour apprendre la danse *pyrrhique* ou militaire, et le jeu de la flûte dorique; car tout Spartiate doit savoir les différents airs et chants, sur le mode dorien, qui règlent les évolutions de la phalange.

Parvenus à l'âge de sept ans, les enfants sont réunis par troupes et dirigés par un chef nommé *pædonome*, choisi parmi les concitoyens les plus recommandables. L'instruction qu'on leur donne se borne à la lecture, à l'écriture et à apprendre par cœur les lois de Lycurgue ; on leur apprend aussi les hymnes sacrées et les chants de guerre patriotiques. Quant à l'éducation physique, elle est de nature à former des hommes robustes et vigoureux.

Les éphèbes couchent sur des lits de roseaux, dans des salles communes ; on les accoutume à supporter la faim et la soif, les intempéries, les fatigues de tous genres. Chaque jour, ils doivent passer plusieurs heures dans les gymnases, où ils s'exercent à la lutte, au pugilat, au disque, au maniement de l'épée et du javelot ; le saut et la course, et divers autres exercices sont de rigueur. On excite leur émulation par de petites récompenses dont ils se montrent avides. Ils ne doivent jamais s'avouer vaincus ; lorsqu'ils tombent de fatigue, ils redemandent le combat.

Enfin, on les exerce encore à voler avec adresse, et, dans ce but, on ne leur donne de vivres que ce qui est nécessaire pour ne pas mourir de faim ; puis on leur permet de se procurer le surplus par le vol ; mais aussi, on les punit sévèrement s'ils se laissent surprendre. Pour leur apprendre à supporter la douleur avec courage, on les fouette jusqu'au sang, devant l'autel de Diane *Orthia* : le plus léger cri de leur part est une ignominie. J'ai vu des enfants tout ensanglantés sourire aux verges qui les déchiraient.

De vingt à trente ans, le jeune Spartiate s'occupe exclusivement du service militaire; néanmoins il fréquente toujours les gymnases; son éducation physique ne se termine que lorsqu'il entre dans l'âge mûr et commence à remplir ses devoirs de citoyen, de chef de famille. Alors, il siége aux assemblées populaires et participe aux délibérations qui concernent la chose publique. Pendant la paix, son temps est partagé entre la chasse, le maniement des armes et l'oisiveté; car, il n'est point permis à un Spartiate de se livrer à aucun travail manuel, à l'exception des travaux de l'homme de guerre. Toujours prêt à défendre sa patrie et à se sacrifier pour elle, la vie du Spartiate, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, est une vie essentiellement militaire, et la ville de Sparte ressemble à un camp, où tout s'exécute avec précision, sous les ordres d'un chef.

L'éducation corporelle des filles a beaucoup de

rapport avec celles des garçons; elles sont soumises aux exercices du gymnase, et combattent nues en public; dans les fêtes nommées *gymnopédies* elles exécutent des danses, le corps complétement nu, sans que leur pudeur en soit alarmée. Cette singulière coutume, que les Athéniens ont censurée comme immorale, avait un double but : d'abord, celui de développer, de fortifier la constitution des jeunes filles et de les préparer à faire des enfants robustes; Lycurgue avait, ensuite, en vue de prévenir un désordre qui commençait à faire de rapides progrès en Grèce, je veux parler de l'andromanie ou amour pour les garçons... Jupiter avait lui-même donné l'exemple en enlevant Ganymède. Cette institution atteignit le but que s'était proposé le législateur; l'habitude de voir les charmes nus des jeunes filles finit par éteindre les désirs et rendre indifférent. La meilleure preuve, c'est qu'on n'entendît jamais dire à Sparte qu'une fille se fût livrée à un garçon et en eût été trompée. Quant aux femmes mariées, c'était bien différent; l'aventure galante d'Alcibiade avec la reine de Sparte vous est connue; je pourrais vous en citer vingt autres semblables, mais cela nous éloignerait de notre sujet.

Lycurgue, dans le but de favoriser l'accroissement de la population, fit passer dans les mœurs spartiates une singulière coutume : il bannit la jalousie de la république, en établissant une espèce de commu-

nauté de femmes. Ainsi, un homme impuissant ou âgé était-il marié à une femme encore jeune et dont il ne pouvait avoir des enfants; la loi lui permettait de choisir un jeune homme bien constitué pour lui donner momentanément ses droits d'époux. Cette coutume subsiste encore.

L'éducation morale se borne à la soumission aveugle du Spartiate envers ses supérieurs, et à la modestie dans ses paroles comme dans ses actions. On punit sévèrement ceux qui se montrent insubordonnés ; en revanche, ceux dont la conduite est régulière reçoivent des récompenses, des honneurs : on les choisit pour être sous-inspecteurs des jeunes gens, et ils font partie de la garde des rois en temps de guerre.

Après avoir fait adopter ses lois et accoutumé le peuple à les observer, Lycurgue remit l'autorité royale à son neveu Charillus. Il convoqua une grande assemblée générale du peuple, et, prétextant un voyage ordonné par les Dieux, il fit jurer qu'on ne changerait rien jusqu'à son retour ; alors il sortit de Sparte pour ne plus y rentrer. On n'est point d'accord sur l'endroit où il s'exila volontairement et où il termina ses jours ; l'opinion la plus probable est celle qui le fait mourir en Crète, où il s'était retiré.

Peu de temps après le départ de Lycurgue, les peuples de la Laconie, prévoyant que ses lois tendaient à leur prochain asservissement, se révol-

tèrent pour secouer le joug de Sparte. La révolte commença par la ville de l'Égys, située sur les frontières de l'Arcadie. Les deux rois de Sparte, Archélaüs et Charillus, marchèrent contre elle, la prirent d'assaut, et réduisirent ses habitants en esclavage. Plusieurs autres expéditions furent entreprises contre le pays des Arcadiens, qui touchait au territoire de Sparte : presque toutes réussirent. Enflés de leur succès, les Spartiates tournèrent leurs regards sur la ville de Tégée, dont la position militaire leur eût facilité la conquête de l'Arcadie et de toute la Messénie, objets de leur convoitise. Ils firent donc secrètement tous les préparatifs nécessaires à la réussite de cette expédition ; ils se croyaient tellement sûrs du succès, que chaque Spartiate reçut l'ordre d'emporter avec lui des chaînes pour enchaîner les Tégéates. Mais leur attente fut trompée, les Tégéates prévenus à temps de cette audacieuse entreprise, laissèrent l'armée spartiate s'engager dans les défilés des monts Philactrès. Lorsque le combat fut engagé, les Spartiates se virent attaqués en tête par les Tégéates qui ne leur cédaient ni en force ni en courage, et, en même temps, pris en queue par une troupe de femmes armées de toutes pièces et commandées par la veuve d'un général. Cette veuve, nommée Marpessa, sortit d'une embuscade, attaqua avec tant de vigueur la queue de l'armée ennemie, qu'elle la défit au premier choc. La déroute la plus

complète se mit bientôt dans les rangs spartiates, et la moitié de leur armée fut faite prisonnière, puis conduite à Tégée, chargée de ses propres chaînes. Le roi Charillus se trouva au nombre des prisonniers.

A la nouvelle de cette défaite, plusieurs villes de Laconie se révoltèrent, entre autres Pharès, Hélos, Amyclée. La terrible leçon que les armes de Sparte venaient de recevoir à Tégée, changea la tactique du Spartiate, qui employa désormais la ruse et la mauvaise foi au succès de ses entreprises. Pharès et Amyclée furent prises par trahison ; cette dernière ville, après plusieurs années de résistance, fut vendue par un traître qui en ouvrit les portes pendant une nuit obscure. La plupart des habitants d'Amyclée furent massacrés ou réduits en esclavage ; la ville fut pillée et ses murs rasés.

Hélos résistait encore ; protégée par une ceinture de marais, elle se croyait à l'abri des tentatives de Sparte ; mais la ruse et la trahison triomphèrent de son courage. La malheureuse Hélos subit le sort d'Amyclée ; un traître en ouvrit les portes aux Spartiates. Les Hélotes se battirent en désespérés , mais, hélas ! ils succombèrent sous le nombre de leurs ennemis. Leur ville fut saccagée et détruite de fond en comble ; les habitants échappés aux carnage furent faits esclaves et réduits aux travaux les plus vils. Depuis cette triste époque le nom d'*Ilote* est resté dans la langue pour distinguer l'esclave.

Après la destruction d'Hélos, de Pharès et d'Amyclée, Sparte ne sachant plus quel aliment donner à ses guerriers, forma le dessein de s'emparer de la Messénie entière. La possession de cette contrée, la plus riche du Péloponèse, devait lui assurer la prépondérance sur les autres États de la Grèce. Il s'agissait de trouver un motif de déclaration de guerre; le stratagème qu'ils employèrent, le voici :

Un Messénien de distinction, nommé Polycharès, vainqueur aux jeux olympiques, possédait de nombreux troupeaux ; ne pouvant les faire pâturer dans la Messénie, dont le sol était entièrement cultivé, il s'était arrangé avec le spartiate Evéphus, qui les prit à loyer et les conduisit sur les terres incultes de Sparte, à la condition que le profit serait partagé par moitié. Evéphus, homme de mauvaise foi, comme la plupart de ses compatriotes, vendit les troupeaux et les pâtres messéniens qui les gardaient à des marchands étrangers, puis alla conter à Polycharès que des pirates les avaient volés. Mais, un des pâtres étant parvenu à s'échapper des mains des acheteurs, revint trouver Polycharès, au moment ou Evéphus lui débitait son mensonge. Le Spartiate, pris au piége, se jeta aux pieds de Polycharès, le suppliant de lui pardonner, et jurant de remettre la somme qu'il avait touchée à la personne qu'il lui désignerait. Le Messénien consentit à cet arrangement et chargea son fils de recevoir cet argent. Evéphus

partit avec le jeune homme, et à peine eût-il mis le pied sur le territoire de Sparte, qu'il assassina lâchement le fils de Polycharès. Lorsque le malheureux père apprit l'assassinat de son fils, il se rendit immédiatement à Sparte pour demander justice aux Éphores; ceux-ci la lui promirent. Cependant, l'affaire traînait en longueur; Polycharès reconnut la mauvaise foi des magistrats et perdit patience. Un jour, dans un accès de fureur, il tua tous les Spartiates qui lui tombèrent sous la main et s'enfuit dans son pays. Sparte demanda justice, à son tour, aux rois de Messénie, et exigea qu'on lui livrât Polycharès. Le peuple des diverses villes de Messénie fut convoqué pour juger cette affaire : les uns voulaient qu'on livrât Polycharès, les autres s'y opposaient; ce furent ces derniers qui l'emportèrent; ils répondirent aux envoyés spartiates que le premier meurtrier à punir était Evéphus. C'est ce que demandait Sparte ; aussitôt la guerre fut déclarée aux Messéniens. Telle fut la cause de la première guerre entre les Messéniens et les Spartiates; cette guerre dura vingt ans et se termina par l'asservissement de la Messénie. La prise d'Ithôme eut lieu sous Théopompe, roi de Sparte, après la mort du vaillant général messénien Aristomène, la première année de la quatorzième olympiade. Sparte dut sa victoire à la trahison d'un roi d'Arcadie, nommé Aristocrate, dont le nom resta à jamais maudit.

Les habitants de la Messénie furent rangés dans la classe des Ilotes, et leurs terres cultivées au profit des Spartiates. C'est positivement de cette conquête que date la puissance de Sparte. Mais, les mauvais traitements, les exactions de tous genres exercés par les vainqueurs sur les vaincus, firent naître des haines et le violent désir de la liberté.

SECTION II

ARISTOMÈNE

Quand les cœurs furent pleins de haine contre les Spartiates et les têtes exaltées, Aristomène parut ! Ce fut le signal d'une révolte générale, qui eut lieu trente-neuf ans après la prise d'Ithôme, c'est-à-dire la quatrième année de la vingt-troisième olympiade. Les Messéniens coururent aux armes et chassèrent de leur pays les Spartiates qui s'y étaient établis.

Cette révolte imprévue fut connue le soir même à Sparte ; aussitôt les Éphores convoquèrent le peuple et, immédiatement, une armée fut mise en campagne pour combattre les insurgés. Lorsque les Spartiates descendirent dans les plaines de la Messénie, ils y rencontrèrent Aristomène à la tête d'une troupe décidée à vaincre ou à mourir.

A peine les deux armées furent-elles arrivées en présence, que le combat s'engagea, de part et d'autre, avec un acharnement que la nuit seule put arrêter. La victoire resta indécise; néanmoins la valeur du

brave Aristomène frappa les Spartiates de terreur. Enthousiasmés de la valeur de leur chef, les Messéniens lui offrirent une couronne avec le titre de général en chef. Pour épouvanter Sparte, dès le commencement de la guerre, Aristomène traversa, de nuit, les montagnes du Taygète, accompagné de quelques hommes déterminés; pénétra dans la petite ville de *Chalcicos* et suspendit aux murs d'un temple de Minerve un bouclier sur lequel ces mots étaient gravés : *Aristomène consacre à la Déesse cette dépouille des Spartiates.*

Sparte fut frappée de ce trait d'audace et reconnut qu'elle avait affaire à un ennemi redoutable; elle envoya aussitôt consulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit de demander aux Athéniens un homme capable de les diriger par ses conseils. Les Athéniens, qui ne voulaient ni désobéir à l'oracle, ni favoriser les empiétements de Sparte, leur envoyèrent le boiteux Tyrtée, maître d'école et poëte, dont l'esprit paraissait un peu aliéné. Honoré de ce choix, le poëte Tyrtée prouva à ses compatriotes qu'ils s'étaient trompés sur son compte; car les poésies guerrières qu'il composa relevèrent le courage abattu des Spartiates, et contribuèrent évidemment au succès de leurs armes.

Une année s'écoula en escarmouches insignifiantes entre les Spartiates et les Messéniens, qui, dendant cet intervalle, firent les préparatifs d'une

affaire décisive. Tyrtée chantait ses poésies sur la place publique de Sparte; Aristomène enflammait le courage des siens, aux noms sacrés de patrie et de liberté; la confiance qu'il leur inspirait semblait leur promettre la victoire. Les deux armées se rencontrèrent près de Stenyclaros, dans un lieu nommé le Monument du Sanglier. La bataille s'engaga avec le même acharnement que la première fois, le succès ne fut pas longtemps douteux. Un corps de jeunes gens, instruits par Aristomène, et formant sa garde d'honneur, portèrent des coups si terribles et firent de tels prodiges de valeur qu'ils décidèrent la victoire. Les Spartiates, mis en déroute, s'enfuirent de tous côtés en désordre; malheureusement, au lieu de les poursuivre, Aristomène perdit un temps précieux à chercher son bouclier qui lui était échappé au plus fort de l'action; les Spartiates en profitèrent pour se rallier et opérer leur retraite.

Aristomène, après cette brillante affaire, rentra à Andanie, sa ville natale, avec son armée victorieuse; la population jeta des fleurs sur son passage et chanta des hymnes à sa louange.

Consternée de cette défaite, Sparte hésitait à continuer la guerre; mais Tyrtée composa et chanta de nouveaux hymmes et ralluma le courage qui s'éteignait dans les cœurs. Aristomène, de son côté, eut le tort immense de s'amuser, pendant une année, à escarmoucher, à rançonner les prisonniers, à dresser

des embuscades, dont lui-même faillit devenir la victime. Vers le commencement de la troisième année de la guerre, il se décida, enfin, à livrer bataille. L'armée des Messéniens fut renforcée d'un corps de troupes arcadiennes, commandées par Aristocrate II, dont le père avait été lapidé pour avoir violé une prêtresse de Diane; la suite prouva que le fils ne valait pas mieux que son père.

Les Spartiates, voyant qu'il leur serait impossible de vaincre Aristomène par la force, usèrent du moyen qu'ils employaient toujours avec succès; ils corrompirent Aristocrate en lui offrant une somme d'argent considérable. Le jour de la bataille qui allait décider le sort de l'une et de l'autre nation étant venu, les deux armés s'avancèrent près d'un défilé nommé la Grande Fosse, où le combat s'engagea par quelques escarmouches. Les Messéniens eurent d'abord le dessus ; mais, au moment où l'affaire devint générale, Aristocrate lâcha pied avec sa troupe et fit ensuite volte-vace. Les Messéniens, alarmés de cette trahison, perdirent courage et se débandèrent; Aristomène, malgré tous ses efforts, ne put parvenir à les rallier. De ce moment, la déroute fut complète parmi les Messéniens ; les Spartiates les poursivirent l'épée dans les reins et en firent un grand carnage. Vers le soir, Aristomène réunit les débris de son armée et se retira dans Itra, ville forte située sur le sommet d'une montagne. La Messénie, se trouvant

alors sans défense, devint la proie des avides Spartiates. Telle était cependant la crainte que le nom d'Aristomène inspirait à ses ennemis, qu'ils n'osèrent entreprendre le siège d'Ira, et se contentèrent d'établir un blocus autour de la montagne, afin d'intercepter toute communication aux assiégés.

Aristomène, comprenant que sa triste situation ne pouvait qu'empirer, réunit trois cents soldats d'élite et se mit à faire des sorties dans lesquelles il culbutait toujours les troupes ennemies qui cherchaient à s'yopposer. Enhardi par ces petits succès, il forme le projet d'aller surprendre Amyclée, rebâtie par les Spartiates, presque aux portes de Sparte. Il sort de nuit avec ses trois cents braves, escalade les murs d'Amyclée, la livre au pillage et rentre dans Ira chargé de butin, avant que l'armée spartiate ait pu lui barrer le passage. Ce nouveau trait d'audace émut les Éphores : ils tinrent conseil et décidèrent que toutes les troupes disponibles seraient envoyées au siége d'Ira. L'armée des assaillants fut portée au nombre de dix mille, tandis qu'Aristomène comptait à peine deux mille braves. J'aurai encore occasion de faire observer que c'est toujours par le nombre ou la ruse que les Spartiates sont vainqueurs.

Le blocus d'Ira devint de plus en plus rigoureux ; les assiégés se trouvaient refoulés, écrasés sous le nombre, dès qu'ils voulaient tenter une sortie ; la

famine, la maladie, commençaient à épuiser leurs forces et leur courage; la résistance devenait désormais impossible. Dans ce triste état de choses, Aristoméne releva le courage de ses compagnons par sa hardiesse; il fit ouvrir les portes d'Ira et sortit avec tout son monde en plein jour. Surpris et intimidés par tant d'audace, les assaillants n'opposèrent qu'une faible résistance; Aristomène et les siens firent une trouée dans les rangs ennemis et se dirigèrent vers les frontières de l'Arcadie. Malheureusement, ils rencontrèrent à quelques heures de là, les deux rois de Sparte à la tête d'une nombreuse armée. Un combat désespéré s'engagea; mais, accablés par le nombre, enveloppés de tous côtês, les fugitifs d'Ira succombèrent. Aristomène et quelques valeureux guerriers résistaient encore, lorsqu'une pierre, lancée par une main sûre, l'atteignit à la tête, l'étourdit et le renversa. Cent soldats spartiates se précipitèrent aussitôt sur Aristomène, étendu sur le sol sans connaissance, et le chargèrent de fers. Conduit à Sparte, avec une cinquantaine des siens, faits prisonniers, ils furent jugés immédiatement et condamnés à être précipités dans un gouffre, supplice ordinaire des criminels. L'exécution eut lieu le jour même. Les cinquante prisonniers messéniens furent précipités, après avoir été dépouillés de leurs vêtements; soit par respect pour sa valeur, soit parce qu'il était de la race des Héraclides, Aristomène fut précipité le der-

nier, avec ses vêtements et ses armes. Sa chute ayant été ralentie par son bouclier, qui était d'une grande largeur, il tomba sur les cadavres de ses compagnons, sans se faire aucun mal. Comme il jugea qu'il lui était impossible de sortir de ce tombeau, il s'enveloppa la tête de son manteau et attendit courageusement la mort. Vers le troisième jour, il entendit du bruit derrière lui; alors, se découvrant la tête, il aperçut un animal qui dévorait les cadavres de ses compagnons; il pensa aussitôt qu'une issue devait exister quelque part. L'animal s'étant approché de lui, il le saisit brusquement d'une main par la queue, et lui présenta l'autre, enveloppée de son manteau, à mordre. L'animal, cherchant à s'échapper, le conduisit près d'un trou au haut duquel on apercevait le jour. Aristomène lâcha la queue de l'animal, qui s'enfuit et disparut. Alors, il se mit à élargir l'ouverture, et, au bout de quelques heures de travail, il parvint à sortir du gouffre.

Rendu au jour par une circonstance qui tenait du prodige, Aristomène se dirigea immédiatement sur Ira. On le croyait mort; sa présence inattendue dans cette ville causa une joie générale; on le fêta; c'était à qui l'approcherait, à qui toucherait ses vêtements. Un grand homme a toujours des ennemis obscurs; des misérables allèrent porter à Sparte la nouvelle de sa résurrection; mais on n'y voulut point ajouter foi. Cependant on ne tarda pas à

craindre que cette résurrection ne fût une réalité. Un de ces traits d'audace, propres à ce redoutable ennemi, vint, en effet, en confirmer la vérité.

Aristomène, ayant appris que des troupes corinthiennes envoyées au secours de Sparte marchaient en désordre et campaient sans précaution, les attaqua pendant une nuit orageuse, tua les quatre généraux qui les commandaient et fit main-basse sur tous ce qui se trouvait dans leur camp. De retour à Ira, il offrit à Jupiter Ithômate une *hécatomphonie* de son butin. Le bruit de plusieurs autres coups de main, aussi hardis qu'heureux, se répandit bientôt dans toute la Messénie; les patriotes reprirent leurs armes et vinrent se rallier autour de leur brave général; la guerre, un instant apaisée, se ralluma plus acharnée que jamais, entre les Messéniens et les Spartiates.

Les *Hyacinthies* étant arrivées, Sparte demanda, pour célébrer ces fêtes, une trève de quarante jours qui lui fut accordée. Aristomène se croyant en sûreté pendant cette trève, était allé visiter les murs extérieurs d'Ira, lorsque sept archers crétois le rencontrèrent, et, au mépris du traité, tombèrent sur lui et le garrottèrent avec les courroies de leurs carquois. Deux d'entre eux, dans l'espoir d'une bonne récompense, coururent à Sparte pour annoncer cette prise importante; les cinq autres emmenèrent leur captif dans une maison située au milieu des champs où demeurait une veuve et sa fille. La jeune fille ayant

appris que le prisonnier, ainsi garotté, était le grand Aristomène, forma aussitôt le projet de le délivrer. Elle alla chercher un vin très-capiteux et en versa largement à boire aux archers; lorsqu'ils furent ivres, elle saisit le poignard de l'un d'eux et coupa les courroies du prisonnier. Aristomène, libre de ses mains, tua les cinq archers, et en récompense du service que venait de lui rendre cette jeune fille, il la fiança à son fils Gorgus.

La défense d'Ira par Aristomène se prolongea pendant dix ans. Au commencement de la onzième année, les assiégés, épuisés par la famine, et ne voyant point d'issue à leur position, commencèrent à perdre courage, Aristomène s'en aperçut; comprenant qu'il ne pouvait plus tenir, il assembla un conseil dans lequel on décida l'abandon de la ville. Sur ces entrefaites, et pendant une nuit des plus orageuses, un traître introduisit les Spartiates dans la citadelle. Les cris d'alarme des sentinelles qu'on égorgeait furent couverts par les éclats du tonnerre. Lorsque le jour commença à paraître, une lutte terrible s'engagea entre les assiégeants et les assiégés; l'orage qui grondait toujours avec violence ne put arrêter la fureur des deux parties. On se battit dans les rues, dans les maisons; le terrain se disputait pied à pied, et ce n'était qu'en montant sur des cadavres qu'on pouvait avancer. Les femmes, les enfants, les vieillards, se battaient en désespérés : Aris-

tomène donnait l'exemple et renversait tous les Spartiates qui se présentaient à lui.

La tempête redoublait de violence, la pluie tombait toujours par torrents, les éclairs aveuglaient les combattants sans les séparer. Tandis que des troupes fraîches remplaçaient les Spartiates blessés, les Messéniens épuisés de fatigue et de faim continuaient inutilement leur héroïque résistance. Cette lutte acharnée se prolongea néanmoins pendant trois jours et trois nuits. Tout espoir étant perdu, Aristomène réunit autour de lui ses plus vaillants soldats, et, après une allocution pleine de patriotisme, forma un bataillon carré, au centre duquel furent placés les femmes, les enfants et les vieillards; il donna le commandement de l'arrière-garde à son fils Gorgus. De même que la première fois, il sortit de la ville en bon ordre, et renversa les troupes ennemies qui tentèrent vainement de s'opposer à son passage. Empéranus, qui commandait les Spartiates, ayant tout à craindre d'une troupe réduite au désespoir, ordonna qu'on cessât de les poursuivre; ce fut aussi l'avis du devin Hécatus. Aristomène et son bataillon gagnèrent les frontières de l'Arcadie, où ils furent reçus à bras ouverts par les habitants de Tégée.

A peine arrivé chez les Arcadiens, Aristomène projette une nouvelle expédition; il choisit trois cents des plus braves Messéniens et, devant Aristocrate II, roi d'Arcadie, leur demande s'ils sont décidés à

mourir avec lui, en vengeant leur patrie? Tous acceptent avec enthousiasme. Alors il leur dit :

— Pendant que les Spartiates sont occupés à piller Ira, il s'agit de nous rendre à Sparte, à marche forcée, et de saccager ce nid de brigands. Si la fortune nous est contraire, nous périrons tous en hommes de cœur; si, au contraire, elle nous favorise, nous avons tout à espérer de cette victoire.

Trois cents Arcadiens s'offrirent pour faire partie de l'expédition; ces six cents braves se donnèrent la main et s'embrassèrent, en attendant la victoire ou la mort.

Le lendemain, comme Aristomène s'apprêtait à partir, on vint lui apprendre qu'Aristocrate les avait trahis, en dépêchant un courrier à Sparte avec les détails de la conspiration. Le départ de la troupe fut retardé; on attendit le retour de l'esclave, qui fut pris nanti des preuves de cette noire trahison. Alors les Arcadiens se saisirent de leur perfide roi et le lapidèrent; son corps fut jeté hors des frontières, privé de sépulture, et sa postérité déclarée infâme.

Evergétidas, beau-frère d'Aristomène, ne voulant point survivre à la ruine de sa patrie, choisit cinquante hommes déterminés et se dirigea avec eux sur la malheureureuse Ira. Ils trouvèrent les Spartiates encore occupés à piller, tombèrent sur eux, en firent un grand carnage; mais, hélas! finirent

par succomber sous le nombre et périrent tous en criant : Vengeance!

Ainsi se termina la seconde guerre de Messénie, au commencement de la quatorzième année. Ce ne fut ni à sa tactique, ni au courage de ses soldats que Sparte dut sa victoire ; mais à la ruse, à la perfidie, à la trahison, base ordinaire de sa honteuse politique. La Messénie devint la proie du Spartiate ; ses riches habitants, qui n'avaient pu émigrer, furent dépouillés de leurs biens ; le territoire fut partagé et passa en grande partie aux mains des vainqueurs. Cependant, les Éphores n'osèrent pas traiter les habitants des villes comme ils avaient traité autrefois les Hélotes ; ils se contentèrent d'exiger d'eux la moitié du produit des terres et du commerce. Par cette habile détermination, qui fut, dit-on, conseillée par le poëte Tyrtée, Sparte augmenta considérablement ses ressources, et put entretenir un corps nombreux de soldats mercenaires.

C'est à dater de la conquête de la Messénie que la puissance de Sparte s'assied définitivement et commence à inquiéter les autres puissances ses voisines. Sparte devient la rivale d'Athènes, qui doit bientôt se repentir de n'avoir point secouru les Messéniens. En effet, on voit Sparte acquérir chaque jour une prépondérance plus marquée dans les affaires de la Grèce ; elle s'établit l'arbitre des différends survenus entre les nations, et, selon qu'elle prend parti

pour tel ou tel peuple contre tel ou tel autre, elle décide la victoire. Enfin, avec les richesses tirées de la Messénie, sa puissance grandit toujours; elle se crut la première, la plus forte des nations grecques, et finit par absorber Athènes, sa rivale.

Ici se termine la première partie de l'histoire de Sparte; la seconde partie commence avec la guerre du Péloponèse, dont vous connaissez les principaux détails, comme contemporains. Je me bornerai à vous signaler son avidité, ses empiétements toujours croissants et son but qui est l'asservissement de la Grèce entière. Le génie seul de Périclès put retarder la perte d'Athènes. A la mort de ce grand homme, on ne trouva personne pour le remplacer, et les Athéniens, loin de mettre à profit les talents d'Alcibiade, le forcèrent à s'exiler de son ingrate patrie. Privée de ses soutiens, la puissance athénienne déclina de jour en jour, tandis que celle de Sparte atteignait son plus haut degré de splendeur, sous la direction de Lysandre. Enfin, Athènes tomba sous les coups de sa mortelle ennemie et devint sa vassale. Le règne des *trente tyrans*, que lui imposa Lysandre, acheva de la perdre, et, malgré l'ardent patriotisme de Thrasybule qui en délivra sa patrie, la ville de Minerve ne se releva jamais de sa chute. Sparte aussi aura son tour; car tout, ici-bas, parcourt fatalement les phases de grandeur et de décadence; pour l'œil observateur, Sparte est déjà

entrée dans cette dernière phase de son existence.

Il est une erreur, relative aux causes de la grandeur de Sparte, que j'ai tâché de démontrer dans le courant de mon récit, et sur laquelle je reviens encore. On croit généralement que c'est à leurs institutions patriotiques, à leur courage, que les Spartiates sont redevables du rang qu'ils occupent parmi les peuples de la Grèce; cette erreur se dissipe aussitôt qu'on examine attentivement la voie qu'ils ont suivie pour y arriver. Quant à moi, qui, durant cinq années du plus dur esclavage, ai eu le temps de m'immiscer à leur insidieuse politique, je signale la conquête de la Messénie comme l'unique source de leur prospérité. La fertilité de cette belle contrée du Péloponèse excita de tous temps l'envie de Sparte; elle usa de tous ses moyens, employa toutes ses ressources, et fit tous les sacrifices pour s'en emparer. Ce n'est point à son courage qu'elle dut cette conquête; consultez l'histoire, et vous verrez que les Messéniens se montrèrent au moins aussi braves que les Spartiates; ce n'est point à la tactique de ses généraux, car les nombreuses fautes qu'ils commirent prouvent leur ignorance; ce n'est pas à leur patriotisme, car il n'est point comparable à celui d'Aristomène et de ses intrépides compagnons. Ce fut donc à leur système de corruption et de perfidie, de ruse et de trahison qu'ils durent le succès de leurs entreprises : Pharès, Amyclée, Ithôme, Ira et autres villes surprises et

vendues par des traîtres, sont là pour le prouver. Et si je vous disais que la fatale journée d'Ægos Potamos, où Athènes succomba sous les coups de son ennemie. fut achetée par l'or de Sparte?... me croiriez-vous?... Et cependant rien n'est plus vrai... D'horribles soupçons planèrent sur les amiraux Athéniens, que ne cessait d'avertir Alcibiade exilé, et ce fut encore l'or corrupteur du Spartiate qui les fit absoudre du crime de trahison. Vous le voyez, partout et toujours, ruse, perfidie, mépris de la foi jurée. Devant ces faits, qui oserait encore se faire l'apologiste du Spartiate?... Oui! sachez-le bien, si, au lieu d'épouser la haine des imposteurs d'Éleusis contre Alcibiade, les Athéniens eussent placé à la tête de leurs armées ce vaillant général, l'orgueil de Sparte eût été humilié, et Athènes brillerait encore de tout l'éclat de sa gloire. Mais, le destin en avait décidé autrement; la caste sacerdotale, cette implacable ennemie de la raison et du bon sens; la caste sacerdotale, qui fonde sa puissance sur l'ignorance et la crédulité des peuples, priva la superstitieuse Athènes de plusieurs de ses grands hommes, et la livra ainsi aux mains du Spartiate.

Le jour arriva, enfin, où les dieux, fatigués des prévarications et des infamies de ces farouches montagnards du Taygète, envoyèrent Épaminondas pour les humilier, les punir et venger l'humanité.

Le récit d'Eudamas fut interrompu par l'entrée de

deux nobles Corinthiens qui venaient rendre visite à Laïs et lui annoncer leur prochain départ pour leur patrie. Après les compliments d'usage, Laïs les fit asseoir auprès d'elle et pria le narrateur de continuer.

SECTION III

LA CRYPTIE

Je profiterai de l'interruption de mon récit pour vous donner quelques détails sur la *Cryptie,* institution empreinte de lâcheté et d'atroce barbarie. Cette digression, du reste, nous amènera naturellement à l'expédition d'Épaminondas contre Sparte.

L'abominable Cryptie autorisait les Spartiates à se cacher dans les cryptes ou excavations de rochers, pour atteindre au passage et assassiner tout Ilote qui s'offrait à eux. Chaque année les Éphores s'assemblaient sur la place publique et faisaient une déclaration de guerre aux Ilotes, en vertu de laquelle les Spartiates, armés de javelots et de poignards, se répandaient dans le pays et assassinaient tous les malheureux Ilotes qu'ils rencontraient. La Cryptie s'ouvrait à Sparte comme on ouvre la saison de la chasse au filet à Athènes. Plus un Spartiate avait assassiné d'Ilotes, plus il était envié de ses compatriotes; on n'oserait croire à une aussi infâme institution, si des témoins oculaires de diverses nations n'avaient rapporté et certifié le fait. La Cryptie était donc un sys-

tème d'assassinat légal, institué pour se débarrasser des Ilotes dont le nombre, l'intelligence, la force et l'activité portaient ombrage à ce gouvernement soupçonneux. Le sang bouillonne, les cheveux se dressent, l'imprécation et l'anathème sortent de la bouche devant de semblables forfaits ; et c'est ce peuple souillé de tant de crimes qu'on cite comme modèle de bravoure !!! Par Jupiter ! ce n'est point de la bravoure, mais de la férocité.

Ira n'existait plus... Ses généreux défenseurs étaient morts en héros. L'espoir de la patrie, l'intrépide Aristomène, gravement blessé, avait quitté le sol du Péloponèse ; Sparte triomphait... Plus avide que le vautour à déchirer sa proie, Sparte enfonçait ses ongles de fer au cœur de la Messénie. Ithôme, Ira, Andanie et autres villes patriotes n'offraient plus que des ruines ; les habitants échappés au fer et à l'incendie avaient été vendus ou incorporés dans la classe des Ilotes; après vingt-neuf ans de combats sanglants et acharnés, de succès et de revers, les Messéniens, victimes de nombreuses trahisons, n'avaient plus de patrie.

Pendant ces longues années de guerre, les Ephores avaient décrété l'enrôlement de quatre mille Ilotes, pour remplacer les Spartiates morts sur les champs de bataille, leur promettant la liberté avec le titre de citoyen. Ces Ilotes, toujours exposés aux premiers rangs, s'étaient couverts de gloire

dans différents combats; les malheureux, ils se battaient contre leurs frères au profit du farouche Spartiate! leur bravoure inquiétait; on résolut de s'en débarrasser. La Cryptie, ouverte depuis deux mois, ne fournissait pas assez de victimes; les jeunes Spartiates n'avaient assassiné que quelques centaines d'Ilotes!.. il devenait nécessaire d'en exterminer un plus grand nombre; or, voici le stratagème dont usa la noble Sparte, pour récompenser les braves à qui elle devait ses victoires.

Les deux rois et les Éphores convoquèrent une assemblée générale du peuple; on invoqua les dieux, on brûla l'encens sur leurs autels et, après avoir consulté les entrailles des victimes, un héraut cria au peuple et aux Ilotes présents :

Hommes libres et esclaves, écoutez! — Sparte reconnaissante du dévouement des Ilotes incorporés dans ses phalanges, prononce leur affranchissement et leur accorde le titre de citoyen. Demain, quand le soleil paraîtra sur l'horizon, Ilotes, prenez vos habits de fête, entourez vos fronts d'une couronne de laurier et rendez vous, un à un, au temple de Castor et Pollux; là, vous recevrez des mains des Éphores le casque, l'épée, le javelot et la tunique rouge qui distinguent les enfants de Sparte.

Parmi les Ilotes qui avaient combattu pour la cause de Sparte, se trouvait un vigoureux et très-beau jeune homme, nommé Néoclès, dont la femme

d'un Éphore était éperdument amoureuse. La noble dame. craignant pour la vie de celui qu'elle adorait, le fit appeler, au sortir de l'assemblée, et lui révéla l'horrible complot des Éphores contre les Ilotes :

— C'est ta mort et celle de tes semblables qu'on a jurée, lui dit-elle ; mais moi, je t'adore et je veux te sauver ; car ta vie m'est plus chère que celle de mon barbare époux. Prends ces habits de femme, deux esclaves te conduiront à ma maison d'Amyclée, et là tu attendras de nouveaux ordres. Si je ne puis obtenir qu'on t'épargne dans la boucherie qui aura lieu demain, je te ferai secrètement conduire à Égine, où tu vivras en liberté. Pour prix du service que je te rends aujourd'hui, je ne te demande qu'une chose ; c'est de me conserver ton amour, de n'aimer que moi seule. Les moments sont précieux, pars, Néoclès, et souviens-toi de celle qui te sacrifie son honneur, peut-être sa vie pour sauver la tienne.

Atterré par cette épouvantable révélation, Néoclès frissonna, de la tête aux pieds, d'horreur et d'indignation ; mais, il eut assez de sang-froid pour se contenir. Il promit à la noble Spartiate d'exécuter ses ordres, lui baisa la main et se retira.

Néoclès, au lieu de rentrer chez lui, courut aussitôt informer tous les amis qu'il put rencontrer de l'infernal complot tramé contre eux. Alors, ils se concertèrent sur les moyens de déjouer la perfidie des Spartiates ; chacun, de son côté, alla dans les di-

vers quartiers de la ville prévenir les Ilotes du sort qui les attendait au temple de Castor et Pollux, et leur donner le mot de ralliement. Malheureusement une grande partie des Ilotes habitaient la campagne ; ils ne purent communiquer leur projet qu'au plus petit nombre.

Le lendemain au soleil levant, dix-sept cents Ilotes furent impitoyablement massacrés, un à un, sur l'autel du temple des Dioscures. Un bataillon Spartiate était parti à la poursuite des trois cents Ilotes fugitifs; car un traître était allé dénoncer ses frères aux Éphores : tant il est vrai que les traîtres se rencontrent partout, même au sein des familles

Les trois cents Ilotes, commandés par Néoclès, tous hommes vigoureux et déterminés, avaient déjà franchi les hautes cimes du Taygète, et prenaient la route d'Astros, pour se rendre dans l'Argolide, lorsqu'ils furent rencontrés par un fort détachement Spartiate qui revenait d'une expédition.

— Braves Messéniens, s'écria Néoclès, voici une belle occasion de venger vos frères lâchement assassinés : la victoire ou la mort!

Il divisa sa petite troupe en trois colonnes; deux formaient les ailes; la troisième, à la tête de laquelle il se plaça, était la colonne d'attaque. En avant! cria-t-il à ses compagnons, et tous s'élancèrent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité que le détachement Spartiate fut culbuté au premier choc; une bonne

partie mordit la poussière; les autres voulurent s'enfuir; mais, enveloppés par les deux colonnes qui se replièrent sur eux, la fuite leur devint impossible; il n'en échappa aucun; tous furent immolés aux mânes des Ilotes.

Pendant que la petite troupe de Néoclès vengeait l'assassinat de ses frères, le bataillon lancé à sa poursuite avait eu le temps de l'atteindre. Néoclès, se voyant sur le point d'être enveloppé, eut la présence d'esprit de se jeter, avec sa troupe, dans un défilé dont il connaissait les escarpements et l'issue. Les Spartiates qui, du haut des montagnes, avaient été témoins du massacre des leurs, s'élancèrent furieux à sa poursuite; à peine furent-ils engagés dans l'endroit le plus resserré du défilé, qu'une grêle de quartiers de roc arrêta leur marche et en écrasa un grand nombre. Néoclès et les siens achevaient à coups de pique ceux qui n'étaient que blessés; de telle sorte que la moitié du bataillon spartiate périt dans ce défilé, le reste s'enfuit honteusement et regagna Sparte.

A la nouvelle de ces deux défaites, le peuple de Sparte, furieux, se répandit dans les rues et assassina tous les Ilotes qu'il put rencontrer. Voilà le courage de ces Spartiates si vantés; assassinant des Ilotes sans armes et fuyant devant des Ilotes armés... Que penser de leur courage si vanté?... Une armée se mit aussitôt en marche pour aller exterminer Néoclès et ses trois cents compagnons. Les Éphores

décrétèrent une déclaration de guerre contre tout peuple qui donnerait asile ou qui n'expulserait pas de son territoire cette vile troupe d'esclaves armés.

Vingt prisonniers étaient restés dans les mains des Ilotes révoltés; Néoclès les fit venir devant lui et leur parla ainsi :

— Assassins de nos frères, vous êtes en mon pouvoir; votre vie m'appartient... Je pourrais, usant de justes représailles, vous faire précipiter dans un de ces gouffres béants, ainsi que vous le fîtes du grand Aristomène et de ses braves compagnons; mais, pour votre honte, vous vivrez. La férocité est le caractère du lâche; Sparte en donne des exemples tous les jours. La générosité est la sœur du vrai courage, et je vous en donne la preuve en vous accordant la vie.

— Fais-nous mourir, prononça d'une voix sombre un des prisonniers spartiates; mais cesse de nous insulter.

— Je n'insulte point l'homme, mais j'insulte ton infâme nation, qui ne cesse de verser le sang humain; qui ne doit ses succès qu'à la ruse, à la trahison. Regarde dans le passé et dis-moi si les conquêtes de Sparte sont dues à son courage. Hélos, Amyclée, Ithôme, Ira, Andanie, Thèbes, Athènes et autres villes ont-elles été prises loyalement par la force des armes; toi, qui sembles avoir du cœur, réponds-moi, est-ce à son courage que Sparte doit ses conquêtes?

Le Spartiate baissa la tête et garda le silence.

— Allez, continua Néoclès, retournez dans votre patrie et portez aux Éphores ces paroles : Quand la fière Sparte assassine lâchement les braves qui l'ont servie, les frères de ces mêmes braves renvoient libres et sans rançon leurs assassins tombés en leur pouvoir.

Néoclès gagna les montagnes du Lycée et fit contre les Spartiates une guerre de partisan des plus meurtrières; sa troupe se grossissait, chaque jour, de tous les mécontents du pays et devenait de plus en plus menaçante. Sparte prodigua l'or, mit la tête de Néoclès à prix, lui tendit des piéges, glissa des traîtres dans ses troupes, machina sourdement dans l'ombre, comme c'était son habitude; mais Néoclès se tint sur ses gardes et continua toujours la guerre de montagnes avec succès.

Sur ces entrefaites, on apprit qu'une armée spartiate avait été complètement détruite à Leuctres, en Béotie, et que l'armée thébaine, commandée par Épaminondas, s'avançait à grands pas sur Sparte. Les Éphores, alarmés, abandonnèrent différents points de la Messénie, que toutes leurs troupes occupaient pour former une nouvelle armée capable de s'opposer à la marche victorieuse d'Épaminondas. Alors, le brave Néoclès alla au-devant du général thébain, et obtint de lui une entrevue. Après lui avoir raconté les noires perfidies de Sparte envers

les Messéniens, les massacres, les assassinats dont elle se souillait tous les jours, il offrit ses services à Épaminondas, et demanda, pour lui et sa troupe, les postes les plus dangereux. Épaminondas, touché des infortunes de Néoclès et de ses compagnons, les accueillit avec bienveillance, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient.

La glorieuse bataille de Mantinée, où le général thébain fut mortellement blessé, se donna quelques jours après; les Spartiates et leurs alliés furent battus, écrasés à ne plus jamais se relever. Les Thébains en firent un affreux carnage; Néoclès avec sa troupe contribua particulièrement au gain de la bataille. Altéré de vengeance autant que de gloire, le bataillon de Néoclès tombait comme la foudre sur les phalanges spartiates et renversait tout ce qui osait lui résister. En avant! Ilotes, criait Néoclès, en assommant à coups de massue les odieux enfants de Sparte; vengez-vous, Ilotes, vengez vos pères; tuez, exterminez jusqu'au dernier de ces infâmes Doriens! et les Messéniens, électrisés par l'exemple de leur chef, massacraient toujours ou se faisaient massacrer.

Presque tous les Spartiates de race dorienne restèrent sur le champ de bataille. Ainsi fut abattue cette orgueilleuse nation de Sparte qui avait tyrannisé pendant si longtemps la Péninsule hellénique; elle tomba pour ne plus se relever. Aussitôt après

sa chute, le soleil de la liberté se leva pour tous les peuples du Péloponèse.

Mais, hélas! les deux héros de l'armée victorieuse avaient été mortellement blessés; Épaminondas expirait, dans sa tente, en prononçant ces paroles mémorable : *Je laisse deux filles immortelles : Leuctres et Mantinée.*

Néoclès quittait la vie, en disant à ceux qui l'entouraient : *O ma chère patrie ! tu es libre ; je meurs heureux d'avoir contribué à briser tes fers. Amis, enviez mon sort !*

Lorsqu'on apprit, à Sparte, cette déroute irréparable, la consternation devint générale; les habitants, effrayés, quittèrent leurs maisons et coururent s'enfermer dans la citadelle. Mais la terreur fut à son comble quand on aperçut dans la campagne l'incendie de quelques maisons auxquelles l'avant-garde de l'armée thébaine avait mis le feu : hommes, femmes et enfants couraient de tous côtés, égarés, ne sachant où se cacher. Ces fiers Lacédémoniens, dont on avait jusqu'alors tant vanté le courage et le patriotisme, poussaient des lamentations et des cris qui augmentaient encore la consternation générale; enfin, le désordre occasionné par la vue de ces feux devint tel, que les officiers ne pouvaient plus se faire entendre; les soldats ne savaient où aller; il devint tout à fait impossible de maintenir l'ordre dans les rues et sur les places encombrées

d'une population frappée d'épouvante. Ce jour-là, dit Xénophon, les hommes et les femmes spartiates perdirent leur réputation de bravoure et mirent la ville dans un grand danger. Si, dans ces moments, l'armée thébaine eût poussé jusqu'à Sparte, c'en était fait de cette nation barbare que paralysait la frayeur. Malheureusement la mort d'Épaminondas, et des ordres supérieurs émanant de Thèbes, arrêtèrent l'armée victorieuse. Mais, si j'en crois mes pressentiments, sa ruine complète n'est que retardée, car, les temps ne sont pas éloignés où les rois de Macédoine extirperont du sol du Péloponèse cette race odieuse, et détruiront à jamais ce repaire de brigands qu'on nomme Sparte.

Je terminerai mon récit par une comparaison entre les Athéniens et les Spartiates. — Les Athéniens sont aimables, polis, gais, francs et ouverts; en temps de paix, ils portent des vêtements enrichis de broderies et de bordures de pourpre; ils se couronnent de fleurs, parfument leurs cheveux, parent leurs bras et leurs mains de bracelets et d'anneaux d'or. Ils aiment les arts, les théâtres, la musique, la danse, les fêtes et distractions de tous genres; mais, lorsqu'il s'agit de défendre leur patrie, ces hommes, si légers, si inconstants, endossent la cuirasse, prennent le casque et ceignent l'épée; ils marchent résolument au combat, obéissent à leurs généraux, se battent en braves, et remportent la victoire

ou se font tuer à leur poste. — Les Spartiates sont taciturnes, peu communicatifs, barbares, hypocrites et pervers ; leur mauvaise foi est devenue proverbiale. Non-seulement ils s'accoutrent de vêtements grossiers, mais ils sont encore malpropres et fétides comme les Doriens, leurs ancêtres. Quant au courage, ils en ont usurpé la réputation ; car ils n'ont, en réalité, que celui de la ruse et de l'embuscade. Je ne reviendrai par sur toutes leurs défaites ; je ne citerai que la bataille de Platée. Voyez-les fuir devant l'ennemi, dans un moment où il s'agissait de vaincre ou de mourir ; si les Athéniens n'étaient accourus pour soutenir le combat, c'en était fait de la liberté des républiques grecques. Lorsque les Spartiates s'aperçurent que le choc athénien avait fait plier le Perse, ils revinrent sur le champ de bataille; le danger était passé, ils n'avaient plus rien à craindre; alors, ils fanfaronnèrent comme des *Trasyles* (1). Le poëte Tyrtée, qui connaissait parfaitement les mœurs spartiates, se donna toutes les peines imaginables pour leur inspirer le vrai courage. Platon, qu'on ne saurait accuser de mensonge, regardait ce peuple comme le dernier des peuples de la Grèce, pour le vrai courage ; mais aussi, comme sans égal pour la ruse, la mauvaise foi, l'opiniâtreté dans ses entreprises ; pour l'orgueil

(1) *Trasyles*, signifie hommes pusillanimes, timides, craintifs dans un grand péril, mais très-audacieux, fanfarons quand le danger est passé. Ulysse, chez les anciens, était le type des Trasyles.

et l'ignorance et la barbarie. — Diogène disait qu'il ne connaissait d'homme plus poltron qu'un Spartiate pris au piège. — Xénophon lui-même, quoique ami d'Agésilas, n'avait pas une opinion plus favorable des Spartiates. Toutes ces opinions réunies prouvent que mon récit n'est point exagéré.

Et, maintenant, opposerai-je les femmes d'Athènes à celles de Sparte ? La comparaison ne saurait être, non plus, en faveur de ces dernières. La renommée qui publie le courage des femmes spartiates est encore un mensonge. *Reviens avec ou dessus*, ces mots prononcés, dit-on, par une mère donnant le bouclier à son fils, doivent être considérés comme exceptionnels parmi les Lacédémoniennes ; leur frayeur, leur épouvante, leurs cris de désespoir à la vue de quelques feux allumés par l'avant-garde de l'armée thébaine, suffisent pour vous en convaincre et me dispenser de revenir sur cette question.

Les femmes athéniennes sont aussi tendres mères qu'épouses fidèles ; retirées dans le fond du gynécée, elles sont l'âme et l'honneur de la maison. Sans cesse occupées des soins d'intérieur, on les voit concourir, durant leur vie entière, au bonheur de la famille, Elles ne vont point au gymnase offrir leur nudité aux regards avides ; lorsqu'elles sortent pour se rendre au théâtre, aux fêtes patriotiques, c'est sous un costume décent et le visage voilé. La lutte et le pugilat leur sont inconnus ; elles ont le bon sens de compren-

dre que ces violents exercices ne sont point de leur sexe, et que l'homme préfère une femme à un athlète. Elles ne vont pas, ainsi que les vierges de Lacédémone, se jeter en troupe dans l'Eurotas ; mais elles possèdent des bains domestiques dont elles usent chaque jour ; c'est pour cela que l'Athénienne est d'une propreté recherchée, qualité essentielle pour une femme, et qui fait complètement défaut à la Spartiate. — Les Athéniennes s'habillent avec goût et coquetterie ; elles aiment les parures, les bijoux, les parfums, les essences et les fleurs ; on les distingue à leur trace embaumée. Les Spartiates, au contraire, s'habillent en dépit du goût ; leurs parures sont lourdes et mal distribuées ; leur démarche est aussi gauche que celle des Athéniennes est légère et gracieuse ; on les devine de loin à l'odeur du beurre rance dont elles graissent leurs cheveux.

L'Athénienne est spirituelle, aimable, riante, d'un commerce agréable ; elle est douce, compatissante et généreuse. La Spartiate est ignorante, grossière, dure, orgueilleuse et revêche ; son cœur est d'acier pour les peines d'autrui.

Les aventures amoureuses sont rares à Athènes, parmi les femmes mariées, c'est le contraire à Sparte ; il n'est pas d'étranger qui, étant venu dans cette ville, ne s'en retourne sans avoir obtenu quelques faveurs. Le relâchement des mœurs y est plus profond qu'en aucune autre ville du Péloponèse et

de l'Attique ; on assure même que beaucoup de femmes du premier rang sont entachées du vice d'*Andromanie.* Les causes de cette dissolution se trouvent dans l'absence prolongée des maris, pendant les guerres et siéges de longue durée ; dans le manque total d'éducation et de retenue ; dans l'abus du vin et la pratique des bacchanales. — Les immenses richesses, provenant du pillage de toutes les villes subjuguées, et les dépouilles annuelles de la Messénie, passées aux mains des femmes par droit de succession, doivent être comptées parmi les causes de la décadence des mœurs ; les femmes riches emploient leur argent et leur crédit à assouvir leurs passions. A Sparte, la femme commande à l'homme par la richesse de sa dot ; à Athènes, où l'institution matrimoniale est beaucoup mieux réglée, c'est l'homme qui commande à la femme.

Enfin, il existe à Athènes une classe de femmes qui rendent le séjour de cette ville des plus agréables et concourent à la politesse de nos mœurs ; je veux parler des *Hétères*, les seules femmes de la Grèce qui puissent fréquenter les écoles des philosophes et les ateliers des artistes. Leurs connaissances variées, leur esprit de conversation, leurs talents en musique, en poésie, leurs grâces, leur amabilité, leur doux commerce, attirent à elles les hommes les plus distingués de la Grèce. Elles donnent des fêtes, des soirées, où l'on vient se former au bon goût,

aux belles manières. Le plus souvent, c'est chez elles que les poëtes puisent leurs inspirations, et nos grands artistes, l'idéal de nos compositions; elles sont l'ornement de la cité et l'âme des plaisirs. Vous voyez qu'entre la femme athénienne et la spartiate la différence est énorme : l'une est à l'autre ce que la fleur est à l'épine; ce que la civilisation est à la barbarie.

Là se termine mon récit, et je m'estimerai heureux s'il a pu intéresser ma bienfaitrice.

Laïs tendit la main au narrateur et lui dit :

— Nous t'avons tous écouté avec plaisir, Eudamas; sois satisfait. Chaque fois que l'occasion s'offre à moi d'être utile à mes semblables, j'en rends grâce aux dieux; mais je les remercie doublement de m'avoir accordé la faveur de me procurer en toi un ami dévoué. Tu n'es pas seulement un homme de cœur, tu es encore un homme d'intelligence; ton récit me l'a prouvé. Puisque la reconnaissance t'a lié à moi, puissé-je, brave Eudamas, te faire oublier les malheurs du passé et te préparer des jours heureux dans l'avenir!

Eudamas baisa la main de sa bienfaitrice et reçut les félicitations de toute l'assemblée; Aristippe et Cléon lui tendirent la main, pour resserrer les nœuds d'une amitié durable.

Alors Laïs prenant la parole :

— Nobles Ambraciens, dit-elle, vous connaissiez

l'histoire du peuple de Sparte, que vient de vous faire Eudamas avec toute l'impartialité qui le caractérise; il vous reste maintenant à connaître celle du peuple d'Athènes, beaucoup plus curieuse, puisque la cité de Minerve est le centre de la civilisation grecque. Notre ami Cléon, Athénien de naissance, vous tracera demain le portrait de ce peuple remarquable par sa politesse, ses vertus et aussi par ses vices.

Cléon répondit, en jetant un amoureux regard sur Laïs.

— J'accepte avec un double plaisir la proposition qui m'est faite; d'abord, parce qu'aucun mortel ne saurait refuser ce que demande Laïs; ensuite, parce que je serai heureux de donner aux nobles Ambraciens qui m'écouteront, une idée du pays d'Athènes, si fertile en grands hommes.

CHAPITRE XIV

Athènes et les Athéniens.

SECTION PREMIÈRE

ATHÈNES

Athenes, dont la fondation remonte à l'Égyptien *Cécrops*, selon quelques historiens; à *Hélénus* le Pélasge, selon quelques autres, ne fut d'abord qu'une bourgade gouvernée par des chefs portant le titre de *Basileus*, roi. Laissant de côté les récits mythologiques et les fables dont le berceau des peuples est toujours entouré, je dirai que la ville portant le nom d'*Athèna* (Minerve), à qui elle fut consacrée, ne mérita le nom de métropole qu'après le dévouement de Codrus, son dernier roi.

Après la mort de Codrus, les Athéniens qui avaient à se plaindre du gouvernement monarchique, abolirent pour jamais la royauté, et nommèrent Médon, fils de Codrus, *Archonte* perpétuel, ou chef de la république. L'archontat fut, pendant quelque

temps, héréditaire ; puis, on en fixa l'exercice à dix ans, à cinq ans, et enfin à un an. Sous les premiers archontes, la tranquillité se rétablit dans l'Attique ; la paix développa l'industrie, mais aussi les besoins et les vices. Le peuple se trouva, en peu d'années, criblé de dettes; et lorsque la rapacité du riche l'eut rendu misérable, il proféra des menaces ; bientôt des factions se formèrent ; un conflit entre le riche et le pauvre n'eût point tardé à éclater, si Dracon n'eût été choisi pour le prévenir. Dracon, homme de bien, mais d'une austérité rigide et presque sauvage, réprima la licence par des lois d'une sévérité poussée à l'extrême. On murmura bientôt contre l'excessive rigueur de ces lois qu'on taxa de barbares, et Dracon, menacé par le peuple, fut forcé de se retirer à Égine.

Après son départ, les divisions intestines recommencèrent ; plusieurs séditions portèrent le trouble au sein de la cité ; une ruine prochaine était imminente ! Il ne restait d'autre parti aux Athéniens que de se livrer à un seul homme. Tous les regards se portèrent sur Solon ; l'aristocratie et le peuple lui proposèrent de monter sur le trône ; mais il refusa constamment. Supplié chaque jour de faire tourner au profit de la nation son crédit et ses lumières, Solon se mit au travail ; il abrogea les lois de Dracon, hormis celle contre les assassins, et rédigea un code de lois plus conformes à la civilisation de son épo-

que. Les dettes du peuple furent remises, et il défendit à tout citoyen d'engager sa liberté. Solon fit jurer aux Athéniens de rester aveuglément soumis à ses lois pendant dix années au moins ; il reçut leur serment devant la statue de Jupiter et le lendemain s'expatria.

De retour à Athènes, après dix années d'absence, il eut la douleur de voir Pisistrate s'emparer de l'autorité suprême, et mourut au bout de quelques années. On prétend que le chagrin que lui causa l'usurpation de Pisistrate hâta sa mort. Hippias et Hipparque succédèrent à leur frère Pisistrate ; mais, n'en ayant ni les talents ni les qualités, ils mécontentèrent bientôt le peuple qui les regarda comme des tyrans. Hipparque tomba sous les poignards d'Harmodius et d'Aristogiton; Hippias, deux ans après, fut chassé d'Athènes par l'Alcméonide Clisthène, et alla se réfugier à la cour du roi de Perse. Alors Clisthène, pour se rendre le peuple favorable, partagea les habitants de l'Attique en dix tribus; chaque tribu fournissait cinquante Aréopagites ou Sénateurs pour délibérer sur les affaires publiques, ce qui porta le nombre de ces magistrats à cinq cents. Toute la nation se trouva ainsi représentée aux grandes assemblées du peuple, et la démocratie, consolidée, resta comme la meilleure forme de gouvernement.

C'est à dater de cette époque mémorable que la

république athénienne poursuivit sa glorieuse carrière, malgré les haines jalouses de Sparte. Ce fut sous le gouvernement républicain que les plus grandes choses furent entreprises et exécutées, qu'Athènes étendit ses utiles conquêtes. que ses nombreuses colonies allèrent porter au loin ses arts et sa puissance. Elle donna le jour à une foule de grands hommes, dont un seul suffirait pour illustrer un siècle. Elle attira et recueillit avec honneur les philosophes et les artistes de tous les pays ; ouvrit des écoles, des manufactures, des ateliers qui accrurent ses richesses, sa célébrité, et la rendirent plus florissante que jamais. Le Prytanée fut bâti pour assurer la subsistance des hommes qui avaient rendu service à la patrie et qui étaient restés pauvres par désintéressement. Thémistocle relia la ville au Pyrée par de longues et hautes murailles ; les édifices publics se multiplièrent au sein de la cité ; une force militaire imposante, une marine nombreuse et parfaitement exercée, établirent partout la supériorité du peuple athénien.

Périclès parut ! Périclès, dont le nom rappellera toujours la plus brillante époque de la civilisation grecque, s'empara du gouvernement, brisa l'aristocratie et se rendit ainsi le peuple favorable. Sous l'administration de ce politique habile, une foule d'hommes de génie concoururent à l'illustration de leur patrie. La poésie, la musique, tous les arts de

luxe et particulièrement la sculpture, la peinture et l'architecture furent portées à un degré de perfection qu'on ne surpassera jamais. Parmi les nombreux monuments que Périclès fit bâtir, les *Propylées*, ouvrage de Mnésiclès ; et le Parthénon, avec sa Minerve colossale, ouvrages de Phidias et d'Ictinus, resteront comme des preuves irrécusables de la supériorité de l'art monumental chez les Grecs. Mais, dois-je le dire, si Périclès éleva sa nation à l'apogée de la puissance, ce fut aussi lui qui prépara sa chute. En effet, pour conserver dans ses mains le pouvoir, il habitua les Athéniens aux fêtes, au luxe, aux dissipations de tous genres; austère dans ses mœurs, il autorisa presque la licence et les écarts populaires. On lui reprochera toujours d'avoir fait la guerre aux alliés de la république pour les forcer à payer des tributs et flatter en même temps l'ambition des Athéniens, que les loisirs de la paix auraient rendus difficiles à gouverner. Périclès qui, à proprement parler, jouissait du pouvoir monarchique, aurait pu éviter une rupture entre Athènes et Sparte ; mais, ne consultant que son ambition, il alluma la fatale guerre du Péloponèse pour affermir son autorité. La charmante Aspasie, qu'il épousa, et le bel Alcibiade, son neveu, augmentèrent le mal, l'une par ses galanteries, l'autre par son ambition et son amour effréné des plaisirs. Les jeunes Athéniens de familles riches s'efforcèrent d'imiter ces

deux charmants modèles; les mœurs se relâchèrent et la corruption étendit chaque jour ses rapides progrès. Ce n'était que fêtes et festins, orgies nocturnes avec les courtisanes et les joueuses de flûte; luxe de table, luxe de vêtements et de parures, prodigalités et folies à toute heure. La fortune des familles ne pouvait longtemps suffire à ces dissipations, et leur ruine devenait imminente, lorsque Périclès, alarmé des nombreuses plaintes de l'aristocratie, éloigna d'Athènes l'élégant Alcibiade, en lui donnant une mission. Alors, les jeunes gens, n'ayant plus ce brillant modèle sous les yeux, oublièrent pendant quelque temps leur passion pour le luxe et les plaisirs (1).

SECTION II

LES ATHÉNIENS

C'est surtout de nos jours que le caractère athénien se dessine sous ses formes les plus naturelles. Les habitants de l'Attique se distinguent des autres peuples de la Grèce par leur esprit, leur politesse et leur amour de la liberté. Mais ils sont légers, frivoles, inconstants, enthousiastes, se passionnant pour tout ce qui est nouveau et oubliant le soir l'idole du matin. — Appréciateurs et jaloux du vrai

(1) Voyez la biographie d'Alcibiade dans les *Nuits corinthiennes*.

mérite; votant des couronnes à leurs grands hommes, puis les condamnant à boire la ciguë. — Bons et bienfaisants par nature, inhumains et barbares par caprice. — Superstitieux au dernier point; ajoutant foi aux oracles, aux présages, aux apparitions d'êtres surnaturels, et devenant le jouet d'habiles jongleurs qui vivent aux dépens de leur crédulité. — Je m'arrêterai quelques instants sur ce côté défectueux des Athéniens, afin de démontrer combien la théocratie aveugle est ennemie du progrès.

Le peuple athénien est, peut-être, de tous les peuples civilisés, le plus superstitieux; il se laisse tromper par de nombreux charlatans sacrés, qui lui imposent la croyance aux mensonges les plus grossiers. La populace ignorante regarde ces imposteurs comme des êtres privilégiés et leur accorde confiance et respect. Les fêtes, les sacrifices, les offrandes sur les autels, sont plus multipliés à Athènes que partout ailleurs. — Les phénomènes les plus naturels, les plus ordinaires, tels qu'une éclipse, une pierre qui tombe, un chien qui hurle, un enfant qui pleure, un meuble qui craque, etc., etc., sont pour ce peuple des présages d'événements heureux ou malheureux. Ces superstitions ont été, bien souvent, nuisibles aux armes et à la prospérité des Athéniens. — A l'instigation de la classe sacerdotale, plusieurs lois contre l'impiété sont en vigueur. Ces lois barbares, spécialement dirigées contre les

philosophes et les gens éclairés de la nation, éternisent les erreurs, les mensonges et mettent obstacle à la propagation des lumières. Les accusations d'impiété n'ont aucun caractère déterminé et sont purement arbitraires. Ainsi, le philosophe qui explique certains phenomènes de la nature, peut être accusé d'impiété. Le philosophe qui oserait nier l'existence des Faunes, des Sylvains, des Oréades et autres divinités champêtres, serait également accusé et condamné. L'homme de bon sens qui hausserait les épaules devant les mômeries des prêtres d'Éleusis, serait promptement jugé et condamné. — Les haines particulières trouvent, dans ces lois, un moyen d'assouvir leurs vengeances. Tout récemment, l'orateur Andocide fut accusé d'impiété par les financiers d'Athènes. Heureusement pour Andocide qu'il maniait bien la parole ; il se défendit et prouva que ses accusateurs étaient des banquiers d'accord avec l'hiérophante payé par eux.

« Ces avides financiers, dit-il au peuple assemblé, « voulaient affermer le droit d'entrée des marchan- « dises étrangères moyennant trente talents; j'en ai « offert trente-six et les banquiers désappointés, « furieux, ont cru me perdre en m'accusant d'im- « piété. Mais le peuple athénien a trop de bon sens « pour ne pas y voir clair ; ce sont les banquiers « qui devraient être condamnés, car ce sont eux « qui s'engraissent des sueurs du peuple. »

Andocide fut absous, malgré le pouvoir de l'hiérophante. — Solon avait aboli ces déplorables coutumes; l'intérêt de la caste sacerdotale les fit rétablir, à la honte de l'humanité. De nos jours, cependant, tous les yeux semblent avoir été dessillés par la condamnation du sage Socrate; l'Aréopage a de nouveau rayé du Code athénien les accusations d'impiété. Fassent les dieux qu'elles soient à tout jamais abolies!

Les Athéniens ont la passion des fêtes, des spectacles et jeux publics; ils aiment le luxe, la parure et tout ce qui flatte les yeux; ils sont gourmands et se livrent, sans réserve, aux plaisirs de la table. Chez eux, un bon cuisinier est un personnage important; on le caresse, on se l'arrache. L'esclave Chérips, qui excellait dans l'art culinaire, obtint de l'Aréopage le droit de bourgeoisie, pour avoir inventé un ragoût truffé délicieux. Dans la sage ville de Minerve point de festins sans fleurs et parfums; les bouffons, les joueuses de flûte, les danseuses, les courtisanes divertissent les convives; les coupes se vident et se remplissent incessamment; la joie qu'exaltent les fumées du vin devient de plus en plus bruyante et souvent dégénère en liberté licencieuse.

L'Athénien parle avec facilité et beaucoup d'emphase; il est naturellement très-verbeux, d'où ce proverbe : On parle plus à Athènes en un jour qu'à Sparte en une année. Le défaut de la curiosité est

passé chez lui à l'état d'instinct; le moindre incident, la plus petite nouvelle suffisent pour attrouper la foule et l'occuper des heures entières; le fait suivant, pris entre mille, en fournit la preuve :

Un jour, l'Aréopage et le peuple étaient assemblés pour discuter une question des plus graves ; le jeune Alcibiade arrive sur la place, et, par mégarde, laisse échapper un petit oiseau qu'il tenait dans son sein. Aussitôt Alcibiade et ceux qui l'entouraient se mettent à courir pour rattraper le petit oiseau ; leur exemple est suivi par d'autres spectateurs ; ceux-ci en entraînent un plus grand nombre ; bientôt la curiosité gagne toute l'assemblée ; on veut savoir ce qui est arrivé, on questionne l'un, on écoute l'autre. Les orateurs réclament vainement l'attention; la foule déserte la place, court à droite et à gauche, s'éparpille, se forme en groupes, arrête, interroge ceux qu'elle rencontre ; recueille les *on dit*, les débite, à son tour, en les dénaturant ; enfin, après un temps plus ou moins long, lorsqu'on finit par savoir qu'un petit oiseau est la cause de cette agitation, de ce tumulte populaire, tout le monde se mit à rire et à plaisanter.

Les Athéniens, en général, sont bien faits, vigoureux et d'une beauté qui les distingue des autres peuples du Péloponèse ; la situation topographique de leur pays, les exercices gymnastiques, de rigueur dans l'éducation publique de la jeunesse, sont sans

doute la cause de ce privilége. La danse, l'équitation, le maniement des armes, les évolutions stratégiques commencent, pour eux, à dix ans, et finissent à dix-huit. Quant aux exercices de l'esprit, on leur enseigne partout la syntaxe, la prosodie, la rhétorique, la déclamation, toujours la musique et souvent la poésie, d'où naît ce langage harmonieux et pur, ce goût délicat qui fait des Athéniens la nation la plus spirituelle et la plus polie des nations de la terre.

Les champs de la philosophie et de l'éloquence sont cultivés, à Athènes, d'une façon toute particulière; des hommes justement célèbres y font germer les fruits de la sagesse. Malheureusement, à côté de ces noms illustres, on voit les noms d'une foule de sophistes, dont le seul mérite est d'embrouiller les questions les plus claires, par des arguties et des mots sonores, mais complétement vides. Voilà pourquoi l'on rencontre à Athènes la sagesse, la modestie, à côté de l'orgueil et de la folie; l'austérité à côté de la sensualité et le vice auprès de la vertu.

SECTION III

LES ATHÉNIENNES

Les Athéniennes passent pour les femmes les plus coquettes du monde; si elles ne sont pas les plus jolies, on ne saurait leur refuser d'en être les plus aimables, les plus polies; ces qualités prennent leur source dans leur éducation et le milieu où

elles vivent. Tout est charmant, tout est poétique à Athènes, et ces charmes et cette poésie se reflètent en elles. Mais ces agréments ne doivent point franchir les portes du gynécée. Car, la liberté n'existe point pour les femmes d'Athènes comme pour celles de Sparte et d'Ambracie. Les Athéniennes vivent enfermées; elles appartiennent tout entières à leurs maris, à leurs familles, et doivent rester étrangères aux bruits du monde; il ne leur est permis de sortir que pour aller au théâtre, aux fêtes et réjouissances nationales; elles ne peuvent y paraître que voilées et entourées d'esclaves. Les législateurs de l'Attique se sont exclusivement occupés de l'homme et ont oublié de travailler à l'émancipation de la femme. En revanche, ils ont toléré, protégé, encouragé même les courtisanes, je veux parler des *Dyctériades*, ou filles d'amour, qui font commerce de leurs charmes, qui se vendent au plus offrant, dont le nombre, autrefois fort restreint, augmente considérablement aujourd'hui.

Il est urgent de ne pas confondre les femmes libres ou *Hétères* avec les courtisanes; les Hétères sont des femmes qui jouissent de leur entière liberté, et ne doivent compte à personne de leurs actions. Elles fréquentent les écoles des philosophes, des orateurs, et hantent les ateliers des artistes, à qui elles servent souvent de modèles; avides d'éclairer leur esprit, d'orner leur mémoire, d'ac-

quérir des connaissances, elles ne négligent aucun moyen pour atteindre ce but; aussi plusieurs de ces femmes sont devenues célèbres dans les annales de leur pays. Les philosophes, les Hétères et les splendides monuments d'Athènes attirent plus d'étrangers dans cette ville que dans aucune autre de la Grèce, à l'exception de Corinthe, sa rivale (1).

La beauté physique des femmes athéniennes est au-dessous de celle des hommes, surtout de la beauté des jeunes garçons, dont les formes et les traits peuvent servir de modèles aux statues d'Apollon. L'*érotandrie*, ou passion contre nature, tendant à se développer chez les Athéniens, le législateur lança plusieurs décrets concernant la propreté, la toilette, la parure, et même la coquetterie des femmes dans l'intérieur de la maison. On exigea qu'aux attraits de la pudeur et de la décence, elles joignissent l'élégance du vêtement et l'éclat des parures. Dix magistrats, portant le nom de *gynécosmes,* furent institués avec charge d'entrer dans les maisons particulières pour s'assurer si la loi était exécutée. La rigueur de ces magistrats est extrême; ils imposent une amende de mille drachmes à toutes celles qui, après dix heures du matin, sont mal coiffées, ont une tenue mauvaise ou négligée. Le nom des femmes frappées de l'amende est inscrit sur un tableau et

(1) Voyez dans les *Nuits corinthiennes* l'histoire des femmes galantes de l'antiquité.

exposé sur la grande place; la femme ainsi affichée est désormais perdue dans l'opinion publique. — A dater de la promulgation de cette loi, les Athéniennes employèrent toutes les ressources de leur esprit à rehausser leurs charmes par le prestige de la toilette et l'attrait des grâces; non-seulement elles se firent élégantes, magnifiques; mais, extrêmes en toutes choses, elles dépassèrent bientôt les bornes de la coquetterie; ce fut à qui porterait les plus riches parures, les étoffes les plus rares; à qui se montrerait aux fêtes, la plus éblouissante d'or et de pierreries. On vit des ceintures qui coûtèrent plusieurs talents, des chaussures qui auraient fait la richesse de plusieurs familles, des éventails enrichis de pierres précieuses, des bagues, des épingles, des bracelets, pont le travail était estimé à un prix exorbitant. Une foule de modes, plus ou moins extravagantes, furent inventées pour attirer les regards; on abandonnait le lendemain le vêtement de la veille; on changeait chaque jour de parures; il fallait à tout prix satisfaire ses caprices, sans s'inquiéter si les folles dépenses d'un luxe toujours croissant n'entraîneraient pas la ruine des familles. Les maris s'en plaignirent à l'Aréopage, qui lança une autre loi pour modérer ces élans d'une coquetterie outrée. Mais l'impulsion était donnée; les femmes éludèrent la loi et continuèrent comme avant.

Je passerai sous silence mille petits détails d'une

toilette soignée, comme aussi je me garderai de divulguer les secrets du gynécée ; cependant, je vous apprendrai que le désir immodéré de paraître jolies et de plaire, porte les Athéniennes à user de moyens réprouvés de l'hygiène et souvent nuisibles à la santé. Ainsi, elles cachent leur visage naturel sous une épaisse couche de blanc et de rouge ; elles s'agrandissent les yeux en noircissant le bord des paupières avec du noir d'encens ; elles se teignent les sourcils et les cheveux ; elles s'épilent soigneusement toutes les parties du corps ; elles font abus des bains parfumés et des odeurs dans leur toilette. — Les femmes qui commencent à prendre de l'embonpoint se compriment les seins avec des lames de plomb et des bandelettes, afin de dissimuler des seins trop volumineux ; elles font usage de fruits et de boissons acides pour arrêter la nutrition du corps. — Les femmes maigres, au contraire, se font appliquer des ventouses sur la poitrine pour développer les organes qui leur font défaut ; elles se nourrissent de figues et de farines, à se rendre malades ; elles abusent des purgatifs pour se donner de l'appétit ; passent du bain au lit et du lit au bain ; tout cela pour acquérir des formes qui leur manquent. La vie molle et paresseuse des unes et des autres est la conséquence naturelle du peu de liberté qu'on leur permet.

Je prouverai, par le récit d'une aventure arrivée dernièrement à Athènes, que, soit libres, soit re-

cluses, les femmes de tous les pays sont les mêmes quant au caractère, à la frivolité, à l'inconstance; et que, puisqu'il en a toujours été ainsi, les maris auront beau faire, il en sera perpétuellement de même.

Le médecin Nicomakus, âgé de cinquante-cinq ans, fit la folie d'épouser la jeune Praxille, et fut assez sot pour en être jaloux. La jalousie, on le sait, est le moyen le plus sûr que puisse employer un mari pour développer l'inconstance féminine et donner le goût des amants : c'est ce qui arriva. Praxille vit un jour le jeune et beau Myson et en devint amoureuse. De son côté, Myson s'éprit de la charmante Praxille; il ne fallait plus qu'une occasion pour contenter cet amour mutuel, et cette occasion se présenta... Malheureusement Nicomakus, qu'on croyait hors d'Athènes, rentra inopinément dans sa maison, et surprit les deux tourtereaux. Le cas était des plus graves; car la loi draconienne portait la peine de mort contre la femme adultère, et le *supplice de la rave* contre son amant (1).

Myson se dévoua... et présentant sa poitrine :
— Frappe, dit-il à Nicomakus, Praxille n'est point coupable, car c'est moi qui ai employé la violence.

A cet aveu, le poignard de Nicomakus resta immobile dans sa main.

1) Voyez la *Philosophie du Mariage*, où sont relatés les divers supplices infligés aux adultères chez les différents peuples des temps anciens et modernes.

— Ma vie t'appartient, continua Myson..... mais songe au scandale que cette aventure causera dans Athènes ; songe aux rires moqueurs de la foule et aux sarcasmes qui t'accueilleront partout où tu te présenteras.... Accorde-nous un généreux pardon, et je quitte sur-le-champ Athènes; je jure par Jupiter tonnant de m'exiler dans un pays lointain et d'en porter ton secret dans la tombe.

Après un moment d'indécision : J'accepte, dit Nicomakus. Il prit Myson par le bras, et d'une haleine l'entraina au Pyrée, le fit monter sur un bâtiment qui partait pour la Sicile ; puis, le front soucieux, reprit le chemin d'Athènes. Rentré dans sa maison, il veut moraliser l'épouse infidèle ; il l'appelle, la cherche et ne la trouve pas...

Praxille, redoutant la vengeance du jaloux, avait jeté un manteau d'homme sur ses épaules, puis était sortie du gynécée derrière les talons de Nicomakus ; à la faveur de ce déguisement, elle avait pu le suivre jusqu'au Pyrée sans être reconnue, et s'était embarquée sur le même bâtiment qui devait emporter le jeune Myson.

Tel est l'instinct de la femme. et tel sera toujours le sort des maris jaloux.

Quelques rires étouffés se firent entendre parmi les auditeurs, et Cléon continua :

Je pourrais vous citer mille faits analogues, mais je ne saurais abuser de votre attention, et je termine

cette peinture des mœurs par quelques traits des plus saillants du caractère des habitants de l'Attique. Les Athéniens sont, en général, réputés intelligents, spirituels, fins, rusés, jaloux des succès d'autrui; grands parleurs, vaniteux à l'excès, très-moqueurs; mêlant toujours la plaisanterie aux discussions les plus graves, et se gardant d'interrompre les joies d'une fête pour s'occuper d'affaires importantes. — Braves et opiniâtres dans leurs entreprises; méprisant les dangers, sacrifiant leurs biens et leur vie pour le salut de la patrie; parfois aussi, découragés, timides, plus faibles que des enfants; offrant dans leurs actions les contrastes les plus tranchés. Cette légèreté d'esprit, cette inconstance dans le caractère entraînera nécessairement, un jour, la ruine d'un peuple qui s'est placé à la tête de notre civilisation. J'ose même avancer que, si Athènes n'était point gouvernée par des hommes de génie, il y a longtemps qu'elle serait devenue la proie du Perse ou du Spartiate. Tôt ou tard elle ne saurait échapper au sort qui la menace; puisse la Sage Minerve retarder le jour fatal de sa destruction!

Lorsqu'on jette un coup d'œil observateur sur l'histoire des Athéniens, on est frappé de la tendance continuelle des esprits à se lancer inconsidérément dans les entreprises les plus folles, les plus hasardeuses en faveur de la liberté. On s'aperçoit que ce peuple est incessamment travaillé par le désir de la

nouveauté. Libre, il sape, renverse le gouvernement républicain pour la forme monarchique; mais bientôt il chasse ses rois d'adoption et revient à la république. Toujours au nom de la liberté, il livre la puissance souveraine à des tyrans ambitieux; et, à peine ceux-ci ont-ils commencé à exercer l'autorité dont ils sont revêtus, qu'on cherche à les renverser. A Athènes, chaque jour a son idole : celle de la veille n'est pas celle d'aujourd'hui. On condamne à mort ou à l'exil les grands hommes, objets d'admiration et de respect; le lendemain on regrette l'odieuse condamnation de la veille; on gémit, on s'accuse, et des monuments expiatoires sont votés, comme une réparation due à leur mémoire.

Vous le voyez, l'esprit de mobilité fait partie essentielle du caractère des peuples de l'Attique. Toujours oublieux du présent et jetant son espoir dans l'avenir, l'Athénien marche de révolution en révolution; chaque aurore est pour lui celle de la liberté; chaque soir il s'endort dans les fers des tyrans qui savent le flatter. Tel est et tel sera le peuple athénien jusqu'au jour où il perdra pour jamais sa nationalité.

En résumé, l'histoire des Athéniens peut se diviser en quatre époques : — L'âge héroïque, ou temps de la barbarie et de la force brutale. — Le siècle de Dracon, de Solon, ou des lois. — Le siècle de Thémistocle et d'Aristide, ou siècle de la gloire. —

Le siècle de Périclès ou celui du luxe et des arts; mais aussi le siècle de la décadence..

SECTION IV

MORT DE LÉONTIDÈS

Au moment où Cléon achevait son récit, un officier de l'armée entra et demanda à être conduit devant Laïs ; il s'inclina devant elle et lui présenta la dépêche dont il était porteur. Laïs, après l'avoir parcourue d'un œil inquiet, poussa un soupir de douleur, arracha sa couronne de fleurs, la rejeta loin d'elle, puis s'enveloppa la tête d'un long voile.

Tous les regards se fixèrent sur Laïs; il se fit un profond silence, et sur les visages muets se peignirent les angoisses de l'attente.

— Lis, Aristippe, dit Laïs en lui remettant la dépêche, apprends aux nobles Ambraciens l'affreux malheur qui me frappe et l'immense perte qu'ils ont faite.

Aristippe lut :

« Après un combat des plus meurtriers, l'armée thessalienne a été battue et mise en déroute complète. Nos troupes ont remporté une brillante victoire, mais elles ont à déplorer la perte du brave général Léontidès..... »

Tous les convives, à l'exemple de Laïs, arrachèrent

leurs couronnes et la salle du banquet fut immédiatement évacuée.

Aussitôt que la mort du général Léontidès se fut répandue dans la ville, les habitants prirent le deuil; car Léontidès était pour les Ambraciens ce que Périclès avait été pour les Athéniens. La frise du palais de Laïs fut tendue de noir; entre chaque colonne du péristyle on alluma des torches funéraires; les tribunaux, les gymnases, théâtres et autres établissements publics furent fermés; la douleur devint générale. Le lendemain, Eudamas arriva, escorté d'une troupe de guerriers, portant les cendres et les armes entourées de lauriers du général. Les députations des différents corps de l'État vinrent au devant pour les recevoir; rien ne fut épargné pour donner à ces funérailles une magnificence digne de la haute position du défunt. —Cent jeunes guerriers couronnés d'asphodèle et tenant une branche de laurier à la main, ouvraient la marche du convoi. — Cent jeunes filles, portant des couronnes de fleurs et des rameaux de cyprès, suivaient, ayant à leur tête l'épouse du défunt, enveloppée d'un voile noir parsemé de larmes d'argent. — Les amis du général formaient l'ellipse autour de l'urne, et tous, la douleur dans l'âme, cheminaient lentement au son des flûtes, interrompues de temps à autre par le cri déchirant et lugubre des buccins.

Lorqu'on fut arrivé au penchant de la colline où un

cénotaphe provisoire avait été dressé, le chef des cérémonies y déposa l'urne cinéraire, en invoquant les dieux. Les cent jeunes filles et les cent jeunes garçons firent le tour du cénotaphe en y jetant une à une leurs couronnes; Laïs s'agenouilla et resta le front appuyé sur le marbre du tombeau pendant qu'on exécuta les danses des funérailles et qu'on fit des libations. — Lorsque la cérémonie fut terminée, l'épouse du défunt, accompagnée des jeunes filles, regagna lentement son palais où, d'après la coutume des Ambraciens, elle devait rester enfermée pendant une décade, sans communiquer avec personne. Cette coutume semble avoir été établie pour laisser à la veuve le temps d'écouler ses larmes et sa première douleur.

Le onzième jour, au matin, un magistrat vint ouvrir les portes du palais et prononça ces mots :

« Veuve du général Léontidès, tu es libre... »

Alors, entrèrent les premiers, Aristippe, Cléon et Eudamas : ils trouvèrent Laïs plongée dans la tristesse, indécise sur le parti qu'elle avait à prendre, et voulurent la consoler.

— La perte que je viens de faire, leur répondit-elle, est irréparable et portera son influence sur le reste de ma vie. L'éclat du nom glorieux de Léontidès avait rejailli sur Laïs; on avait oublié l'Hétère de Corinthe et l'on s'inclinait devant l'épouse du général. Le lien qui m'unissait à cet homme généreux

s'est brisé ; mais la reconnaissance, le respect, dus à sa mémoire, vivront toujours dans mon cœur. Désormais, sans appui sur cette terre étrangère, quel parti dois-je prendre ?...

— Laïs, interrompit Eudamas, rappelle-toi que je fus dépêché par les Corinthiens pour te dire que leur amour te réclame, non comme la plus belle des Hétères, mais comme la divinité tutélaire de leur ville.

— Dans cette circonstance, mes bons amis, Aristippe et Cléon, que me conseillez-vous de faire ?

— Lorsque le chêne tombe, répondit Aristippe, le lierre qui l'enlace est nécessairement entraîné dans sa chute... je te conseille de quitter Ambracie le plus tôt qu'il te sera possible... Laïs ayant perdu son appui vivrait désormais ici obscure... oubliée peut-être...

— Cléon partage-t-il l'avis d'Aristippe ?

— Je pense exactement de même.

— Alors, je suivrai vos conseils.

— Merci aux dieux ! de cette détermination, s'écria Eudamas ; je pourrai consacrer ma vie entière à Laïs, ma bienfaitrice.

Laïs fit, en conséquence, ses préparatifs de départ. Après avoir abandonné aux pauvres d'Ambracie la plus grande partie des richesses que Léontidès lui avait laissées, elle mit à la voile pour Corinthe, emportant l'admiration et les regrets de toute la nation ambracienne.

CHAPITRE XV

Retour de Laïs dans sa patrie.

L'entrée de Laïs dans Corinthe fut un véritable triomphe; le peuple, toujours extrême dans ses manifestations, lui décerna les honneurs divins. On la porta, sous un dais tressé de myrtes et de roses, au temple de Vénus, où les Hiérodules et Bacchis, sa gouvernante, l'attendaient. Pendant trois jours, on célébra des fêtes en l'honneur de son retour.

Laïs était alors âgée de trente-trois ans; par un de ces priviléges accordés aux femmes soigneuses de leur corps (1), sa beauté n'avait rien perdu de son éclat; un léger embonpoint accusait plus vivement la richesse de ses formes et leurs moelleux contours. La fraîcheur de son teint, les grâces de son sourire et les charmes de son esprit complétaient la femme

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Hygiène et perfectionnement de la beauté humaine, dans ses lignes, ses formes et sa couleur.*

la plus séduisante, la plus accomplie de son temps.

Rentrée dans ses foyers après trois années d'absence, Laïs prit la ferme résolution de consacrer désormais sa vie à l'amitié, aux arts, aux lettres et à la philosophie. Comme par le passé, sa maison devint le rendez-vous de la bonne société de Corinthe, et ses charmantes soirées firent les délices de la Grèce entière.

Pendant vingt années consécutives que les Parques lui filèrent des jours d'or, Laïs jouit de la considération de ses citoyens ; mais surtout de l'amour et de la reconnaissance du peuple; car elle était bonne, généreuse, prodigue, lorsqu'il s'agissait de soulager l'infortune. Ce fut pendant cette longue période d'une vie heureuse et tranquille qu'elle donna de charmantes symposies (1) où se rendaient les célébrités de cette époque.

(1) On donnait le nom de SYMPOSIES à des banquets où les convives, gens éclairés pour la plupart, s'entretenaient de science, d'art et de littérature. A Athènes et à Corinthe, les symposies s'annonçaient quinze jours d'avance, afin de donner à ceux qui devaient en faire partie le temps de se préparer. Les femmes grecques n'étaient point admises à ces sortes de réunions, à l'exception de quelques Hétères distinguées qui fréquentaient les écoles des philosophes en réputation. Mais, en revanche, on y voyait une foule de musiciennes, de danseuses et de jolies esclaves servant d'échansons. — Voyez, dans la seconde partie du présent ouvrage, la *symposie* intitulée : le *Festin de Dinias,* fragment descriptif des plus curieux, qui donne une idée de l'art culinaire et de la magnificence du service chez les Athéniens.

SECTION PREMIÈRE

QUELQUES PARTICULARITÉS PEU CONNUES DE LA VIE DE LAÏS

1re Symposie, Aristippe étant symposiarque.

Laïs était allée à Égine porter des secours à une amie malheureuse ; pendant son absence, elle avait chargé Aristippe de la remplacer dans les symposies qui se tenaient chez elle à chaque décade. Beaucoup d'étrangers de distinction, qui se trouvaient à Corinthe, ayant appris qu'Aristippe devait parler de la célèbre Hétère, avaient demandé et obtenu la faveur d'une invitation.

Le signal de la symposie ayant été donné, Aristippe s'exprima en ces termes :

— Je ne prendrai point la vie de Laïs du jour de sa naissance; les détails en sont peu importants. Il vous suffira de savoir qu'à l'âge de seize ans, sa beauté, son heureux caractère et son esprit naturel la firent distinguer d'un vieil Eupatride nommé Léontidès, qui en fit sa fille adoptive et lui légua tous ses biens à sa mort. Laïs en a si noblement profité, pour se faire aimer de tous, que ses absences sont pour Corinthe des journées de deuil. C'est donc de ses actes de bienfaisance et des charmes de son esprit que je vais vous entretenir.

A la mort du vieux Léontidès, la jeune Laïs parta-

gea son héritage en trois parts : un quart pour les funérailles de son bienfaiteur, qui furent faites avec une magnificence royale ; un quart pour les pauvres de Corinthe ; elle garda l'autre moitié et embrassa la condition de femme libre ou d'*Hétère*. Cette condition lui a permis d'orner son esprit, en fréquentant les philosophes, poëtes, artistes, et de disposer en toute liberté de sa fortune ; choses qui lui auraient été impossibles, si elle eût été en puissance de mari. Parmi les traits nombreux de bonté et de générosité de notre amie, je ne citerai que les plus récents.

Un plombier que Laïs avait fait venir pour arranger les fontaines de son jardin, vit, par hasard, une de ses joueuses de flûte et s'en éprit subitement. Cet homme, père d'une nombreuse famille, avait jusqu'à ce jour mené une vie heureuse et tranquille ; le violent amour qui s'empara de lui, bouleversa son être, égara sa raison : il vendit tout ce qu'il possédait pour acheter un collier et des bracelets, d'un prix élevé, dont il fit présent à la joueuse de flûte. Celle-ci les accepta à l'insu de sa maîtresse. La pauvre famille de l'artisan se trouva tout à coup ruinée et réduite à la misère.

Un jour Laïs, se promenant en litière, passa près d'une femme entourée de trois enfants en bas âge et d'une grande fille ; leurs mains se tendirent vers elle pour lui demander une aumône ; Laïs leur jeta une pièce d'or ; mais, son nom ayant été prononcé par

un des jeunes hommes qui accompagnaient sa litière, la mendiante jeta brusquement loin d'elle la pièce d'or, et, s'avançant pâle de colère, elle se disposait à injurier Laïs, lorsque, éblouie par l'éclat de sa beauté, elle s'écria en se jetant à terre :

— Pardonne-moi, Laïs, j'allais lancer contre toi l'imprécation et l'anathème, car, ne te connaissant point, je t'attribuais mon malheur; mais, en te voyant si belle, j'ai pensé qu'un aussi beau corps ne pouvait cacher une âme aussi noire... Laïs, si ton visage n'est point menteur, tu dois être bonne!

Étonnée de ce langage, Laïs en demanda l'explication à la mendiante, qui lui apprit son histoire en quelques mots. Alors Laïs lui donna sa bourse, en lui recommandant de se présenter chez elle le lendemain. La pauvre femme s'y rendit avec sa fille aînée, âgée de quatorze ans. Laïs ayant appelé sa joueuse de flûte, lui fit rendre le collier ainsi que les bracelets, et la chassa de sa maison; ensuite, se tournant vers la mère :

— J'ignorais ton malheur, pauvre mère; mais, si je n'ai pu le prévenir, je veux aujourd'hui le réparer. Tiens, voici une somme égale à la valeur des joyaux pour lesquels ton mari s'est follement ruiné; cet argent t'appartient, et tu peux en disposer librement; à toi, jeune fille, je te donne le collier et les bracelets : le jour de ton mariage, ils seront ton cadeau de noce.

La mère et la fille se jetèrent aux pieds de leur bienfaitrice; Laïs les releva aussitôt et leur dit d'une voix pleine de douceur :

— Allez, mes amies, et recommencez à vivre heureuses, et surtout ne maudissez jamais personne.

Encore un trait qui prouve que Laïs fait tourner au bien tous les dons qu'elle a reçus des dieux.

Le jeune Nicétas, fils d'un riche Eupatride, fut subitement saisi d'une passion violente pour la dyctériade Gorgo. Ni les larmes de sa mère, ni la malédiction de son père ne purent l'en détourner. Cet amour insensé, désespoir de sa famille, eût infailliblement plongé ce jeune homme dans la plus affreuse misère, si l'idée d'employer l'ascendant de Laïs ne fût venue à l'esprit de sa mère. Elle alla donc consulter la charmante Hétère qui la consola et promit de lui rendre son fils; or, voici ce qui arriva :

Laïs, déguisée en jeune Eupatride, se rendit chez Gorgo; elle étala aux yeux de cette avide courtisane tout ce que le luxe et la richesse ont de plus éblouissant. — Je t'adore, séduisante Gorgo, lui dit-elle, un seul de tes regards a suffi pour me rendre ton esclave. Si tu veux m'écouter, ma fortune et ma main seront peu de chose en échange de ton amour. Je suis libre ; un seul mot de ta jolie bouche peut faire mon bonheur; parle, et je mets à tes pieds toutes mes richesses.

Interdite à la vue de cet élégant jeune homme,

charmée par sa beauté, mais encore plus séduite par ses offres, Gorgo balbutia quelques paroles et finit par avouer qu'elle avait pour amant Nicétas dont elle redoutait la jalousie violente.

— Nicétas est un fou ruiné, objecta Laïs ; il te sera bientôt à charge; si tu veux m'aimer, je saurai t'en débarrasser.

Gorgo accepta, sans hésiter. Il fut convenu qu'on renverrait l'amant ruiné et qu'on lui fermerait à jamais la porte.

En effet, le soir même, Nicétas trouva la porte de Gorgo fermée ; il eut beau frapper, appeler, crier ; on ne lui répondit pas. Furieux d'être ainsi congédié, il se mit à crier et à frapper plus fort, menacant de briser la porte ; lorsqu'un de ses amis, aposté par Laïs et qui était dans la confidence, l'aborda.

— Eh ! par Bacchus, s'écria-t-il, c'est mon ami Nicétas ; quelle heureuse rencontre !...

Nicétas ne lui répondit point et se mit à frapper de nouveau.

— Pauvre ami, continua le jeune homme, je t'en avais prévenu ; ton sort est celui de tous les autres ; avec Gorgo, il n'y a pas d'exception.

— Que veux-tu dire, demanda Nicétas irrité ?

— Que cette infâme Gorgo te trompe comme elle m'a trompé, comme elle a trompé et ruiné tous ceux qui ont eu l'imprudence de tomber dans ses mains avides. C'est là son trafic.

— Par Vénus! tu mens? s'écria Nicétas, pâle de colère.

— Que Vénus me punisse à l'instant même si je n'ai dit la vérité.

— C'est une infâme calomnie! je suis sûr de Gorgo.

— Dès ce matin tu as été remplacé et je m'offre de t'en fournir la preuve?

— Par Vulcain! se pourrait-il?... s'écria Nicétas. Dans un transport de rage, il eût fini par briser la porte, qu'il frappait à coups redoublés, sans une garde de nuit qui faisait sa ronde.

Son ami le prit par le bras et le força de s'éloigner.

—Insensé que tu es, lui dit-il, de dissiper ta fortune pour une misérable ; quel malheur de sacrifier les affections de ta famille à un être semblable! Je te comprendrais encore si c'était pour une Bacchis; mais une Gorgo!... Mon pauvre ami, je te plains... Et lorsque tu la surprends infidèle, l'aimer encore! En vérité, c'est folie.... Pardonne-moi ces dures vérités, elles partent d'un cœur sincère.

Nicétas écoutait, en silence, ces désillusionnantes paroles ; puis tout à coup, comme s'il fût sorti d'un lourd cauchemar, il murmura entre ses dents :

— Gorgo me tromper! après tous les sacrifices que j'ai faits pour elle... non, c'est impossible...

— Je t'ai promis de te donner la preuve de son

infidélité; demain, si tu veux, je tiendrai ma parole.

— J'accepte! et, sois-tu englouti dans les fanges du Cocyte, si c'est un mensonge.

Le lendemain, Nicétas fut introduit secrètement et caché dans un cabinet de la maison de Gorgo d'où il pouvait entendre les serments et voir les caresses, les minauderies que sa maîtresse prodiguait à un beau jeune homme.

Vingt fois Nicétas fut sur le point de s'élancer du cabinet et de tomber sur l'infâme, de la fouler aux pieds, de l'écraser... Mais son ami, assisté de deux autres, était là pour le contenir et le bâillonner.

Devant la preuve irrécusable de la perfidie d'une misérable courtisane dont il avait été si longtemps le jouet, Nicétas sentit tomber sa passion; le calme succéda aux transports de sa fureur jalouse. Il tendit la main à son ami en lui disant :

— C'est assez! je suis guéri; sortons de cet enfer.

Le soir même, le jeune Eupatride, accompagné de quelques parents et amis, rentra sous le toit paternel pour demander pardon de sa conduite, s'offrant à la réparer par une entière soumission aux ordres de ses parents.

Ce trait de Laïs ne mérite-t-il pas des éloges? Eh bien! la vie entière de cette Hétère est semée de traits semblables, qui resteront comme preuve de son esprit, de son bon cœur.

SECTION II

BONS MOTS. — SAILLIES. — PIQUANTES RÉPARTIES DE LAÏS

On prête une foule de bons mots et de saillies remarquables à cette célèbre Corinthienne; nous en rapporterons quelques-uns.

Un jeune Athénien lui faisait d'énergiques serments, et, ne pouvant l'attendrir, il s'écria :

— Je me tuerai à tes pieds de désespoir; alors, cruelle, tu auras la preuve de mon violent amour.

— Mon ami, répliqua-t-elle, n'use jamais de ce moyen, dans l'espoir de réussir auprès des femmes; car les femmes exigent de leurs amants des preuves réitérées de sincérité, de constance, et celle dont tu me parles ne peut se donner qu'une seule fois.

Un autre jeune homme, implorant d'elle une faveur qu'elle refusait obstinément, lui disait :

— Par Vénus! prends pitié de mes souffrances, ô Laïs! Éteins l'incendie que tu as allumé dans mon sein.

— La meilleure preuve que je puisse donner de la pitié que tu m'inspires, jeune fou, c'est de te glacer par un refus complet; car ce que tu me demandes,

loin d'éteindre l'incendie qui te dévore, serait la goutte d'huile jetée sur des tisons enflammés.

Le sculpteur Myron, déjà vieux, vit Laïs aux fêtes de Cérès, et en devint subitement amoureux. De retour à Corinthe, il se présenta chez elle; mais Laïs le renvoya sans vouloir l'écouter. Myron, persuadé que c'était à ses cheveux gris qu'il devait ce dédain, reparut devant elle après s'être fait teindre en noir les cheveux. La Corinthienne, impatientée de cette folie de vieillard, le congédia de nouveau en ces termes moqueurs : « — Sot que tu es, tu me demandes une chose que j'ai refusée à ton père. »

Nous avons vu dans le courant de cet ouvrage, que Laïs se démit de ses rigueurs, et que Myron devint un de ses amis.

Laïs, qui connaissait les faiblesses de l'homme, disait des stoïciens : « Ils viennent frapper à ma porte plus souvent que les autres. »

— « La générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée, » disait-elle en parlant de Démosthènes qui était ambitieux et avare ; puis elle ajoutait : « La folie des avares est de regarder la possession de l'or comme un bonheur, tandis qu'il n'est qu'un des moyens de se le procurer. »

On lui demandait un jour son avis sur les assemblées populaires ; elle répondit : — « Je hais la multitude, parce que, plus il y a d'hommes rassemblés, plus il y a de vices, de ridicules, de sottises, de vanité et d'orgueil se donnant la main. »

Laïs avait dit, avant Montesquieu, que le rôle d'une coquette est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense, et qu'il exige une foule de connaissances dans l'art de la parure. Elle comparait une coquette qui prépare dans son boudoir les armes avec lesquelles elle doit soumettre les cœurs les plus indifférents, à un général, qui, pour obtenir la victoire, organise savamment un plan de bataille.

Aristippe lui ayant amené un jeune fat richement habillé, mais nul par l'esprit, elle lui dit le lendemain : — « Cet homme ressemble à un trophée revêtu d'armures magnifiques, mais qui n'est au fond qu'un misérable morceau de bois remplissant le rôle de soutien. »

La courtisane Théodote se plaignait à elle de ce que les riches étaient fiers, hautains, peu généreux et souvent d'une brutalité révoltante. — « Je ne m'en suis jamais aperçue, répondit Laïs, car les hommes dont tu me parles sont des rustres, et je ne reçois chez moi que des hommes de bonne compagnie. »

Un libertin, ruiné et usé, lui disait que l'amour des femmes n'était qu'un jeu d'enfant pour les hommes forts comme lui.

— C'est pour cela, répondit-elle, qu'il t'a fait perdre tes forces et ta fortune.

Les femmes sont comme des hochets que l'enfant abandonne quand il s'en est servi, affectait de dire, devant elle, un prétendu philosophe.

— C'est pour cela, grand enfant, que tu ne peux t'en passer, lui répliqua-t-elle.

Une personne, arrivant d'Athènes, lui apprit qu'Aspasie l'avait chargée de s'informer de ce qu'on pensait d'elle à Corinthe.

— Tu lui répondras que nous serions moins curieuses de savoir ce qu'on pense de nous, si nous étions sûres qu'on en pensât bien.

On ne voit que des sots ou des fous qui se laissent ruiner par les femmes, lui disait un homme déjà grisonnant, et qui avait mangé sa fortune avec les courtisanes.

— En ce cas, lui répondit Laïs, la raison et l'esprit te sont venus bien tard.

Laïs répétait souvent à ses amies qui brutalisaient leurs esclaves, qu'une femme sans douceur était aussi méprisable qu'un homme sans courage.

Une de mes amies, amoureuse d'un jeune Eupatride avec qui elle vivait, vint la consulter pour savoir s'il n'y avait aucun moyen de vaincre le caractère emporté, despote et hautain de cet homme.

— Tu l'aimes? demanda-t-elle.

— Au dernier degré de la passion.

— Baisse ton amour seulement de quelques degrés au-dessous du sien, et tu en seras maîtresse; car de deux amants, celui qui aime le moins est toujours le maître de l'autre.

On lui demandait si une femme pouvait se passer de miroir.

— Les jeunes filles, oui; les femmes, non : le miroir est un meuble indispensable à la coquette qui chaque jour le consulte afin de réparer les ravages du temps, et, selon moi, il est fort peu de jeunes femmes dont le cœur soit complétement fermé à la coquetterie. J'avouerai même, sans honte, que je considère mon miroir comme un meuble indispensable.

Vous le voyez; de même que la spirituelle Gnathène, Laïs possède l'esprit d'à-propos; mais le côté brillant de sa vie, c'est la bonté, c'est la générosité. Les traits de bienfaisance cités précédemment sont pris entre mille traits semblables. Laïs est donc un de ces êtres privilégiés à qui les dieux accordèrent le don précieux de la beauté parfaite; car vous n'i-

gnorez point que la beauté parfaite exige les qualités du corps et de l'âme. Jamais femme ne réunit à un si haut degré ces deux éminentes qualités. Parmi les Hétères dont s'enorgueillit Corinthe et la Grèce entière, Laïs est la première; la jalousie féminine même, ne lui oppose aucune rivale. Il n'est de carrefours, de réduits obscurs, de pauvres cabanes qui ne proclament hautement ses bienfaits. Partout elle sèche les pleurs, calme les souffrances, cicatrise les plaies du cœur; sa présence est, pour les infortunés, le terme de leurs peines, de leurs misères. Laïs n'utilise pas seulement en bonnes œuvres ses richesses, elle emploie encore son crédit auprès de l'aristocratie, à faire tout le bien qu'elle peut. C'est ainsi que, chaque jour, elle éteint les haines, rétablit la concorde et la paix au sein des familles. Honneur à Laïs !

Si mon récit a pu vous intéresser; si j'ai pu faire passer dans vos cœurs l'estime et l'admiration que mérite la reine de ce palais, j'aurai atteint mon but : celui de payer ma dette à l'amitié d'une femme dont la beauté et la bonté réunissent tous les suffrages.

Honneur à Laïs !

Ainsi termina le philosophe de Cyrène, et tous les assistants répétèrent avec enthousisme : Honneur à Laïs!

CHAPITRE XVI

Passion malheureuse de Laïs. — Ses chagrins et sa mort.

Depuis déjà de longues années Laïs vivait heureuse et honorée dans Corinthe; la médisance ne lui avait fait aucune morsure; les matrones mêmes ne la poursuivaient point de leurs langues redoutables, lorsque, vers l'âge de quarante-cinq ans, elle s'éprit d'un rapsode nommé Eubatès. Cet amour fut le commencement de ses malheurs et des chagrins qui devaient la conduire au tombeau. Elle, qui avait toujours été maîtresse de sa tête et de son cœur, se sentit subitement embrasée; elle eut beau appeler la raison à son secours et demander un remède à la philosophie, tout fut inutile; sa passion grandissait de jour en jour; elle négligeait ses amis et oubliait tout pour l'obscur Eubatès.

Nous suspendons ici le récit d'Aristophane de

Byzance pour mettre sous les yeux du lecteur la version qui nous a été transmise par Athénée. Ce philosophe grammairien prétend que Laïs, après avoir été abandonnée d'Eubatès, s'éprit d'un nouvel amour pour le Thessalien Pausanias, qui visitait Corinthe ; et il brode tout un roman sur ce thême. Athénée fait mourir Laïs en Thessalie, à la manière d'Orphée, c'est-à-dire déchirée par des femmes furibondes. Nous ferons observer que les fragments qui nous restent de quelques philosophes et historiens grecs, ainsi que le manuscrit d'Aristophane de Byzance, gardent un silence complet sur cette circonstance, ce qui nous porte à croire qu'elle est une pure invention d'Athénée. En effet, est-il naturel qu'une femme de quarante-cinq ans, désespérée de se voir trahie par celui qu'elle adore, s'éprenne, au milieu de son désespoir, d'une belle passion pour un autre homme? Une femme trahie, abandonnée, peut bien, dans un premier mouvement de colère ou d'amour-propre blessé, donner un remplaçant à l'ingrat qui la fuit; mais aimer ce nouveau-venu comme elle aimait celui qu'elle pleure, celui qu'elle regrettera toujours, cela ne saurait être ; il fallait qu'Athénée connût fort peu le cœur des femmes pour avancer un fait semblable. Tout porte à croire que ce grammairien a reporté sur le nom de Pausanias l'aventure propre à Eubatès. On sait, du reste, que Laïs fit plusieurs voyages dans le but de se distraire du

profond chagrin que lui causait l'infidélité de son amant. On sait aussi qu'elle passa plusieurs années en Thessalie, où elle ouvrit une école de galanterie et de belles manières. L'on assure même que les Thessaliens, qui étaient des hommes rudes et grossiers, se policèrent au contact de l'élégante Corinthienne.

Reprenons notre récit où nous l'avons laissé. Laïs, qui, jusqu'au jour où elle vit Eubatès, n'avait été que l'élève du plaisir et jamais celui de l'amour, se sentit tout-à-coup dévorée de tous les feux de la passion. Eubatès était son idole, elle ne voyait que lui, ne pensait qu'à lui, et ne pouvait désormais vivre sans lui. Elle passait des heures entières près de lui, s'enivrant du bonheur de le voir, de l'entendre, et, loin de s'épuiser, l'ivresse augmentait toujours !...

Un soir, Diogène, se trouvant derrière une touffe d'arbres, entendit la voix hypocrite d'Eubatès faire des serments d'amour à Laïs. Le regard pénétrant du philosophe lui fit découvrir que cet homme n'aimait point Laïs, mais qu'il avait besoin de ses richesses et de son influence. Sortant avec précipitation de l'endroit où il était caché, le cynique dit en riant à la Corinthienne.

— Tu veux donc te remarier, Laïs.

Stupéfaite de cette rencontre et de ces paroles, Laïs s'emporte contre Diogène et lui ordonne de se retirer.

— Quoi! lui répond le philosophe, tu voudrais me défendre de respirer l'air embaumé de tes jardins à moi, ton ami? Crois-tu qu'un homme de la trempe de Diogène, qui méprise et pourchasse les adulateurs, se prive de la promenade pour un hypocrite qui te trompe?

L'amour aveuglait Laïs ; l'ardente passion qui la dévorait lui faisait oublier le courageux dévouement de Diogène à son égard; irritée de ce que le cynique maltraitait l'objet de son amour, elle lui réitéra très-vivement l'ordre d'évacuer ses jardins. Alors, sans s'émouvoir, Diogène lui adressa ces mots en se retirant :

— Laïs, apprends dès aujourd'hui à modérer les élans de ton cœur et à user de modération. Ce jeune homme, pour qui tu méconnais tes amis, me vengera bientôt de tes injures.

Nous allons voir que la prédiction de Diogène se réalisa.

A quelques jours de là, poursuivie par la crainte qu'Eubatès pouvait la quitter, Laïs s'imagina qu'elle se l'attacherait pour toujours par le mariage. Ne pouvant plus résister à la fièvre dont elle était dévorée, cette femme, qui avait refusé la main de plusieurs Eupatrides de Corinthe et d'Athènes; cette philosophe, qui avait préféré la liberté d'une Hétère à une couronne de reine, proposa à l'obscur

Eubatès de l'épouser et de partager avec lui ses richesses.

Le rapsode reçut hypocritement la proposition, et lui promit de *l'emmener* avec lui dans sa patrie si elle lui faisait remporter le prix aux Jeux Isthmiques (1), qui devaient se célébrer sous peu. Elle y consentit. Quoique Eubatès fût un très-médiocre poëte, les amis de Laïs, et surtout l'or qu'elle prodigua, lui firent remporter la victoire. Ce rapsode

(1) *Jeux isthmiques.* Ces jeux, institués quatorze cents ans avant notre ère, en l'honneur de Mélicerte, fils d'Athamas, roi de Thèbes en Béotie, se célébraient tous les trois ans à l'isthme de Corinthe, prés du temple de Neptune. Ils étaient un des quatre grands Jeux qui se tenaient en Grèce : les Olympiques, les Pythiques, les Néméens et les Isthmiques. La course à pied, en char, le jet du disque, la lutte, le saut, figuraient au nombre des exercices qui s'y pratiquaient. Les musiciens et les poëtes s'y rendaient aussi pour se disputer une couronne. La réputation des Grecs, comme peuple le plus avancé dans la civilisation, attirait chez eux les hommes intelligents des nations voisines. L'affluence des étrangers, la présence des Archontes et des principaux citoyens des villes du Péloponèse donnaient à ces Jeux un aspect solennel. Le prix accordé au vainqueur fut d'abord une simple couronne de chêne ; dans la suite on ajouta cent drachmes, représentant quatre-vingts francs de notre monnaie : mais la véritable émulation des concurrents se trouvait dans la gloire qui accompagnait le vainqueur dans ses foyers et lui valait l'admiration de ses concitoyens. Les Jeux Isthmiques ne furent pas même interrompus après la destruction de Corinthe par le consul Mummius ; les Sycioniens voulurent les célébrer malgré le deuil public, et le nombre des personnes qui s'y rendirent fut presque aussi grand que celui des années précédentes. Le consul romain avait reçu l'ordre de ne point les troubler. Ce ne fut qu'après l'irruption des barbares en Grèce, que les Jeux Isthmiques furent abolis pour jamais.

adorait une jeune fille dont la main lui était promise s'il revenait vainqueur des Jeux. Le jour même de sa victoire, il quitta furtivement Corinthe et fit remettre à sa généreuse amante une lettre ainsi conçue : « Adieu, Laïs, je pars et remplis la promesse que je t'avais faite de t'emmener avec moi, puisque j'emporte ton portrait. » Le mot grec *emporter* signifiait aussi *emmener*.

Cette lettre moqueuse qui, en toute autre circonstance, eût blessé l'amour-propre de la fière Corinthienne et soulevé son indignation, ne produisit chez elle que larmes et désespoir. Toutes les facultés de son esprit étaient opprimées par ce fatal amour. Elle courut sur la trace du fugitif, et après plusieurs mois de fatigues et d'inutiles recherches, elle revint à Corinthe, plus affligée que jamais, et tomba gravement malade.

Aristippe, qui voyageait alors dans les Cyclades, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, se hâta de venir auprès de son ancienne amie. Cléon, dépêché par Laïs à la recherche d'Eubatès, accourut auprès d'elle sans lui apporter de nouvelles satisfaisantes. Les soins que ces deux rares amis lui prodiguèrent, leurs sages entretiens, leurs conseils, apportèrent quelque soulagement aux souffrances de Laïs; mais sa santé avait éprouvé une atteinte dont elle ne devait plus se relever. A l'amour sans espoir qui minait incessamment son cœur, se joignirent la mé-

lancolie et une muette langueur. Sous le souffle dévorant de ces tristes affections, ses charmes se fanèrent, des rides vinrent ternir la pureté de son front, et sa beauté s'éclipsa sans retour.

A partir de cette époque, Laïs disparut complétement de la scène du monde; elle congédia toutes les jeunes filles qui composaient sa maison, et donna la liberté à ses esclaves, à l'exception des trois plus âgées, qu'elle garda pour la servir; elle restreignit aussi le nombre de ses amis, et ne conserva que les plus intimes. Toujours triste et pensive au milieu de ceux qui l'entouraient, elle rejetait tout moyen de distraction; le moral, profondément affecté, réagissait sur le physique, la tombe se creusait sous ses pas... Ses amis lui conseillèrent de tenter le saut de Leucade, afin d'éteindre le feu qui la consumait; elle répondit avec un sourire d'incrédulité qu'elle était beaucoup trop faible pour faire le voyage, et que, d'ailleurs, elle mourrait plus doucement sous les myrtes de son jardin que dans les abîmes de la mer.

Pendant les dernières années de sa vie, elle se fit construire un magnifique tombeau en marbre pentélique, dans le *Cranium*, où s'élevait un petit bosquet consacré à Bellérophon. A côté de ce tombeau, et à peu de distance du temple de *Vénus Mélanis* (brune), elle dépensa des sommes énormes pour la construction d'un autre temple, qu'elle consacra à *Vénus toujours belle*. Ce fut dans ce monument, un des plus

élégants de Corinthe, qu'elle suspendit son fameux miroir, n'osant plus s'y regarder. Un de nos poëtes en a traduit la consécration dans les vers suivants :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir, dans ce miroir fidèle,
Ni telle que je fus, ni telle que je suis.

Laïs, sentant sa fin approcher, assembla ses amis pour leur faire ses derniers adieux, et chargea Aristippe de ses dernières volontés. Elle partagea sa fortune, encore très-considérable, en quatre parts : l'une, destinée à secourir les Hétères de Corinthe que l'âge ou l'adversité avait réduites à la misère; l'autre, à l'entretien d'un temple qu'elle avait fait construire, et aux trois prêtresses instituées par elle pour le desservir. Elle donna la troisième part à sa fidèle Bacchis, citée partout comme un modèle d'attachement. La quatrième part, comprenant ses jardins, fut léguée à la ville de Corinthe, en reconnaissance des honneurs et de la protection que les Corinthiens lui avaient accordés.

Ces dispositions terminées, elle dit à sa fidèle Bacchis de lui poser une couronne de myrte sur la tête; ensuite elle donna ordre à toutes les femmes de sa maison de se réunir sous le grand berceau du jardin, devant la statue d'Aphrodite; les musiciennes, avec leurs lyres, les autres avec des bouquets de roses à la

main, et toutes couronnées de fleurs. « Qu'on allume les cassolettes, ajouta-t-elle, et qu'on y jette le cinamome à pleines mains. » Lorsque ses ordres eurent été exécutés, elle se fit descendre au milieu des jeunes femmes; ses amis se rangèrent de chaque côté de son lit; les musiciennes vinrent se placer en face d'elle, et en s'accompagnant de la lyre, chantèrent l'ode intitulée : *la fin d'un beau jour*, que Laïs affectionnait depuis quelque temps comme se rapportant à elle.

En ce moment, un pâle rayon de soleil couchant vint éclairer le lit de la mourante, glissa rapidement de la tête aux pieds et s'évanouit. Ce rayon sembla ranimer le visage de Laïs ; ses yeux presque éteints se rallumèrent, et promenant ses regards sur ceux qui l'entouraient :

— Mes bons amis, dit-elle, pour ceux qui doivent revoir le soleil de demain, ce doux rayon n'est que la fin d'un beau jour... Pour moi... c'est la fin du beau rêve de la vie... Puis se tournant vers Aristippe :

— Adieu, mon vieil ami...

S'apercevant que Cléon la contemplait en versant des larmes, elle lui tendit la main, et dit :

— Toi, Cléon, cœur loyal et fidèle, calme ta douleur, console-toi, car il te reste encore d'heureux jours à passer sur la terre.

Cléon, en lui baisant la main, ne put retenir ses sanglots.

La voix de Laïs devenait de plus en plus faible... La mort l'étreignait... Après un violent effort, elle prononça ces dernières paroles :

— Adieu, mes bons amis ; pensez quelquefois à moi..... Je n'emporte qu'un seul regret dans la tombe, celui de vous quitter... Cette fois... hélas ! adieu pour longtemps... pour toujours !...

Elle voulut, encore une fois, tendre la main à Aristippe et à Cléon, mais elle n'en eut plus la force.... et, sur ses lèvres glacées, la mort arrêta son dernier sourire.

Telle fut la fin de cette beauté célèbre pour qui, au rapport de Démosthènes, *les deux mers de l'isthme se battirent*; qui vit à ses pieds des rois, des princes, des philosophes, des artistes, et qui reçut l'encens de la Grèce entière. Les Corinthiens firent de pompeuses funérailles à celle qui jeta tant d'éclat sur leur ville, et frappèrent une médaille en son honneur (1).

(1) Au temps du voyageur Pausanias, on voyait encore, à la base occidentale de l'Acro-Corinthe, le bosquet du Cranium, au milieu duquel s'élevait le tombeau de Laïs, surmonté d'une lionne debout, tenant dans ses pattes un bélier couché sur un chapiteau d'ordre dorique.

Le voyageur Pouqueville, qui, dans ces dernières années, visita les ruines de Corinthe, put découvrir les vestiges de ce monument, et acheta, sur les lieux mêmes, à un vieux pâtre, une médaille très-bien frappée, représentant d'un côté le tombeau de Laïs, tel que l'a décrit Pausanias, et, de l'autre côté, une tête de femme avec ces mots à l'exergue : *Laïs de Corinthe.*

NOTES CHRONOLOGIQUES

La chronologie de l'époque de Laïs est fort embrouillée; sur vingt biographies que nous avons consultées, il n'y en a pas deux qui s'accordent, et les erreurs de temps sont des plus graves. Les écrivains modernes ont copié les dates fournies par les auteurs anciens, sans prendre garde aux anachronismes énormes qui existent, sans s'inquiéter des erreurs qu'ont pu faire certains scholastiques, avec ou sans intention. Nous citerons un exemple comme preuve : D'après l'Encyclopédie de l'antiquité, l'Art des dates et plusieurs dictionnaires historiques des plus estimés, la naissance du sculpteur Scopas correspond à l'an 450 avant notre ère. Ces mêmes ouvrages rapportent que Scopas fut un des quatre grands sculpteurs qui travaillèrent au tombeau de *Mausole*, en l'an 352 avant l'ère chrétienne. Scopas aurait donc eu, à cette dernière époque, quatre-vingt-dit-huit ans! C'était un peu vieux pour monter à l'échelle. Plus loin, toujours ces mêmes ouvrages nous apprennent que Scopas est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Que penser de ceux qui écrivent ou copient ainsi les dates?

Et cette autre ereur : Apelles, ce grand peintre de l'an-

tiquité, naquit 300 ans avant notre ère; sa réputation commença 340 ans avant notre ère, (c'est-à-dire 40 ans avant qu'il fut né!) A d'aussi graves erreurs, il n'y a d'autre excuse que celle-ci : c'est une faute d'impression. Malheureusement, ces fautes sont trop nombreuses. Néanmoins, ces volumineux ouvrages sont adoptés par l'enseignement; ils sont consultés et font règle; tandis que les brochures sont regardées comme trop peu de chose pour qu'on s'y arrête.

Nous ajouterons que notre désappointement a été tel, devant les erreurs de date relatives à quelques contemporains de Laïs, qu'il nous à pris fantaisie d'entrer dans ce labyrinthe chronologique, afin d'essayer si nous pourrions en saisir le fil. Voici les dates que nous avons cherché à rectifier :

Périclès,	né en 491,	avant l'ère chrétienne, — mort en 429.
Phidias,	— 405	
Alcibiade,	— 455	— 402.
Polygnote,	— 448	
Zeuxis,	— 445	
Parrhasius,	— 420	
Apelles,	— 366	
Myron,	— 432	— 362.
Polyclète,	— 432	
Scopas,	— 421	— 338.
Socrate,	— 469	— 399.
Euripide,	— 450	— 362.
Platon,	— 430	— 347.
Xénocrate,	— 416	
Aristippe,	— 412	
Diogène,	— 413	
Démosthènes,	— 387	
Laïs,	née en 400	morte en 354.

Aspasie, épousa Périclès en 434; morte dans un âge avancé.

Phryné, née en 350 (1).

(1) Les lignes et les contours de son corps étaient si purs, les proportions si bien observées, qu'elle fut citée par tous les artistes, ses contemporains, comme la femme qui réunissait toutes les qualités de la beauté plastique, hormis la couleur : Phryné avait la peau jaunâtre. — Le peintre Appelles se trouvant un jour sur les bords de la mer, où se baignait Phryné, la vit, admira la perfection de ses formes et lui proposa de l'immortaliser en la peignant telle qu'elle s'était offerte à ses regards. — Phryné se rendit dans l'atelier du grand peintre, lui servit de modèle, et la fameuse *Vénus anadyomène* (naissant du sein de l'onde) anima cette toile qui, dans l'antiquité, passa pour un des plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture.

Plus tard, de même que Laïs, elle faillit être victime de la haine de l'hiérophante, et fut sauvée par les mêmes moyens. Accusée par le grand-prêtre d'Éleusis d'avoir injurié les dieux pendant les fêtes de Cérès, la courtisane Phryné se vit condamnée à mort. Plusieurs historiens prétendent que cette condamnation fut une vengeance personnelle de l'accusateur à qui elle avait résisté. Quoi qu'il en soit, Phryné dut la vie autant à la beauté de son corps qu'à l'éloquence d'Hypéride, son défenseur, qui, après avoir épuisé inutilement tous les moyens oratoires, s'écria, en désespoir de cause : « O vous ! les sages de la nation, vénérables Aréopagites, vous êtes trop pieux pour détruire de sang-froid ce que les dieux ont formé de si beau ! » A ces mots, Hypéride ayant arraché le voile sous lequel était cachée la courtisane Phryné, la laissa entièrement nue, exposée à tous les regards. Ce moyen produisit un effet magnétique sur les spectateurs, et l'Aréopage, profondément ému, répondit par cette sentence : « Oui, l'Aréopage respecte les dieux et ne saurait détruire un de leurs plus beaux ouvrages ; que Phryné vive pour leur rendre grâce ! »

AVIS AU LECTEUR

Les symposies échappées au naufrage du temps forment, sous le titre de NUITS CORINTHIENNES ou SOIRÉES DE LAÏS, un joli volume, qu'on peut considérer comme le complément indispensable de celui-ci. Ces symposies sont une peinture fidèle des mœurs galantes, épicuriennes et philosophiques de l'antiquité. Dans aucun ouvrage on ne rencontre, réunis en un si petit volume, un aussi grand choix de tableaux, de scènes variées, de piquantes anecdotes, de narrations et descriptions poétiques, etc., etc. Nous ne craignons pas d'avancer que cette seconde partie offre encore plus d'intérêt que la première. Les gens du monde y puiseront une foule de connaissances historiques dont ils étaient privés avant cette lecture. Les femmes y apprendront que leur empire est plus solidement établi par les grâces et les charmes de l'esprit, que par la beauté muette.

Les dix symposies dont se composent les *Nuits corinthiennes* sont placées dans l'ordre suivant :

1° Les HÉTÈRES ou femmes lettrées et libres de l'ancienne Grèce; — les COURTISANES ou filles d'amour. — Leurs mœurs, leurs occupations, les détails de leur toilette et

leurs amours. — Moyens cosmétiques employés pour rehausser leur beauté. — Leur esprit cultivé, leurs bons mots; leurs ruses pour s'attirer des adorateurs, etc., etc., etc. — *Notice historique* sur les Hétères les plus célèbres et dont les noms ont passé à la postérité; — leurs alliances avec des princes et des rois; — grands hommes à qui elles ont donné le jour; enfin une foule de détails qu'on ne trouve nulle part.

2° Alcibiade. — Son esprit précoce, son caractère inconstant; — le nombre de ses amours et de ses victimes; — sa prodigalité, sa grandeur d'âme; — sa carrière politique, etc.; — sa fortune et ses revers. — *Timandra*, sa maîtresse; bel exemple de son attachement.

3° Aristippe. — Ses mœurs élégantes; — sa libéralité; — ses aventures plaisantes avec le tyran Denis; — son système philosophique; — ses piquantes reparties, etc., etc.

4° Diagoras de Mélos. — Sa haine contre les prêtres; ses pamphlets contre les dieux olympiens. — Accusé d'impiété et d'avoir divulgué les mystères, il est condamné à mort; — sa fuite; — le tribunal des Héliastes met sa tête à prix; — sa retraite dans une caverne du mont Ossa, etc., etc.

5° Description exacte des Mystères d'Éleusis, par Diagoras; — l'immense attirail déployé et les jongleries des prêtres pour frapper l'imagination des adeptes; — représentations du Tartare et des Champs-Élysées; — les épreuves; en quoi elles consistaient, etc., etc. — enfin, le mot de l'énigme.

6° Diogène le cynique. — Biographie complète et des plus amusantes de cet original; — ses mœurs libres; — son esprit d'à-propos, ses mordantes reparties, etc., etc.

7° Platon. — Ses conceptions sublimes; — ses erreurs; — ses chutes triviales; — ses discussions avec Aristippe et Diogène; — ses amours avec la vieille Archéanasse, etc.

8° Le Festin de Dianias, riche banquier d'Athènes. — Ce morceau, qui n'a d'analogue dans aucune histoire grecque, donne une idée précise de la prodigalité des riches de cette époque. — L'immense variété et la rareté des mets et leur étrange préparation ; les vins, les parfums, les fleurs, les couronnes, la foule des esclaves, des musiciennes, danseuses, histrions, etc., les joyeux propos des convives, tout cela est rapporté avec une remarquable exactitude. La catastrophe qui termine le festin est des plus dramatiques. Ce morceau est unique dans son genre et mérite lecture.

9° Histoire de la Musique chez les Grecs. — Ses puissants effets sur l'organisation humaine. Musiciens poëtes les plus célèbres. — Système musical. — Des modes et du rhythme, etc., etc. — Divers genres de musique. — Hymnes, odes, chansons, etc.

10° Les Danses grecques. — Leur nombre prodigieux; — adaptées à toutes les circonstances de la vie. — Curieuse aventure d'Hippoclide.

NINON DE LENCLOS

CHAPITRE PREMIER

Ses grâces, son esprit; — son premier amour.

Une femme incomparable, sous plus d'un rapport, et dont la célébrité, dans les temps modernes, égala celle de Laïs dans l'antiquité, fut Ninon de Lenclos. Si la charmante Ninon ne renouvela point les prodiges qu'avait opérés la Corinthienne, si elle ne fut point portée en triomphe aux acclamations de tout un peuple enthousiasmé, c'est qu'à l'époque où elle vivait la religion et les mœurs avaient changé. Les autels de Vénus n'existaient plus; la déesse des

amours ne recevait plus un culte public, dans les temples, au milieu des parfums et des fleurs; ce culte lui était bien encore rendu, mais silencieusement au fond des cœurs. D'après l'histoire de ces deux femmes célèbres, on peut avancer hardiment que si la beauté plastique de la Corinthienne l'emporta sur celle de la Parisienne, Ninon fut au moins égale à Laïs par la culture de l'esprit, les talents variés de cette élégance de manières qui distingua toujours la noblesse française.

Ninon naquit à Paris en 1606, frêle, mignonne, semblable à une délicate miniature. Son père, M. de Lenclos, était un gentilhomme de Touraine, et sa mère appartenait à l'ancienne famille des Raconis. M. de Lenclos, homme aimable, léger et adonné aux plaisirs, inculqua de bonne heure à sa fille cette philosophie douce et facile qu'il regardait comme la vraie sagesse. — Madame de Lenclos, femme de mœurs austères, s'efforça vainement de prouver à son mari que la morale et la volupté ne pouvaient marcher ensemble: vainement elle tenta de diriger sa fille vers une autre voie : Ninon répondait que sa mère n'avait pour elle que la raison, tandis que le plaisir était du côté de son père.

Mademoiselle de Lenclos reçut donc une éducation selon ses goûts : la musique, le chant, la danse, la peinture, la déclamation, enfin tous les arts d'agrément entrèrent dans le cercle de ses études favorites.

Elle faisait des progrès si rapides, si remarquables, que ses maîtres étonnés la surnommaient la huitième merveille. — Sa bibliothèque se composait de poésies élégiaques, amoureuses et badines; l'*Art de dlaire et d'aimer;* l'*Histoire des femmes les plus célèbres par leurs galanteries et leurs amours*, et beaucoup d'autres ouvrages du même genre. Douée d'une prodigieuse mémoire pour tout ce qui était érotique et léger, elle savait presque par cœur tous les livres qu'elle avait lus. Elle fréquentait les théâtres et les bals afin d'être au courant des bruits du jour; elle hantait quelques sociétés choisies, où son tact exquis lui faisait discerner ce qu'il y avait de plus délicat, de plus élégant dans les manières des dames à la mode; elle savait éviter leurs défauts et s'approprier leurs grâces. Ses progrès dans cette nouvelle étude furent aussi complets que rapides.

Les guerres de religion qui, à cette époque, déchiraient la France, n'empêchaient pas les amusements dans la bonne ville de Paris. Il existait au Marais, un hôtel où s'était abattu l'essaim des jeux et des plaisirs; tout ce qu'il y avait de beau, d'aimable et de riche se donnait rendez-vous dans ce délicieux séjour. La jeune Ninon de Lenclos y fut présentée par son père et charma tous les yeux, enleva tous les suffrages; on la proclama la plus jolie de la maison d'Épicure (c'est ainsi qu'on nommait cet hôtel.) On ne se lassait point d'admirer l'élégance de ses

formes et la souplesse de sa taille; le jeu de sa physionomie et le langage expressif de ses yeux, qui tantôt lançaient les feux du désir et tantôt se noyaient dans de voluptueuses langueurs; sur chaque partie de son corps brillait un attrait, naissait une grâce. Si elle chantait en s'accompagnant du luth, sa voix mélodieuse charmait les oreilles, et son adorable main fixait tous les regards. C'est dans l'ivresse produite par les doux accents de sa voix qu'un poëte improvisa ces vers :

Qui te résisterait, ô divine harmonie ?
Qui serait insensible à tes puissants attraits
Orphée, en modulant sur sa lyre plaintive
Ses fidèles amours et ses cuisants regrets,
Sur les bords redoutés de l'infernale rive,
Suspendit les tourments et fit naître la paix.
Pour l'écouter on vit les tristes Danaïdes
Se reposer autour de leur fatal tonneau;
Atropos déposa son terrible ciseau,
Et les hideuses Euménides
Laissèrent pour quelques instants
Éteindre leurs flambeaux et dormir leurs serpents.
Pour la première fois, oubliant sa souffrance,
Sur sa roue Ixion sourit à l'espérance.
Prométhée crut pouvoir en ce jour
Échapper à jamais aux serres du vautour.
Assis sur son rocher, d'une oreille attentive,
Sysiphe recueillit des sons aussi parfaits,
Et Tantale altéré but enfin à longs traits
L'onde qui fut pour lui si longtemps fugitive!

Lorsque Ninon dansait, c'était un autre triomphe : la légèreté de ses pas, l'agilité de ses jambes et de

ses jolis petits pieds, ses poses ravissantes, rendaient amoureux les plus indifférents, faisaient tourner la tête aux plus sages. Et puis, sa parole vive, animée; sa conversation spirituelle et piquante, ses à-propos, ses délicieuses et fines réparties, sa gaieté, sa bonté, son inépuisable générosité, tout concourait à faire regarder mademoiselle de Lenclos comme le résumé complet des perfections humaines dans un seul être.

Avec d'aussi brillantes qualités, Ninon ne pouvait manquer d'être assaillie par une foule d'adorateurs et de prétendants à sa main; elle raisonna exactement comme Laïs dans cette circonstance : une femme sensée ne doit jamais prendre un mari sans le consentement de sa raison, et d'amant sans l'aveu de son cœur. Partant de ce principe, Ninon reconnut qu'avec ses goûts d'indépendance, de coquetterie et d'amour pour le plaisir, elle ne pouvait faire qu'une très-médiocre mère; tandis que, restant libre, elle devait briller sur le théâtre du monde, être heureuse et faire des heureux; elle prit sagement ce dernier parti.

A dix-huit ans, maîtresse de sa fortune et de ses actions, par suite de la mort de son père, Ninon suivit gaiement le penchant qui l'entraînait au plaisir. Saint-Évremont, son admirateur, son panégyriste et son ami le plus sincère, rapporte que le premier vainqueur de la belle Ninon, fut Gaspard de Coligny, duc de Châtillon. Ce jeune seigneur qui, à une

physionomie distinguée, joignait un esprit brillant et enjoué, eut la gloire d'éclipser ses nombreux rivaux et de se faire aimer de mademoiselle de Lenclos. Ce qu'il y a de surprenant dans cette première passion, c'est que l'inconstante Ninon, qui ne respirait que fêtes et plaisirs, passait des journées entières en tête-à-tête avec son amant, pour lui faire abjurer le calvinisme. Les dissertations qu'elle faisait à ce sujet étaient si fines et si pressantes, que le théologien le plus adroit en eût été fier ; après des assauts multipliés d'une part et une résistance opiniâtre de l'autre, elle finit par remporter la victoire.

Au milieu des transports de leur amoureuse ivresse, ces deux amants se jurèrent une fidélité inviolable, mais, au bout de quelque temps, Ninon s'étant aperçue que la passion du jeune Coligny se ralentissait, au lieu de lui en faire des reproches, comme cela se pratique généralement, elle s'en consola en femme d'esprit, et les feux de l'amour ne furent désormais, pour elle, qu'un feu de paille qui brûle rapidement et s'éteint bientôt sous la cendre. A dater de ce moment, elle ne prit plus l'amour au sérieux ; elle le considéra comme un caprice, un penchant qu'on cherche à satisfaire : ce fut la règle de sa conduite pour l'avenir et la base de sa philosophie, dont elle ne s'écarta jamais.

Vers cette époque de sa vie, Ninon fit connaissance de Marion Delorme, si fameuse par le nombre de

ses aventures galantes et l'originalité de ses infortunes, de Marion qui prêchait aux femmes de se servir de leurs amants comme d'un jouet qu'on remplace dès qu'on commence à s'en lasser.

Pour donner, en passant, une idée de cette Marion dont l'histoire se relie quelque peu à celle de Ninon, nous citerons le fait suivant :

Un grand seigneur ruiné, qui se trouvait dans la catégorie des amants repoussés par Marion, tourna ses hommages vers mademoiselle de Lenclos. Charmé de la décence que celle-ci mettait dans ses amours, il s'efforça de lui démontrer les dangers de la société de Marion Delorme et de lui ouvrir les yeux sur les mauvais effets d'une intimité semblable.

Ninon goûta ce conseil, remercia l'ami qui le lui donnait, et cessa peu à peu de fréquenter Marion. Néanmoins, les conseils et l'exemple de cette femme lui servirent à s'affranchir des *petits préjugés de bourgeois* et de cette *insipide prudoterie* mise à la mode par quelques grandes dames. Mademoiselle de Lenclos se raffermit chaque jour davantage dans cette opinion, que la philosophie du plaisir étant la plus riante et la plus facile à suivre, elle devait aussi être la plus naturelle; mais elle avait soin d'ajouter qu'il fallait, en tout et partout, de la décence ; car, sans cette indispensable qualité, la plus jolie femme devait paraître méprisable, même aux yeux des hommes les plus indulgents.

Nous transcrirons textuellement ici la prédiction qu'un être mystérieux fit à Ninon, aux plus beaux jours de sa gloire, prédiction d'autant plus remarquable qu'elle eut son entier accomplissement.

C'était le soir; une brillante société se pressait dans le salon de mademoiselle de Lenclos, lorsqu'on vint annoncer un inconnu qui voulait parler à la maîtresse du logis, seul, et s'obstinant à taire son nom. Ninon, d'abord, lui fit répondre qu'elle était en compagnie et ne pouvait le recevoir.

— Je sais, dit l'inconnu au valet, que mademoiselle peut être seule à volonté. Retournez lui dire que j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer, et qu'il faut absolument que je lui parle en tête-à-tête.

Cette insistance singulière piqua la curiosité de mademoiselle de Lenclos ; elle ordonna qu'on le fît entrer dans son cabinet de toilette.

L'inconnu était un petit vieillard, vêtu de noir, sans épée et d'assez maigre mine; il avait une calotte noire et des cheveux blancs, une petite baguette à la main et une grande mouche sur le front; ses yeux étaient pleins de feu ; sa physionomie annonçait un esprit caustique et observateur.

— Mademoiselle, dit-il en entrant, sommes-nous seuls, absolument seuls ? Il le faut, car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler.

A ce début, mademoiselle de Lenclos ne put se

défendre d'un léger mouvement de frayeur ; mais, faisant réflexion qu'elle n'avait devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle lui assura qu'ils étaient à l'abri de toute oreille humaine.

— Que ma visite ne vous effraye point, ma chère enfant, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre ; soyez parfaitement tranquille, et surtout écoutez-moi avec attention : Vous voyez devant vous un être à qui toute nature obéit et qui, s'il le voulait, posséderait tous les biens de la terre ; mais il les méprise. Ninon, j'ai présidé à votre naissance : je dispose à mon gré du sort de tous les humains, et je viens vous demander de quelle manière vous souhaitez que je dispose du vôtre. Vous êtes jeune, votre beauté est dans tout son éclat ; partout on parle de vos grâces, de vos attraits, et il ne dépend que de vous d'être la femme de votre siècle la plus illustre, la plus heureuse. Je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses, une beauté presque éternelle : choisissez de ces trois choses celle qui vous sourit le plus, et soyez bien persuadée que je tiendrai ma promesse.

— Vraiment, monsieur, lui répondit-elle en éclatant de rire, j'en suis persuadée ; mais la magnificence de vos dons est si grande...

— Mademoiselle, vous avez trop d'esprit pour vous moquer d'un homme que vous ne connaissez pas. Choisissez, vous dis-je, des grandeurs, des ri-

chesses ou de la beauté éternelle ; décidez-vous promptement, car je n'ai pas le temps d'attendre.

— Ah ! Monsieur, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir ; et puisque vous m'en laissez le choix, je me décide pour la beauté éternelle : que me faudra-t-il faire pour obtenir une chose si précieuse ?

— Écrire votre nom sur mes tablettes et me jurer un secret inviolable, ni plus ni moins.

Ninon fit ce qu'il voulut et inscrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges qu'il lui présenta ; puis, le petit vieillard lui donna un léger coup de sa baguette sur l'épaule gauche.

— Très-bien, lui dit-il avec un sourire qui n'avait rien d'effrayant et des yeux presque amoureux ; très-bien, je vous donne la beauté jusqu'à la vieillesse la plus avancée, et avec elle pouvoir de conquérir les cœurs les plus indifférents, les âmes les plus rebelles ; vous serez adorée de tous, et malgré vos nombreuses amours, vous conserverez l'estime de tout le monde : c'est le plus beau privilége dont une créature puisse jouir ici-bas. Je n'ai encore trouvé que deux mortelles qui en fussent dignes, Laïs et Diane de Poitiers ; vous serez la troisième à qui j'en ferai don. Vous paraîtrez toujours jeune et toujours belle ; vous serez toujours charmante et toujours recherchée ; vous serez aimée de tous ceux que vous voudrez aimer ; vous jouirez d'une santé inaltérable, votre vie

sera longue et vous semblerez ne vieillir jamais. Il y a des femmes qui sont nées pour le plaisir des yeux, et d'autres pour le charme des cœurs; vous réunirez dans votre personne ces deux rares qualités. Vous allumerez des passions dans un âge où les autres femmes ne sont entourées que des horreurs de la décrépitude. On parlera de vous, comme de Laïs, comme de Diane de Poitiers, c'est-à-dire, tant que le monde existera.

Le petit vieillard s'arrêta un moment pour plonger ses regards perçants dans les yeux de Ninon, qui était restée stupéfaite, étourdie.

— Mademoiselle de Lenclos, ajouta-t-il, tout ce que je viens de vous dire vous paraît peut-être tenir de la facétie ou de l'enchantement ; c'est pourtant l'exacte vérité, et cela s'accomplira. Ne me faites point de questions, je n'ai point de réponse à vous donner. Adieu, ma cher enfant ; vous ne me verrez plus qu'une seule fois encore dans votre vie, et ce sera dans soixante-cinq ans... Hélas ! vous n'aurez plus alors que trois jours à vivre ; la tombe s'ouvrira et vous subirez la loi commune. Adieu donc, mon nom est *Noctambule*, vous m'avez promis un secret inviolable, ne l'oubliez pas !

Le petit vieillard disparut à ces mots et laissa Ninon de Lenclos dans une frayeur mortelle.

———

CHAPITRE II

Soirées de Ninon. — Ses nombreux adorateurs. Trait de probité.

A l'exemple d'Aspasie et de Laïs, la charmante Ninon ouvrit à Paris une école de galanterie et d'amour où l'on vit accourir les plus aimables seigneurs et les plus beaux esprits de l'époque. Là se rendaient les Desbarreaux, les Boisrobert, les Scarron, les Desyveteaux, les Sarrasin, les Chapelle, les Saint-Évremont, et tant d'autres dont la liste serait trop longue à transcrire ; tous rivalisaient de fines louanges et d'amoureux propos, afin de fixer le choix de l'attrayante maîtresse.

Le Grand-Prieur de Vendôme, quoique de l'ordre des chevaliers de Malte, se montrait un des adorateurs les plus empressés de mademoiselle de Lenclos ; ses assiduités furent longues et sans résultat. S'apercevant enfin de l'inutilité de ses soupirs, il se retira, furieux d'apprendre que les comtes de

Miossen et de Palluau lui étaient préférés, et, pour s'en venger, il déposa, en se retirant, ce quatrain sur la table de toilette de Ninon :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas ;
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Ninon s'amusa beaucoup du dépit amoureux de ce pauvre amant éconduit, et lui renvoya son quatrain retourné de cette façon plaisante :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas ;
Mais, si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas ?

Un autre amant, le cardinal de Richelieu, ne fut pas plus heureux que le Grand-Prieur. Il vaut mieux s'en rapporter à Saint-Évremont qu'au récit de Voltaire, qui donne au cardinal les premières faveurs de Ninon. Cet illustre personnage fixait l'attention de toute l'Europe par ses hautes qualités politiques ; mais il lui manquait celles qui font réussir en amour. Ninon ne lui accorda que de l'admiration et du respect. Le cardinal, dont les passions s'irritaient en raison de la résistance et des obstacles, chercha les moyens de s'ouvrir un cœur qu'on lui refusait obstinément ; il pensa à la fable de Danaë, et offrit

cinquante mille écus. A cette proposition aussi brutale qu'inattendue, mademoiselle de Lenclos rougit, garda le silence, et, de ce jour, ne lui parla plus.

Il en fut tout autrement à l'égard de l'élégant abbé d'Effiat et du maréchal d'Estrées. Ces deux mortels privilégiés se partagèrent, à l'insu l'un de l'autre, le cœur de l'adorable Ninon; l'abbé surtout sembla être l'objet d'une préférence marquée.

Ninon devait, ainsi que toutes les femmes, subir les conséquences de la loi naturelle; elle devint mère. Le maréchal et l'abbé se disputèrent vivement le droit de paternité ; peu s'en fallut que l'affaire ne devînt scandaleuse. Ninon les supplia de s'en remettre à sa décision. Après plusieurs jours d'hésitation, ils y consentirent. Alors elle déclara que l'un n'avait pas plus de droit que l'autre à se croire le père de l'enfant, puisque elle-même l'ignorait; que le plus court parti était de s'en rapporter au sort. On apporta trois dés, et le hasard favorisa le maréchal d'Estrées, qui fit baptiser l'enfant sous le nom de chevalier de la Boissière. Ce fils naturel se distingua plus tard dans la marine royale et devint capitaine de vaisseau. Nous verrons plus loin que Ninon ne fut pas aussi heureuse dans ses autres enfants.

Deux mois après ses couches, M[lle] de Lenclos reparut dans le monde plus belle que jamais ; elle se vit entourée d'un essaim d'adorateurs, qui, chaque jour, s'augmentait de ceux de Marion De-

lorme, forcée de fuir en Angleterre pour éviter une saisie de corps. L'hôtel de la rue des Tournelles, qu'habitait Ninon, ne désemplissait point; c'était un temple où l'amour et le plaisir se donnaient la main: Ninon faisait face à tout; fidèle à l'amitié, pleine de tendresse pour ses amants, elle contentait tout le monde, ce qui fit dire au spirituel abbé de Châteauneuf que les amants de Mlle de Lenclos n'avaient pas de plus redoutables rivaux que ses amis, et ses amis que ses amants. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, tout se passait sous le voile de la décence. Elle interdit l'entrée de sa maison au poëte Chapelle, à cause de son ivrognerie et de la trop grande liberté de ses propos. Ce poëte s'en vengea dans la suite, par des épigrammes qui ne produisirent aucun effet. Chapelle avait introduit Molière chez Mlle de Lenclos, et le grand comique découvrit en elle l'esprit de tous les arts et la raison de tous les âges; il la regardait comme la femme la plus apte à juger de la valeur et de la réussite d'une pièce : aussi venait-il chez elle faire la lecture de ses chefs-d'œuvre avant de les livrer au théâtre. On rapporte que, lui ayant lu son *Tartufe*, Ninon raconta une circonstance de sa vie absolument semblable; mais elle le fit avec des couleurs si vives et des effets si bien ménagés, que Molière, stupéfait, avoua que si sa pièce n'eût pas été achevée il n'aurait jamais osé la continuer après le récit qu'il

venait d'entendre. Ce fut encore dans un petit souper donné par Ninon, où assistaient Mme de La Sablière, Despréaux, Molière et plusieurs autres célébrités, que fut conçu le burlesque personnage du *Malade imaginaire.*

Après la bataille de Rocroi, le grand Condé, couvert de lauriers, voulut connaître cette enchanteresse qui captivait tous les cœurs. A peine eut-il vu Ninon, qu'il l'admira, et lorsqu'il eut causé avec elle, il l'adora, tant étaient puissants les charmes de son esprit. Quelques jours d'attaques amoureuses suffirent au vainqueur de Rocroi, pour remporter une victoire d'un autre genre, dont il conserva toujours un doux souvenir.

La réputation de Ninon, le nombre sans cesse croissant de ses conquêtes et les hauts personnages qui ne dédaignaient pas de fréquenter sa société, irritèrent de grandes dames, délaissées pour elle. Ces grandes dames se plaignirent à la reine, en termes très-amers, et la reine fut sur le point d'envoyer Ninon aux Filles repenties ; mais le célèbre Bautru fit observer à Sa Majesté que Mlle de Lenclos n'était ni une *fille* ni une *repentie ;* malgré cette observation, qui amusa beaucoup la cour, les grandes dames insistèrent. On envoya un exempt des gardes à Ninon pour qu'elle eût à faire choix d'un couvent dans les vingt-quatre heures. Ninon répondit en riant qu'elle se décidait pour celui des *Grands-Cordeliers.* Cette

réponse porta l'exaspération dans certains cœurs dévots en apparence, et Mlle de Lenclos allait être recluse de force, lorsque les seigneurs de la cour prirent son parti et supplièrent la reine de ne point flétrir une femme que le prince de Condé honorait de son estime. Ce grand nom la sauva.

Sur ces entrefaites, le souffle de la discorde troubla la paix qui régnait dans la capitale. Mazarin avait accumulé sur lui de puissantes haines, Condé se déclara contre le ministre; les partis s'agitèrent; la maison du burlesque Scaron et l'hôtel de la rue des Tournelles devinrent des rendez-vous de factieux. Ninon voulut s'opposer à cette levée de boucliers; on ne l'écouta point. Alors, elle jugea convenable de quitter Paris, craignant qu'on ne l'accusât d'avoir attisé la rébellion. Elle partit avec le marquis de Villarceaux pour une de ses terres, située aux confins de la France.

Pendant tout le temps que dura son absence, la capitale resta veuve de plaisirs. Le marquis de Villarceaux revint à Paris, glorieux d'avoir pu fixer si longtemps la plus belle, mais la plus volage d'entre les femmes. Son retour fut signalé par une anecdote qui mérite d'être signalée.

Mme la marquise de Villarceaux, femme aussi pauvre d'esprit que vaine de ses titres, donna à cette occasion un dîner magnifique. Vers la fin du dîner, elle fit appeler son fils, âgé de douze ans, pour le

présenter à ses invités et recevoir les éloges qu'ils ne manqueraient pas de prodiguer à la mère d'un aussi bel enfant. Le fils parut accompagné de l'abbé son précepteur. Celui-ci, pour faire briller le savoir de son jeune élève, lui demanda sottement en latin :

— *Quem habuit successorem Belus, rex Assyriorum ?* (Quel fut le successeur de Bélus, roi des Assyriens ?)

— *Ninum !* répondit l'enfant.

La marquise, qui n'était pas obligée de savoir que Ninus avait succédé à Bélus, crut que c'était de Ninon dont il s'agissait, et, furieuse qu'on osât prononcer ce nom à ses oreilles, elle s'écria :

— Voilà une belle éducation que vous donnez à mon fils : l'entretenir des honteuses folies de son père !... Par la naïveté de la réponse, j'ai jugé de l'impertinence de la question. Sortez d'ici, monsieur le précepteur ; je vous chasse de ma maison.

Quelques rires étouffés qu'on ne put retenir se firent entendre dans la société ; mais l'infortuné précepteur fut immédiatement renvoyé, sans qu'on lui laissât le temps de se justifier.

Cette aventure s'étant ébruitée, Molière en fit le sujet d'une scène des plus comiques de sa comédie la *Marquise d'Escarbagnas*.

Le poëte Scarron, devenu infirme, avait songé à

se marier. La comtesse de Neuillant lui fit épouser Françoise d'Aubigné, devenue plus tard si puissante sous le nom de marquise de Maintenon. Aussitôt après son mariage, Scarron s'empressa de présenter son épouse à Ninon. Ces deux femmes se plurent et s'aimèrent à la première entrevue; dans la suite, Mme de Maintenon, maîtresse du roi, au milieu du bruit de la grandeur, n'oublia jamais son ancienne amie.

Nous citerons un trait de probité et de loyauté qui fait honneur à Ninon et que plusieurs biographes ont oublié de rapporter.

Lorsque le prince de Condé prit les armes contre sa patrie, M. de Gourville, qui adorait Ninon, se vit forcé d'abandonner sa maîtresse pour suivre à l'étranger Condé, son bienfaiteur. Gourville, ne voulant point emporter une somme de 20,000 écus dont il était possesseur, en confia 10,000 à un *grand-pénitencier*, homme réputé pour sa rare probité, et pria Mlle de Lenclos de lui garder les dix autres mille.

A la paix des Pyrénées, M. de Gourville rentra à Paris, et, pressé par le besoin, courut chez le grand-pénitencier lui réclamer son dépôt. Celui-ci lui répondit, avec sang-froid, qu'il ne le reconnaissait nullement et ne savait ce qu'il voulait dire; que d'ailleurs, tout l'argent versé dans ses mains étant

pour les pauvres, la somme qu'on lui réclamait à tort, leur avait sans doute été distribuée. Là-dessus cet homme, réputé si probe, tourna le dos à Gourville et le laissa malhonnêtement seul, exposé au froid glacé d'un corridor.

M. de Gourville, désappointé de cette manière peu évangélique de se débarrasser d'un créancier, n'osait se présenter chez Mlle de Lenclos, craignant une réponse équivalente. Mais Ninon, ayant su que Gourville était à Paris, et surprise de ne point recevoir sa visite, l'envoya chercher.

— Ah ! mon cher Gourville, s'écria-t-elle en le voyant entrer dans son appartement, il vous est arrivé un bien grand malheur...

Le pauvre Gourville frissonna, pensant que c'en était fait de ses écus.

— Oui, je vous plains, continua-t-elle, car le malheur est irréparable. L'absence a tué l'amour, vous êtes remplacé... Mais mon amour pour un autre n'a pu me faire oublier que je suis dépositaire d'un sac de dix mille écus, à vous appartenant. Pour moi, la foi du dépôt est aussi inviolable que celle du secret.

Elle ouvrit un secrétaire, et lui indiquant le sac :

— Le voilà, emportez-le, mon cher Gourville, et si mon cœur est au marquis de La Châtre, du moins mon amitié vous reste.

Gourville soupira de joie, prit le sac, et, après lui

avoir raconté l'indigne action du grand-pénitencier, demanda la permission de lui baiser la main; puis se retira en l'assurant de son estime et d'un éternel dévouement à sa personne.

Le marquis de La Châtre fut, de tous les amants de Ninon, le plus ardent, le plus magnifique, mais aussi le plus jaloux. Forcé de se rendre à des ordres supérieurs qui le réclamaient aux armées, et craignant, à bon droit, l'inconstance de sa maîtresse, il exigea d'elle un billet, avec double signature, par lequel elle s'engageait sur l'honneur à lui rester strictement fidèle. Ninon se mit à sourire de ce nouveau préservatif, beaucoup moins barbare que le cadenas espagnol, et satisfit le jaloux. Le marquis serra soigneusement, dans son portefeuille, le précieux billet et partit tranquille

Quelques jours après, un autre marquis, le jeune Sévigné qui, depuis longtemps, soupirait inutilement pour la belle Ninon, vint se jeter à ses pieds, et lui exprima son amour en termes si tendres, si passionnés, qu'elle céda... C'est alors que se rappelant la promesse écrite, elle s'écria :

— *Ah! le bon billet qu'a la Châtre!...*

Ce mot plaisant fit fortune, et plus tard Voltaire s'en servit avec succès dans sa comédie de la *Prude.*

Le marquis de Sévigné ne conserva pas longtemps son titre d'amant favorisé. Quoique séduisant par ses manières et son esprit, Ninon le trouva trop

douillet, trop musqué, trop soigneux de sa coquette personne; elle le considéra comme une poupée avec laquelle on s'amuse un instant et qu'on met dans sa boîte pour ne point la chiffonner. Elle disait de lui que c'était un homme au-dessous de la définition, une âme de bouillie ; un joli corps, mais de papier mouillé; un cœur de citrouille fricassé dans la neige. Le jeune marquis de Sévigné eut le sort des autres : au soleil de l'amour succéda l'aurore de l'amitié.

Depuis quelque temps, Ninon n'entendait plus parler d'un de ses amis, le fameux Desyveteaux, qui avait passé sa vie à la cour en qualité de gouverneur de M. de Vendôme, et qui jouissait d'une réputation d'épicurien justement méritée. Elle pensa que les dissipations de Desyveteaux l'avaient peut-être réduit à un état de fortune qui ne lui permettait plus de se montrer dans le monde. Suivant alors la généreuse impulsion de son cœur, elle alla à sa rencontre afin de lui offrir des consolations et des secours, s'il en avait besoin. Quel fut son étonnement de trouver le bonhomme, c'est ainsi quelle le nommait, travesti en berger, une houlette à la main, la panetière et la flûte au côté, et sur la tête un chapeau de paille doublé de satin rose. Ninon, le voyant dans ce singulier accoutrement, crut d'abord que les chagrins avaient dérangé sa raison. Le vieil épicurien s'en aperçut et lui prouva qu'elle était dans l'erreur, en lui faisant ce récit :

— Un soir, je trouvai à ma porte une jeune fille évanouie ; sa beauté, son âge tendre et la pitié qu'elle m'inspira, m'engagèrent à lui donner asile. Quelques jours après, ses grâces, son esprit et ses talents en musique m'enflammèrent d'un violent amour. Depuis ce moment, nous vivons heureux et tranquilles à la manière des bergers de Tempé. Pardonnez-moi, ma chère Ninon, de vous avoir oubliée ; le bonheur rend égoïste, et je n'ai plus que peu d'années à passer sur la terre. Venez quelquefois me visiter dans ma paisible retraite ; votre présence ne fera qu'augmenter le bonheur dont je jouis.

Ninon trouva le nouveau genre de vie de son ami très-innocent, et n'osa lui proposer de reparaître dans le monde.

L'abbé Courtin nous apprend que cette jeune fille dont s'éprit Desyveteaux, se nommait *Dupuis ;* qu'elle était chanteuse de profession et parcourait les rues de Paris avec son luth et des chansons. Sensible et reconnaissante, elle se prêta aux idées de son bienfaiteur et s'habilla en bergère. Le bon Desyveteaux, à l'âge de soixante-dix ans, jouait avec elle le rôle de Corydon. Une heure avant de mourir, il se fit jouer par sa bergère, une sarabande favorite, afin que son âme s'envolât plus délicieusement.

CHAPITRE III

Echec de Ninon. — Lettre à une amie.

Nous avons annoncé dans nos prolégomènes que la vie de Ninon offrait plusieurs points de ressemblance avec celle de Laïs : le trait suivant nous paraît l'exacte répétition de la scène où figura le philosophe Xénocrate.

Ninon, de même que Laïs, se croyait tellement sûre de vaincre et d'enchaîner, n'importe lequel parmi les hommes, si elle voulait s'en donner la peine, qu'elle fit la gageure, avec plusieurs de ses amis, d'amener à ses pieds le père Bourdaloue, le prédicateur le plus prolixe de son temps, et que Mme de Sévigné surnommait le grand Pan.

Le jour même de la gageure, elle l'envoya chercher, sous le prétexte qu'étant gravement malade, elle avait besoin de son ministère. L'abbé se hâta de courir chez Mlle de Lenclos, avec l'espoir d'obte-

nir la conversion d'une pécheresse célèbre et de lui ouvrir les portes du ciel. Arrivé au lit de la malade, quelle fut sa surprise de voir, dans une élégante alcôve, sur un oreiller garni de dentelles, un joli visage plein de santé; de beaux yeux lançant de douces flammes, un gracieux sourire se promenant sur des lèvres aussi fraîches que la rose entr'ouverte, une toilette de nuit coquette et voluptueuse...

— Je souffre horriblement, mon père, dit-elle en lui tendant une main plus blanche que l'ivoire le mieux poli. C'est ici; regardez, mon père.

Elle porta sa main à sa poitrine, qu'elle découvrit à demi pour en laisser deviner les charmes, et elle accompagna ce mouvement d'un de ses regards toujours vainqueurs.

Le père Bourdaloue interdit, presque honteux, mais invulnérable, comme Xénocrate, lui répondit froidement :

— Je vois bien, Madame, que votre maladie est au cœur ou dans l'esprit; ne pouvant rien contre ces sortes d'affections, je vais prier le grand médecin des âmes qu'il vous guérisse.

Et là-dessus il se retira, laissant l'enchanteresse dans une confusion complète.

L'inconstante Ninon voltigeait de seigneurs en princes, de poëtes en artistes, et n'aspirait de l'amour que ses plus légers parfums pour éviter l'ivresse, car l'ivresse trouble la raison, et elle voulait

être maîtresse de sa tête et de son cœur. Selon elle l'amour passé à l'état de fièvre n'offrait plus de plaisirs : c'était une maladie fort dangereuse pour les femmes, et qui les poussait à de tristes conséquences; la sage raison au contraire, leur en évitait tous les dangers. Aussi, la voyait-on n'accorder jamais trop à l'un, ne point désespérer l'autre, et couvrir du voile de la décence le plus innocent plaisir. Bonne avec ses amis, généreuse avec ses rivales, ne se chagrinant pas plus des infidélités qu'on lui faisait que de celles qu'elle faisait aux autres, toujours gaie, toujours aimable, toujours fêtée, adorée, Mlle de Lenclos dut à cette philosophie épicurienne, la magique influence qu'elle exerça sur les hommes.

Nous terminons ce chapitre par le fragment d'une longue lettre de Ninon de Lenclos à une de ses amies. Cette lettre est une espèce de profession de foi où elle se découvre tout entière.

« . . . . Vous prétendez, ma chère, que je suis difficile à connaître; cependant je me suis toujours offerte à vos yeux telle que je suis, et c'est votre faute si vous n'avez pas lu dans mon cœur. Je suis, dites-vous, une énigme vivante; le mot de cette énigme est *femme*, et je le suis complétement. J'ai, comme toutes les femmes, en général, l'imagination vive, peu d'ardeur dans les sens, le cœur susceptible d'émotions passagères, beaucoup

de coquetterie, et autant d'amour-propre et de vanité qu'il en faut à une femme pour se conduire dans le monde. Avec ces clefs, on ouvre tous les cœurs. J'ai beaucoup réfléchi, malgré cet air d'étourderie qui m'est naturel et que j'outre quelquefois. J'ai cherché à pénétrer ce qui se passait dans le cœur des femmes : celles qui ont eu le plus d'aventures sont convenues avec moi qu'elles avaient tâché d'exciter leurs sens, et qu'en poursuivant le bonheur, elles n'avaient embrassé que son ombre ; qu'elles s'étaient perdues en essais, comme ceux qui se ruinent à chercher la pierre philosophale.

« D'après ces réflexions, j'ai pensé à donner toute satisfaction à mon amour-propre, à ne prendre de l'amour que ce qui pouvait le flatter ; j'ai toujours vu les hommes suppliants et jamais vainqueurs insolents. Je fais briller à leurs yeux un rayon d'espérance pour les soutenir dans la pénible carrière qu'ils parcourent en m'aimant. Chacun d'eux croit être plus heureux, plus adroit que son rival ; mais je leur échappe comme *Protée*, au moment où ils croient triompher. Je ne vous cacherai pas que, malgré mes réflexions et mes savantes manœuvres, j'ai pensé succomber deux fois. Oui, dans un dangereux tête-à-tête, j'ai deux fois éprouvé des émotions dont on n'a pas su profiter ; mais elles ont passé comme un éclair, et je me suis plu à me venger de la maladresse de mes adorateurs. Je suis un peu vaniteuse des

dons que m'a faits la nature; en cela, je ressemble à toutes les femmes. Je me dis souvent en entrant au théâtre, quand l'éclat de mon teint, l'étincelle de mes yeux, l'élégance de ma taille et de ma toilette fixent tous les regards; quand les hommes et les femmes se tournent vers moi, avertis par un murmure d'admiration, je me dis : « J'ai plus d'influence « et de pouvoir réel sur tous les êtres qui sont ici, « que les plus hauts personnages; ils peuvent être « plus puissants par la fortune, mais leur empire « est plus borné que le mien; ils n'agissent que sur « les esprits ; j'ai le cœur et les sens dans mon do- « maine. Les grands personnages disgraciés ne « sont plus rien; leur pouvoir n'est qu'un pouvoir « d'emprunt, et, par conséquent, éphémère, tandis « que mon pouvoir m'appartient et aura la durée de « mes charmes. L'idée du bonheur que je puis faire « éprouver ne peut être séparée de ma personne; « aucun événement humain ne peut me faire tom- « ber de cette position ; l'âge seul, hélas!... »

« Vous croyez à la constance, et vous préférez à tous ces vains plaisirs le charme d'un sentiment durable; mais en est-il un seul qui puisse se soutenir longtemps dans toute sa vivacité? Le véritable amour est une maladie qui parcourt diverses périodes : désir, possession, satiété; voilà trois époques bien tranchées pendant la durée de la passion amoureuse, c'est-à-dire depuis le moment où elle

s'allume jusqu'au jour où elle s'éteint. Ce serait vainement qu'on voudrait s'attacher sans cesse au même objet et qu'on s'efforcerait de le voir constamment du même œil. La curiosité, puis l'habitude, déterminent les humains : l'une fait des amants volages et l'autre des gens constants : les uns sont actifs, les autres paresseux. Ces derniers sont plus attachés à l'appartement de leurs femmes ou de leurs maîtresses, au genre de vie, à la manière d'employer leur temps, qu'à la personne qu'ils semblent aimer. Un sentiment vif et durable en même temps est une chimère, une impossibilité. Comment peut-on trouver toujours aimable ce qu'on voit sans cesse, et être intéressé par une conversation qu'on finit par savoir par cœur ?

« L'amour constant n'est pas possible dans une grande ville, dans une capitale immense, où une succession rapide d'objets s'oppose aux impressions profondes. Là, tout ce qui peut fixer les regards se présente sous l'aspect le plus séduisant; là, mille beautés se disputent l'empire des cœurs et se détrônent chaque jour.

« L'homme est incessamment agacé, satisfait et rassasié. On est incertain, on voltige d'objets en objets ; l'effet de la beauté est détruit par l'effet de la grâce piquante, et celui-ci, à son tour, est anéanti par la grâce touchante. On compare, on hésite, on n'a pas le loisir d'aimer longtemps; on adore toutes

les femmes et on ne s'attache à aucune. L'homme est au bal, au théâtre, en société, comme chez un marchand qui étale cent pièces d'étoffes ; il ne sait laquelle préférer.

« Vous voyez, ma bien chère amie, que, malgré ma légèreté, j'ai réfléchi ; j'ai fait plus : j'ai comparé, mesuré, apprécié, sondé, appris tout ce qui est accessible à l'esprit d'une femme, et je m'en tiens aux légers plaisirs de la galanterie. Adieu, ne soyez pas en peine de moi. Quand ma jeunesse sera passée, il me restera encore la ressource du bel esprit ou de la dévotion, maladies à la mode chez les vieilles femmes. »

CHAPITRE IV

Ariste. — Sa passion pour Ninon. — Leurs poétiques amours.

Ninon se vit une seconde fois enceinte d'un personnage haut placé, qui la supplia de passer à la campagne le temps de sa grossesse. Sa santé avait déjà éprouvé quelques atteintes ; la vie dissipée du monde ne pouvait qu'être funeste à la mère et à l'enfant. Ces considérations et l'instinct maternel décidèrent Ninon à se retirer dans un charmant petit village peu distant de Paris. Elle emporta avec elle son luth, sa musique, une bibliothèque choisie, et se promit d'écrire, sous forme de mémoires, ses aventures les plus saillantes. Ce temps de retraite fut pour elle le plus paisible de sa vie ; les journées s'écoulaient tranquilles, sans nuages, et les plaisirs de l'âme faisaient taire les désirs des sens.

Un jour, en se promenant dans la campagne, elle trouva, sous un arbre qu'entourait un banc de gazon,

un petit volume oublié, sans doute, par quelque lecteur distrait ; elle ramassa le livre et l'ouvrit : c'était une traduction en vers des idylles de Théocrite. Ninon promena les yeux autour d'elle pour s'assurer si le propriétaire du volume ne se trouvait point quelque part aux environs ; elle ne vit personne. Alors, s'étant assise sur le petit banc de gazon, elle se mit à lire. Arrivée à un passage où le poëte décrit la fête du printemps chez les Arcadiens, et fait danser autour de la statue de l'Amour les bergères couronnées de fleurs, elle s'écria involontairement :

— Oh ! que vous deviez être jolies, jeunes bergères, et surtout heureuses !...

— Moins jolies que vous, j'en jure par Vénus ! dit une voix qui la fit tressaillir.

Ninon leva les yeux et aperçut, debout, derrière elle, un beau jeune homme qui lui souriait tendrement.

— Ce livre vous appartient sans doute, Monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Oui, Madame ; me sera-t-il permis de vous en faire hommage ?

— Mais, Monsieur, on n'accepte que de la part de ses amis.

— Oh ! si vous me donniez la douce espérance de pouvoir le devenir un jour, je ferais tout pour mériter cette faveur.

La conversation continua quelque temps sur ce

ton gracieux, et Ninon lui permit de l'accompagner jusqu'à l'entrée du village.

Le lendemain, Ariste, c'était le nom du jeune homme, alla s'asseoir sur le banc de gazon, avec la pensée que la belle inconnue y reviendrait; mais Ninon l'ayant aperçu de loin, donna une autre direction à sa promenade. Après l'avoir longtemps attendue, le jeune Ariste, qui connaissait tous les chemins et sentiers aboutissant au village, se mit à les battre et finit par découvrir la beauté qu'il cherchait. Il vint à elle, l'aborda avec tant d'amabilité et lui dit des choses si charmantes, que Ninon se sentit une propension à l'aimer. La promenade se prolongea jusqu'au soir. La conversation, douce et tendre d'abord, s'anima peu à peu; des phrases entrecoupées de soupirs; des regards timides, mais éloquents; quelques exclamations comprimées, apprirent à Ninon qu'elle était adorée. Ce soir-là, elle lui permit de l'accompagner jusqu'à la porte de son domicile. Ariste voulut lui baiser la main avant de se séparer : Ninon la retira; mais, voyant une larme sous les paupières du jeune homme, elle la lui abandonna et tressaillit soudain sous l'impression de deux lèvres ardentes.

L'ombre couvrait le village; les bruits du soir avaient cessé; tout le monde dormait. Ninon, appuyée sur sa croisée, respirait le parfum des prairies que lui apportait la brise. Lés étoiles scintil-

laient dans un ciel pur ; la nuit marchait silencieuse et magnifique : c'était une de ces nuits favorables aux amoureuses sérénades. Ninon pensait à son bel inconnu, et involontairement elle soupira. Les connaissances variées d'Ariste, son langage et ses manières annonçaient une éducation soignée. Que pouvait-il être ?... Un jeune seigneur, un poëte, un jeune artiste venant demander des inspirations à la nature ? Elle se perdait ainsi en mille conjectures qui flattaient ses désirs. Une tendre rêverie s'était emparée de son âme et la berçait doucement, lorsqu'elle en fut tirée par les accords d'une guitare et ces vers que chantait une voix mélodieuse :

Il faut t'aimer lorsqu'on te voit paraître,
C'est une soif qu'on ne peut modérer :
A ton regard s'embrase tout mon être ;
Si tu souris, mon cœur n'est plus le maître,
Il faut t'aimer, te chanter, t'adorer !

Il faut t'aimer lorsque tu prends ta lyre
Et qu'on l'entend sous tes doigts murmurer ;
Lorque ta voix suavement soupire
Un chant d'amour : alors, avec délire
Il faut t'aimer, t'écouter, t'adorer!

Il faut t'aimer, t'aimer à la folie
Quand tes beaux yeux nous ont dit d'espérer
En te voyant si tendre, si jolie,
Le cœur désire et la tête s'oublie...
Il faut t'aimer, soupirer, t'adorer !

Il faut t'aimer lorsqu'un charmant sourire
Vient tendrement sur tes lèvres errer ;

Nouvelle Armide en l'art de nous séduire,
A toi des cœurs, à toi le doux empire ;
Il faut t'aimer, t'obéir, t'adorer !

Ninon écouta cette amoureuse mélodie avec d'autant plus de plaisir qu'elle s'adressait à elle. Le chanteur ne pouvait être que son bel inconnu; elle laissa tomber son mouchoir pour en acquérir la certitude et promit de rendre heureux l'amant qui le lui rapporterait. Elle se retira de la croisée, mais elle y fut bientôt ramenée par la voix du chanteur, qui recommença plus tendrement encore :

Si, par une faveur divine,
Se réalisaient mes souhaits,
O belle maîtresse ! devine
Ceux qu'à ton insu je ferais ?
Je voudrais, ainsi que ton ombre,
A tes pas me voir attaché,
Et pendant la nuit la plus sombre
Dans ton boudoir être caché.

Je serais la lyre amoureuse
Qui chante et frémit sous ta main
Je serais la fleur bienheureuse
Qui brille et s'endort sur ton sein ;
Je serais la suave essence
Dont tu parfumes tes cheveux,
Et le ruban qui se balance
Autour de ton front gracieux.

Pour te couvrir d'or et de soie
Quand tu gagnerais ton boudoir
J'y viendrais, palpitant de joie,
Prendre la place du miroir.

Mon cristal serait si fidèle
Que, malgré ton cœur indécis,
Le plaisir de t'y voir si belle
Irait t'arracher un souris !

Le lendemain, Ninon alla au-devant d'Ariste qui l'attendait depuis longtemps sur le banc de gazon; elle le trouva plus charmant que la veille, mais moins timide. Ariste lui offrit son bras, en l'engageant à se promener sous une épaisse saulaie dont les branches s'entrecroisaient sur leurs têtes. Pendant cette longue promenade, Ninon causa de l'aimable trouvère, qui la nuit dernière, était venu lui donner une sérénade.

Ariste garda le silence, craignant de se trahir.

— Vous, qui habitez le village depuis plus longtemps que moi, demanda-t-elle, ne connaîtriez-vous point ce musicien-poëte à la voix douce et sonore? Il m'a charmée, je l'aime sans l'avoir vu.

— Je ne connais personne que vous dans ce village, et ne désire faire d'autre connaissance.

— Alors, j'ai donc fait un rêve?

— Peut-être...

— Tant mieux; cela me tranquillise; car j'ai rêvé que j'avais laissé tomber mon mouchoir de la croisée et promis de favoriser celui qui me le rapporterait.

— Oh! je vous demande à genoux la réalisation de cette douce promesse ! s'écria le jeune homme en sortant le mouchoir de son sein.

Cette fois sa timidité avait totalement disparu et Ninon fut obligée de se défendre. Ariste, ivre d'amour et palpitant d'espoir, se jeta aux pieds de sa maîtresse à moitié vaincue; il lui prit les mains dans les siennes et sa voix suppliante, jointe à l'éloquence de ses regards, lui assura une victoire complète.

De ce moment, il s'établit entre Ninon et Ariste une étroite intimité de sentiments, et tous les deux éprouvèrent le besoin de se voir et de se parler. Ils allaient ensemble s'égarer dans la campagne, jouer dans la prairie et s'asseoir sur le bord des ruisseaux. Tantôt ils philosophaient, tantôt ils composaient de charmantes élégies; d'autres fois, ils mariaient leurs voix aux accords de leurs luths et modulaient de délicieux chants d'amour! Oh! ce furent de charmantes journées que celles-là, loin des fêtes et des bruits étourdissants de la capitale. Ninon trouva que les amours, à la campagne, avaient bien leurs délices.

Un matin, Ariste entra, sur la pointe du pied, dans la chambre de sa maîtresse; elle dormait encore. Ne voulant point troubler son sommeil, il la contempla avec ivresse. Puis, il détacha une feuille de son souvenir, écrivit au crayon des vers qu'il déposa sur le pied du lit, et disparut légèrement.

Lorsque Ninon se réveilla, le papier frappa ses regards; elle le lut et resta confuse. Scandalisée de

ce qu'Ariste avait eu la témérité de venir la surprendre pendant son sommeil, elle bouda tout un jour. Ariste étonné de ne point la rencontrer à la promenade aux heures accoutumées, passa et repassa devant ses fenêtres: elle ne parut pas. Une fois cependant il la vit mettre la tête à la croisée et la retirer furtivement dès qu'elle l'eut aperçu. Ne sachant à quoi attribuer ce caprice, Ariste monta et frappa doucement à la porte; il se nomma: on ne l'écouta point. Comme il s'obstinait à frapper, une voix brève lui répondit:

— Assez! assez! Veuillez vous retirer, Monsieur; je suis fâchée contre vous.

Quand une femme est de mauvaise humeur, l'importuner par des prières, c'est perdre son temps; la supplier, lui demander pardon, c'est l'irriter davantage. Le meilleur parti qu'on ait à prendre, c'est d'attendre que sa mauvaise humeur soit un peu calmée. Ariste savait cela; il se retira sans mot dire et attendit l'heure du berger.

Mais ces jours tranquilles, cette sécurité dans le bonheur devaient être bientôt troublés. M. de Gersey, après cinq mois d'absence forcée, revint à Paris et se rendit en toute hâte auprès de Ninon. Il arriva au village plus amoureux que jamais, et pour son malheur, trouva les deux amants occupés à pincer du luth. Ariste était trop beau pour ne pas inspirer au comte une jalousie subite et des

craintes fondées sur l'infidélité de sa maîtresse. Cette jalousie perça à travers la froideur des hommages qu'il s'efforça d'adresser à Ninon.

— Vous avez dû bien vous ennuyer ici? mon ange, lui dit-il avec ce sourire obligé de la galanterie.

— Au contraire, mon ami, j'y ai passé des journées délicieuses.

— Ne préféreriez-vous pas rentrer dans la capitale?

— Je ferai ce que vous voudrez : décidez vous-même, je suis prête à vous obéir.

Ninon n'aimait plus le marquis, mais il était le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein, et il avait promis de lui assurer un brillant avenir. M. de Gersey possédait une fortune immense ; dans l'intérêt de son enfant, la mère se soumit à tout ce qu'on exigea d'elle. Ils partirent le soir même pour Paris.

Le marquis, homme d'esprit, ne lui demanda aucune explication sur ses liaisons avec Ariste; il savait que dans le monde un homme jaloux passe pour un sot, un être ridicule, et il eut garde d'en augmenter le nombre déjà si grand. Cette discrétion lui valut l'estime et l'amitié de M[lle] de Lenclos, qui ne se démentirent jamais dans la suite.

Quelques jours après son arrivée à Paris, Ninon en repartit secrètement pour aller retrouver Ariste

et s'excuser de la manière brusque dont elle avait été forcée de le quitter; cette femme adorable mettait de la délicatesse en tout; elle eût été très-peinée de faire, n'importe à qui, la moindre impolitesse; d'ailleurs un sentiment bien doux lui fit entreprendre cette démarche : elle aimait!

Ariste avait quitté le village; on ignorait où il était allé.

Elle s'en retourna pensive et affligée.

A quelques jours de là, Ninon fut bien surprise de voir entrer dans son cabinet un jeune homme pâle, à la figure soucieuse, qui lui dit d'une voix pleine de tristesse :

— Madame, je viens vous remercier de tout le bonheur que vous m'avez donné... hélas!... et vous adresser un éternel adieu... Il la salua et sortit précipitamment.

Vivement émue par le timbre de cette voix si chère, Ninon voulut le rappeler, courir après lui; mais la force lui manqua, elle se sentit défaillir. Le soir elle reçut ce billet :

« Madame, jusqu'ici j'avais ignoré votre nom; en l'apprenant, mon espoir s'est anéanti sans retour : je voulais être aimé seul et vous posséder tout entière : deux choses impossibles à la belle Ninon... Adieu, oubliez-moi, si ce n'est déjà fait; vous ne saurez jamais mon nom; vous ne me verrez plus!

« Ariste. »

A ce billet était jointe la lettre que voici :

« Va, ne crains pas que je te maudisse et que je lance contre toi l'imprécation des amants vulgaires ; j'avais prévu ton inconstance; je l'ai apprise sans étonnement, non sans douleur, mais je suis resté calme et résigné.

« Comment, toi, si délicatement mignonne, si spirituelle et si jolie ; toi que la mode et les cercles brillants de la capitale réclamaient de toute la puissance de leurs prestiges, comment as-tu pu rester si longtemps aux bras d'un mauvais rimeur? C'est, en matière de constance, un tour de force qu'auront de la peine à croire les *adorables* avec lesquels tu vas vivre.

« Passer des heures entières, comme nous, à se regarder, à causer d'amour; cela peut durer un ou deux jours au plus; mais des mois entiers!... oh! c'est si monotone, si bête! au dire des femmes à la mode, qu'en vérité tu dois en être étonnée, même honteuse. Une laide peut s'accommoder de cette vie stupide, par la raison que, délaissée de tous, elle est heureuse de rencontrer un homme qui s'éprenne d'elle et lui dise qu'elle est jolie : ce mot-là est si doux aux oreilles des femmes!

« Mais, pour toi, séduisante Ninon, qui peux, selon tes caprices, t'entourer d'une foule d'adorateurs, les congédier, les renouveler, les rendre

heureux ou les torturer, pour toi, de quelle valeur est une infidélité? une niaiserie d'enfant, l'ombre d'un léger remords que le désir de plaire efface, anéantit. Oui, je m'accuse d'avoir si longtemps privé les cercles élégants de ta présence... Mais alors tu m'aimais... Plus d'un seigneur a dû maudire le *Tircis* qui avait réduit au rôle de *bergère* la belle des belles d'une capitale. Selon eux, c'était sottise de ta part, et moi j'étais un égoïste, un brutal, de te garder pour moi seul. Une perle doit briller au soleil et ne pas rester cachée dans l'ombre. C'est vrai; je m'avoue coupable... Cependant j'étais si heureux de t'aimer dans le silence et le mystère, si glorieux d'être aimé seul!..

« O amie! te souvient-il de ces journées que rendait si belles la simplicité de nos désirs? Le silence des bois et leur fraîcheur, le doux murmure des ruisseaux, lorsque, assis sur leurs bords, par une tiède soirée, nous y faisions tendre causerie d'amour; nos courses à travers les prairies dont nous cueillions les fleurs, pour en tresser des guirlandes avec lesquelles je t'enchaînais sur mon sein; hélas! ces plaisirs trop naïfs sont maintenant indignes de toi. Le culte que je t'adressais au village était trop modeste pour l'astre radieux devant lequel tant d'autres doivent pâlir. L'amour et l'admiration d'un seul ne te suffisaient plus; il te fallait l'encens et l'adoration de la foule.

« Les théâtres, les bals, les appartements jonchés de tapis, les salons aux lambris dorés, étincelants de lumières, sourient davantage à ton orgueil qu'une petite chambre de village. Va donc y étaler ces grâces que te prodigua la nature. Là, tu seras entourée d'une cour de jeunes seigneurs empressés à t'obéir; de doux propos, de tendres paroles caresseront tes oreilles; d'ardents soupirs t'embraseront peut-être... Et, tandis que tu t'enivreras de louanges et d'hommages, les autres femmes sécheront d'envie, étoufferont de dépit.

« Il es si doux d'attirer tous les yeux et d'être l'idole à laquelle s'adressent toutes les adorations! si doux d'éclipser ses rivales, de les forcer à la retraite! Va, tu auras toutes ces joies, tous ces bonheurs; mais, songes-y bien, cet apogée de glore ne durera pas toujours; tu déclineras, tu pâliras à ton tour; et, lorsque la vie du monde, cette vie dévorante, aura appauvri ton sang et flétri tes charmes; lorsque tes joues seront fanées, que l'étincelle ne jaillira plus de tes yeux fatigués, alors tu tomberas dans ce domaine des coquettes délaissées, affreux désert arrosé par des flots d'amertume; froides solitudes où le jour est sombre et le ciel glacé, où croissent aux flancs des rochers arides deux épines monstrueuses : l'*impuissance* et le *regret*.

« O femme! les heures s'envolent, les jours passent, et le temps inexorable s'avance toujours, em-

portant, chaque soir, une de nos belles journées. Rien ne peut s'opposer à sa marche fatale; mais la sagesse nous conseille d'être sobre au printemps, pour conserver à l'automne de la vie les feux et la vigueur de l'été :

« Songes-y bien, dans sa course rapide,
Le temps emportera ta beauté, mes soupirs,
Et ton cœur, abreuvé de mille vains désirs,
Maudira, mais trop tard, le fantôme perfide
De l'inconstance et de ses courts plaisirs.
Songes-y bien, songe à sa fuite légère :
Le printemps disparaît, le jour succède au jour
Encor quelques instants de douceur passagère,
Bientôt l'hiver survient ! adieu, plaisirs d'amour,
Et la jeunesse, hélas ! a passé sans retour... »

Ninon, après cette lecture, mit tous ses gens et amis en campagne; elle fit faire les plus actives recherches pour découvrir l'amant fugitif. Tous les coins et recoins de la capitale furent fouillés sans succès. Ariste avait disparu. On pensa depuis que ce jeune homme était un seigneur espagnol ou italien qui, blessé dans son amour, avait regagné sa patrie. Ninon ne le vit plus et n'en entendit jamais parler; elle y pensa toujours. Ce beau jeune homme lui avait inspiré une passion réelle, un profond amour. Elle conserva précieusement dans une petite boîte à secret les poésies et la lettre d'adieu de cet amant; souvent elle les relisait, et plus d'une fois elle y laissa tomber une larme. Cet amour, brisé presque à sa naissance, fut un des chagrins de sa vie.

CHAPITRE V

L'hôtel de Ninon fréquenté par les célébrités de l'époque.

La maison de la rue des Tournelles était toujours le rendez-vous favori des poëtes, des artistes, des hommes les plus spirituels et les mieux titrés de la capitale; leur assiduité à la fréquenter leur fit donner le surnom d'*oiseaux des Tournelles.* Plusieurs seigneurs s'honoraient de ce titre : entre autres, le comte de Charleval, poëte léger, qui composa, à ce sujet, une chanson dont il ne nous est parvenu qu'un couplet :

Je ne suis plus oiseau des camps,
Mais de ces oiseaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tous temps,
Et qui plaignent les tourterelles
De ne le faire qu'au printemps.

Dans ce délicieux séjour de la rue des Tournelles,

on ne s'exerçait pas seulement à la galanterie et à l'amour, on s'exerçait aux combats philosophiques et littéraires, exactement comme chez Laïs à Corinthe. Plus d'un auteur venait y débiter sa prose et ses vers : Desbarreaux, Chapelle, Chaulieu, Scarron, Châteauneuf, Campistron, Molière et beaucoup d'autres moins célèbres, y trouvaient ou des admirateurs ou des juges sévères. En un mot, toutes les illustrations aristocratiques et littéraires se rassemblaient autour de Mlle de Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si longtemps sut faire usage
De son esprit, de sa beauté
Et du talent d'être volage,
Faisait alors, avec gaîté,
A ce charmant aréopage
Un discours sur la volupté.
Dans cet art elle était maîtresse,
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.

Un rimeur inconnu qui fréquentait les Tournelles et faisait à Ninon une cour assidue sans le moindre encouragement, profita d'une discussion qui s'éleva sur la *brune* et la *blonde* pour lui débiter ces vers, à elle qui était brune (1) :

(1) Il existe deux opinions contradictoires à ce sujet : l'une affirme que Ninon était blonde, l'autre qu'elle était brune. Cette dernière opinion serait plus acceptable, par la raison qu'en général les

A ses longs cheveux noirs, à sa voix éloquente,
On reconnaît les traits de la brune piquante;
Le feu des passions étincelle en ses yeux
Et sur son front se lit l'amour impérieux.
En elle tout séduit, étonne,
Tout annonce un cœur agité,
Et jusqu'à l'air qui l'environne
Tout enivre de volupté.
Adorant son amant jusqu'à l'idolâtrie,
Afin de mieux lui plaire elle invente, varie,
Et sa brûlante imagination,
S'écartant, pour aimer, des routes ordinaires,
S'égare et va chercher au séjour des chimères
D'un bonheur idéal le magique rayon.
Jalouse, ardente, enthousiaste,
Du vice et des vertus elle offre le contraste;
Opiniâtre en ses desseins,
De l'obstacle elle sait aplanir les chemins :
Les remords, la douleur, la mort.....

— Assez! assez! arrêtez-vous, mon cher poëte, interrompit Ninon en riant; j'espère bien que ce n'est pas mon portrait que vous venez d'esquisser; je ne suis pas si fougueuse!...

Mystifié jusqu'au fond de l'âme de cette mordante exclamation, le pauvre rimeur pâlit, rougit et se mordit les lèvres alternativement. Puis, se tournant vers une blonde langoureuse assise auprès de Ninon, il continua sur un ton qui décélait son amour-propre blessé :

brunes se conservent plus longtemps, et Ninon fut un prodige à cet égard.

Moins ardente en amour, mais aussi moins cruelle,
Possédant les vertus d'un cœur moins agité,
A la cour de Vénus il est une autre belle,
Qui sait nous attacher par son aménité.
De longues boucles d'or forment sa chevelure,
Sur son limpide front est peinte la candeur,
Et l'azur de ses yeux reflète la langueur.
Richement mélangés brillent sur sa figure
L'incarnat de la rose et des lis la blancheur :
Son sourire enivrant, sa grâce virginale,
Et ce divin parfum que l'innocence exhale,
De sa fraîche beauté complètent les trésors.
L'amour n'allume point dans le fond de son âme
   Cette vive et funeste flamme
Qui consume la vie en usant ses ressorts;
Elle ne connaît point cette fiévreuse ivresse;
Suavement reçoit et rend une caresse;
Un amant auprès d'elle est doucement heureux...

La dame blonde paya d'un tendre sourire les vers qu'on lui adressait, et Ninon ajouta malicieusement :

— A la bonne heure, on voit que vous êtes pour la blonde. C'est à vous, ma chère amie, de lui donner la couronne.

Ce fut ainsi qu'elle se débarrassa de cet importun.

Une autre fois, il s'agissait de définir le bonheur. Cinq à six littérateurs entrèrent en lice et débitèrent plus ou moins pompeusement ce qu'ils entendaient par ce mot. Un individu, appuyé sur le dossier d'un fauteuil, écoutait les discoureurs,

et, de temps à autre, laissait errer sur ses lèvres un dédaigneux sourire.

— Il paraît, lui dit Mlle de Lenclos, que, selon vous, ces messieurs sont bien loin du bonheur?

— Vous l'avez dit, Mademoiselle; il semblerait que vous ayez lu dans ma pensée.

— Croyez-vous au bonheur, vous?

— Certainement.

— Et où se trouve-t-il? Ayez la bonté de nous le dire.

— Oh! bien loin d'où ces messieurs le placent, et, si le lieu où il se cache était pour vous un secret, je vais vous le découvrir.

Où gît le vrai bonheur? Un prix fut proposé
A celui qui le mieux, en vers dithyrambiques,
Traiterait ce sujet depuis longtemps usé.
De toutes parts on vit nos auteurs érotiques,
Sur l'aile des amours heureusement portés,
Le placer dans les bras d'une amante chérie,
Dans le fond d'un boudoir, séjour des voluptés,
Ou bien parmi les fleurs d'une fraîche prairie.
— L'artiste le trouva dans le sein des beaux-arts;
— Le favori des rois, au milieu des hasards;
— Les guerriers, les héros, fiers enfants de la gloire,
Le rangèrent, hélas! derrière un bouclier,
Sous un casque brillant, dans le tranchant acier,
Au plus fort des combats où hurle la victoire,
Et dans le fol espoir de vivre dans l'histoire.
— L'avare desséché, l'avare aux doigts crochus,
L'enferma dans un coffre au milieu des écus.
— Le pauvre, de tout temps, le vit dans la richesse.

— Le buveur altéré, dans le vin et l'ivresse.
— Le philosophe, enfin, discourut à son tour,
Le proscrivit d'abord du temple de l'Amour,
Et puis sous les glaçons de l'austère sagesse
Il crut l'avoir fixé... Erreur, grossière erreur!
Non, non, ce n'est point là que gît le vrai bonheur.
— Le bonheur ici-bas n'est qu'un riant mensonge;
Hélas! pauvres humains, que berce un si beau songe,
S'il existe pour vous, c'est pendant le sommeil,
Promptement il s'envole au moment du réveil.

Ninon regarda sa pendule.

— Minuit passé! s'écria-t-elle; hâtez-vous, mon cher poëte, vous n'avez pas une minute à perdre, il est temps d'aller chercher le *bonheur*.

Un éclat de rire général accueillit ce spirituel à-propos, et l'homme au dédaigneux sourire se mordit les lèvres à son tour.

L'abbé de Chaulieu, surnommé le poëte de la bonne compagnie, se disait heureux d'être dans les bonnes grâces de Ninon. Le duc de La Rochefoucauld, MM. de Lionne, de Lauzun, les comtes de Grammont et de Guiche, ne tarissaient pas en éloges sur les incomparables qualités de cette femme charmante. Ce fut à cause de l'estime et de l'amitié qu'ils avaient pour elle que ces hauts personnages se décidèrent à demander à Louis XIV la grâce de Saint-Évremont, alors exilé en Angleterre. Cette grâce leur fut accordée; mais Saint-Évremont, déjà vieux, préféra « rester avec des gens accoutumés à

sa loupe et à ses cheveux blancs, que de reparaître dans une cour où il craignait de ne plus être reconnu de personne. »

Le célèbre Fontenelle rechercha aussi la société de Mlle de Lenclos; il y conduisit l'astronome Huygens, un des plus grands mathémaciens de l'époque. Le comte de Chatillon, devenu maréchal de France, se prit d'un bel amour pour Mlle de Lenclos, qui, malheureusement pour lui, le paya d'une complète indifférence. Le fameux danseur Pécour était alors son rival heureux. Un jour, que ce danseur portait un habit assez ressemblant à l'uniforme des gardes, le comte lui demanda, d'un ton ironique, dans quel corps il servait.

— Monseigneur, lui répondit Pécour, je commande dans un corps où vous voudriez bien servir.

Le comte, piqué de cette réponse hardie, en exprima son vif mécontentement à Mlle de Lenclos et ne remit plus les pieds chez elle.

Il semblait que tous les hommes éminents dussent à Mlle de Lenclos l'hommage de leur cœur. Le comte de Fiesque, un des plus aimables seigneurs de la cour, lui paya son tribut; ils s'aimèrent l'un et l'autre avec passion; mais, chez l'homme comme chez la femme du monde, les passions s'allument et s'éteignent facilement. Le comte sentit le premier sa flamme s'affaiblir, et, n'osant en faire l'aveu de vive voix, il prit le parti de l'écrire.

Ninon était à sa toilette lorsqu'elle reçut le fatal billet. Frappée au cœur par ce coup inattendu, elle prit des ciseaux, coupa une partie de sa chevelure, et, la donnant au valet :

— Allez dire à votre maître que voilà ma réponse.

Le comte de Fiesque sentit combien il y avait de dévouement dans ce procédé, et courut immédiatement se jeter aux pieds de son amante, la priant de lui pardonner un moment d'oubli et lui jurant un éternel amour.

Ninon connaissait trop bien le cœur des hommes pour croire à la durée d'une passion réchauffée ; elle chercha donc à remplacer cet amour déjà vieux par un autre plein de jeunesse.

A l'âge de cinquante-cinq ans, Ninon accoucha d'une fille qui ne vécut point. Le père, homme très-haut placé, en fut inconsolable ; il fit embaumer le corps de l'enfant et le plaça dans sa bibliothèque, afin de l'avoir toujours devant les yeux.

Les deux traits suivants prouvent la puissance des charmes de Mlle de Lenclos et la délicatesse de ses sentiments.

Voulant éprouver jusqu'où pouvait aller la faiblesse d'un homme amoureux, elle fit semblant de se montrer indifférente à la cour assidue que lui fai-

sait un jeune seigneur de la première noblesse. Un jour, après avoir attisé l'incendie qui dévorait le cœur de ce jeune homme, elle exigea de lui une promesse de mariage avec un dédit de trente mille écus.

— Cent mille si vous l'exigez ! s'écria le jeune seigneur.

A quelque temps de là, ce seigneur, assistant à la toilette de Ninon, fut très-étonné de lire sa signature sur une des papillotes qui avaient servi. Il la déplie, l'examine, et, voyant que c'est le dédit de trente mille écus, il en témoigne sa surprise.

— Cela doit vous prouver, lui répond Ninon, quel cas je fais des promesses de jeunes étourdis comme vous, et combien vous vous compromettriez avec une femme capable de profiter de vos sottises.

Charmée de l'esprit et des bonnes manières de Mlle de Lenclos, la marquise de *** voulut montrer à ses deux filles, qu'elle venait de retirer du couvent, la femme la plus aimable, la plus spirituelle de Paris, et, pour cela, les conduisit à l'hôtel de la rue des Tournelles. Mlle de Lenclos ne les reçut que dans le vestibule, les embrassa et dit à la mère :

— Permettez-moi de ne pas laisser entrer ici vos demoiselles ; riches et belles comme elles sont, elles doivent prétendre aux plus brillants partis, et je craindrais qu'elles ne se fissent tort en fréquentant ma maison.

A soixante ans, Ninon était encore si bien conservée, si attrayante, qu'elle inspira à son second fils le chevalier de Villiers, une passion fatale. Voici ce qu'un biographe rapporte à ce sujet :

« Le marquis de Gersey avait fait donner une brillante éducation à ce jeune homme sans lui dévoiler le secret de sa naissance. Ses études achevées (il entrait dans sa vingtième année), le marquis voulut, avant de le lancer dans le monde, l'envoyer quelque temps à l'école de sa mère, pour lui faire prendre ce ton de bonne société qu'elle possédait au suprême degré. Ninon souscrivit aux désirs du marquis, ignorant le malheur qui devait en être la suite.

« La mère se trouvait heureuse de pouvoir donner des leçons à son fils ; elle rédigea même expressément pour lui quelques articles sur les moyens de plaire.

— « Écoutez, mon ami, lui dit-elle, il n'est pas « très-difficile de réussir auprès des femmes lors- « qu'on sait s'y prendre ; c'est un art qui exige tout « simplement un peu d'esprit et beaucoup d'expé- « rience ; retenez bien ceci :

« Premier point : — Ne se présenter à la personne « dont on veut se faire aimer, que dans un moment « favorable.

« Deuxième point : — Ne faire ses visites qu'a- « vec cette finesse de tact qui vous évite les dan- « gers d'être importun, et vous fait même désirer.

« Troisième point, tout à fait nécessaire : — Étu-
« dier le caractère de la personne dans ses plus
« minutieux détails. Après une profonde connais-
« sance de la tête et du cœur, mettre en pratique les
« conseils suivants :

« Avec l'aristocratie de haut rang, orgueilleuse
» de ses titres, soyez respectueux, modeste, timide;
« ayez toujours le chapeau à la main et l'admira-
« tion sur les lèvres ; montrez-vous empressé à lui
« obéir ; cherchez à deviner, à prévenir ses moin-
« dres volontés, ses plus légers caprices; soyez ho-
« noré d'un de ses regards ; remerciez-la humble-
« ment de l'honneur qu'elle vous fait de daigner
« s'abaisser jusqu'à vous.

« Votre étoile, au contraire, vous conduit-elle aux
« pieds de la finance anoblie : oh ! riez avec elle ;
« moquez-vous de ces antiques barons aux ma-
« noirs crénelés, de ces fières marquises aux quatre
« quartiers, de toutes ces vieilleries surannées qui
« commencent à tomber dans le domaine de la co-
« médie.

« Conduisez-vous ainsi avec l'une et l'autre no-
« blesse ; soyez-en bien sûr, vous réussirez.

« Parlez de modes à la coquette ; louez son excel-
lent goût à choisir ses ajustements, ses parures, à
« composer ses toilettes ; donnez-lui adroitement à
« penser que jamais adresse féminine ne fit mieux
« ressortir les avantages de son joli corps. Jasez,

« caquetez des heures entières sur la couleur d'un « ruban, sur la forme d'un bonnet, d'un chapeau, sur « la coupe d'une manche; enfin, ne craignez pas de « traiter sérieusement la manière de poser une « épingle. Pendant une conversation aussi intéres« sante, gardez-vous d'être distrait; vous seriez « perdu! Boudez quelquefois, feignez de l'indiffé« rence, de la froideur même, avec la femme capri« cieuse, surtout avec la coquette. Absentez-vous, « faites courir le bruit que vous portez ailleurs vos « adorations : alors on vous désirera; on vous écrira; « peut-être vous enverra-t-on chercher; puis on « vous fera de tendres reproches, on minaudera, on « exigera de vous de nouveaux serments; vous se« rez aimé, caressé, choyé plus que jamais. De temps « à autre, extasiez-vous devant les jolis doigts qu'on « vous montre pour être admirés; ne tarissez point « en louanges sur les petits pieds enfermés dans « leur prison de velours ou de satin; causez fêtes, « bals, théâtres, équipages, colifichet; jetez un « grain de médisance dans vos discours, lorsque « vous serez sur le chapitre d'une beauté rivale; « enfin, exercez-vous aux charmantes fadaises du « vocabulaire des boudoirs, et vous serez un garçon « d'esprit, un homme adorable, accompli; vous « aurez su plaire, on vous prônera, on raffolera de « vous : c'est à qui fera votre conquête.

« Avec une femme artiste, raisonnez modeste-

« ment de son art; soyez avare de conseils, surtout
« si elle vous en demande; écoutez avec enthou-
« siasme tout ce qu'elle vous dit; approuvez tout ce
« qu'elle fait; montrez-vous plein d'admiration pour
« son beau talent; hasardez une louange pénétrante,
« mais délicate, vous réussirez.

« Avec une dévote, ayez en public les yeux bais-
« sés, la candide innocence de l'enfant, la simplesse
« de Joseph; on vous écoutera. En tête-à-tête, soyez
« entreprenant: on cédera, on vous adorera.

« Avec une jeune femme qui débute dans le
« monde, et dont la timidité n'a pas encore été
« remplacée par cette effronterie qu'on est convenu
« d'appeler aisance de manières, ayez la naïveté,
« la douceur d'un adolescent; montrez-vous atten-
« tif aux désirs qu'elle n'ose exprimer; soyez tou-
« jours prêt à les prévenir, à les satisfaire, sans tou-
« tefois la fatiguer de vos questions ou de vos
« regards; expliquez-lui pourquoi nos premiers pas
« dans la société sont craintifs, mal assurés. Venez
« à son secours dans les questions où elle hésite à
« balbutier quelques phrases; chargez-vous quel-
« quefois de terminer les réponses qu'elle aurait
« laissées incomplètes; surtout ne l'accablez point
« de votre savoir. Consacrez-lui plusieurs jours de
« constante assiduité, et vous aurez acquis des
« droits à sa reconnaissance. »

Ainsi, Ninon instruisait son fils dans l'art de

plaire; le jeune chevalier ne put la voir et l'entendre sans en être ému. Quelques préférences involontaires qu'elle lui donnait sur les autres, achevèrent de l'embraser. Un jour, il se jeta à ses pieds et lui baisa la main, en lui faisant une déclaration passionnée. Ninon comprima la douleur que cet aveu produisit en elle, et lui répondit qu'il était beaucoup trop jeune pour lui parler d'amour. Il insista, en protestant qu'il l'adorait et qu'il mourrait de désespoir, si son amour était rejeté.

— Insensé que vous êtes! Regardez cette pendule : à cette heure, il y a soixante ans que je vins au monde, et vous en avez vingt à peine... Aussitôt elle se retira dans son appartement.

Quelques jours après, le jeune chevalier de Villiers, l'ayant aperçue seule dans son jardin, courut se jeter à ses pieds, lui prit la main qu'il arrosa de ses larmes, et dans son égarement allait se porter à la dernière témérité, lorsque Ninon, se retirant avec horreur :

— Arrêtez! malheureux, s'écria-t-elle, apprenez que je suis votre mère...

Le fils resta comme écrasé sous le poids de ces terribles paroles. Alors, Ninon versant des larmes à son tour :

— O mon fils! pardonne à ta mère de t'avoir caché le secret de ta naissance, c'était pour t'assurer une position dans le monde. Tu sais combien sont

barbares les préjugés qui poursuivent incessamment un fils pour la faute de sa mère ! Oh ! pardonne-moi de t'avoir donné la vie...

Le jeune homme, pâle et tremblant, s'arracha des bras de sa mère, s'enfuit précipitamment dans le fond du jardin, où il se traversa le corps de son épée.

Ninon, effrayée, s'était élancée sur les pas de son fils, elle n'arriva que pour recevoir son dernier soupir... La vive douleur qu'elle éprouva de cette mort tragique la plongea dans une espèce d'anéantissement physique et moral. La raison philosophique et ses amis n'eurent aucun empire sur l'esprit de cette mère infortunée; il fallut tout mettre en usage pour la soustraire à son désespoir. Cet affreux événement fit sur elle une impression si profonde, qu'on s'aperçut d'une réforme dans sa conduite : à la Ninon légère, dissipée, folle et sans soucis d'autrefois, succéda Mlle de Lenclos, réfléchie, solide et estimable.

La mort de son fils avait éloigné Ninon de Lenclos pendant quelque temps du monde; mais son penchant irrésistible pour le plaisir lui fit quitter sa retraite, et sa maison de Paris redevint encore le rendez-vous de la bonne société.

Un aimable et riche étranger, le baron de Banier,

fils du célèbre général suédois, lui adressa ses hommages et fut écouté. Le maréchal d'Albret, le comte de Guiche, vinrent ensuite, et tant d'autres dont les noms sont restés inconnus.

Le poëte Chapelle, à qui l'entrée de la maison avait été depuis longtemps interdite, essaya d'y rentrer, mais on la lui refusa obstinément : c'est alors que, pour s'en venger, il lança contre elle ce fameux couplet :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu,
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir vécu
Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé vivre avec le sage Platon qu'avec l'ivrogne Chapelle. Cette réponse fit rire aux dépens du poëte ivrogne, qui, de ce jour, n'osa plus se présenter chez elle.

CHAPITRE VI

Axiomes et bons mots de Ninon.

Parmi les nombreux rapports qui existent entre Ninon et Laïs, on cite des pensées philosophiques, de spirituels à-propos et de piquantes réparties. Voici donc ce que nous avons pu recueillir sur ce terrain.

Une femme laide, impérieuse, et qui affecte la prétention de plaire par le physique, est une mendiante qui demande l'aumône. — La même phrase mise au masculin s'adresse à l'homme.

L'amour est un commerce orageux où les banqueroutes sont nombreuses.

Bien des femmes préfèrent la réputation d'être aimables au bonheur d'être aimées.

Les femmes accordent plus de faveurs par caprice que par amour.

Otez l'amour-propre de l'amour, il reste fort peu de chose. Une fois purgé de vanité, l'amour est un convalescent qui peut à peine se traîner.

Un jeune marquis lui faisait confidence de sa passion pour une des plus belles femmes de la cour :

— Monsieur, lui répondit Ninon, ce n'est point par des respects, par des soins assidus, par des complaisances infinies et par des hommages éternels que vous pouvez parvenir à partager l'amour extrême que votre maîtresse a pour sa beauté. Parlez-lui sans cesse d'elle-même et rarement de vous ; soyez persuadé qu'elle sera cent fois plus enchantée des charmes de sa figure que de tout l'étalage de vos sentiments ; pour vous en convaincre, je vais vous raconter un trait qui m'est personnel :

La nuit était fort avancée, le duc de ***, que j'aimais passionnément, voulait se retirer, dans la crainte de m'être importun ; je m'y opposai de toutes mes forces, en lui disant qu'il ne refuserait pas quelques instants d'entretien à celle qui l'adorait. Heureux de m'entendre parler ainsi, le duc se rendit à ma prière et m'apprit que s'il désirait se retirer c'était dans mon intérêt.

— Comment cela ? lui demandai-je.

— Pour que le sommeil rafraîchisse vos attraits, qu'une trop longue veille pourrait ternir.

Ce peu de mots fit trembler ma coquetterie, et, lui donnant ma main à baiser, je le congédiai pour aller dormir. Ceci vous prouve, mon cher marquis, que les femmes aiment mieux leur beauté que leurs amants.

Pour une foule d'individus, l'amour, après sa première effervescence, n'est plus que l'échange de deux fantaisies.

Le véritable amour est rare : c'est une profanation que de prendre pour lui un désir fiévreux de jouissances, un commerce de coquetterie ou de vanité. L'amour vrai est un sentiment sublime ; c'est cette douce analogie de deux âmes qui semblent s'attirer et se confondre ; cette heureuse intelligence des cœurs, cette délicatesse de pensées, qui est une source de joie et de bonheur.

J'ai réfléchi dès mon enfance, disait Ninon, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes ; j'ai vu qu'on nous avait chargées de ce qu'il y avait de plus frivole et que les hommes s'étaient réservé le droit aux qualités essentielles. De ce moment, je me fis homme.

Que les femmes sont à plaindre! leur propre sexe est leur ennemi le plus cruel; un mari les tyrannise, un amant les méprise et souvent les déshonore; observées de toutes parts et contrariées sans cesse, toujours dans la crainte et la gêne; sans appui, sans secours, elles ont mille adorateurs et pas un seul ami; faut-il s'étonner, après cela, si elles ont de l'humeur, des caprices et de la dissimulation?

Il n'est pas entièrement décidé si les femmes aiment mieux que les hommes, mais il est incontestable que leur amour est plus délicat.

En général, la femme qui voit un de ses amis très-empressé auprès d'une autre femme, devient jalouse, parce qu'elle suppose quelque chose de secret. Cette supposition établit l'opinion que les femmes ont les unes des autres.

Les fables offrent plus d'attrait à la jeunesse que l'histoire; par la même raison, l'amour plaît plus que le mariage.

L'hymen est à l'amour ce que la fumée est à la flamme.

On parlait un jour d'une dame qui, à la suite d'une maladie, avait totalement perdu la mémoire.

— Oh ! qu'elle est heureuse, s'écria Ninon, d'avoir tout oublié et de recommencer la vie comme un enfant ! car, il y a plus de souvenirs amers au cœur d'une femme que de doux souvenirs. Elle pensait alors au bel Ariste, et cette pensée se traduisait par un long soupir, un douloureux hélas !

La perfidie n'existe point dans l'infidélité, mais bien dans les caresses hypocrites du trompeur. On peut quelquefois pardonner une infidélité, une perfidie jamais !

L'attachement devrait commencer où l'amour finit, et finir où l'infidélité commence.

L'amour, disait-elle à un de ses amis qui la gourmandait sur son inconstance, l'amour est un plaisir qui n'engage à aucun devoir, mais l'amitié est chose sacrée.

Il faut toujours faire provision de vivres et jamais de plaisirs. L'abondance de ceux-ci détériore la santé, tandis que l'abondance de ceux-là nous assure contre la disette.

La sagesse consiste moins à comprimer ses passions qu'à les faire concourir à notre bonheur.

A un jeune seigneur qui lui demandait son opinion sur certaines femmes de la cour, elle répondit :

Les femmes de cour et de haut rang, dont la vertu a été un peu effleurée, ont un privilége que n'ont point, en pareil cas, les femmes de la ville : c'est d'être toujours présentables partout et d'avoir droit d'être toujours bien reçues ; elles ressemblent à ces mets privilégiés qu'on peut représenter sur table, quoiqu'ils aient été déjà entamés, les pâtés, les jambons, les saucissons, etc.

Dans un cercle où chacun définissait à sa manière la femme *petite-maîtresse*. elle donna ainsi son opinion :

— Une petite-maîtresse avec de l'esprit et de la vivacité est l'être le plus singulier, le plus varié de la nature. La petite-maîtresse n'aime que les petits soupers, les petits appartements, les petits livres, les petits hommes; enfin, tout ce qui est petit. Elle remplit les rôles de duchesse, de baronne, de dévote, de libertine, de philosophe, etc. Tantôt froide, indifférente; d'autre fois, folle d'amour, sémillante, langoureuse, elle ressemble à un feu d'artifice qui devient gerbe, étoile, étincelle, et qui finit par un tourbillon de fumée.

A une personne qui la blâmait d'avoir été la dupe d'un prétendu ami, elle répondit :

— Il vaut mieux être trompé par un ami que de s'en défier.

A la suite de plusieurs désillusions sur l'amitié, elle disait :

— Les amis d'aujourd'hui ont beaucoup de rapport avec la fausse monnaie ; ils en ont le brillant et le peu de valeur.

Une femme sensée ne doit jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, et d'époux sans le consentement de sa raison. On a besoin de plus d'esprit pour faire l'amour que pour commander des armées ; car l'amour est la pièce où les entr'actes sont les plus longs. Alors, par quoi remplir les intermèdes, sinon par l'esprit et les talents ?

Un baron de quarante ans reprochait aux Françaises d'être légères, frivoles et coquettes.

— Eh ! de grâce, monsieur, répondit-elle, si nous n'étions ainsi faites, nous croirait-on nées parmi vous ?

— Quel est votre sentiment sur les philosophes de notre époque ? lui demandait-on un jour.

— Les philosophes de l'antiquité étaient seulement orgueilleux ; les philosophes modernes sont orgueilleux, hypocrites et intéressés à la fois.

— Et sur les dévots?

Les sociétés de dévots et de dévotes, répondit-elle, annoncent extérieurement la douceur, la bonté, la charité; mais, en réalité, elles sont fourbes, envieuses, médisantes, et jamais le prochain n'est aussi maltraité que lorsqu'il passe par leurs mains.

Les malheurs de nos amis ne doivent servir qu'à augmenter notre attachement pour eux.

C'est ce que Ninon mettait constamment en pratique.

Après que Gourville eut ébruité le trait de Mlle de Lenclos relativement au dépôt de ses dix mille écus et l'infidélité du grand-pénitencier, on surnomma Ninon *la belle gardeuse de cassette.* Un jour, ayant entendu cette épithète, elle répondit :

— Ah! voilà bien du bruit pour peu de chose. Tant d'éloges pour une action si naturelle feraient croire qu'il y a peu d'honnêtes gens sur la terre.

Une jeune comtesse lui demandait pourquoi une femme, jeune et belle comme Mme **, par exemple, n'attirait pas autour d'elle un essaim d'adorateurs.

— C'est, répondit-elle, parce que la beauté sans esprit est un hameçon sans appât.

M. de La Rochefoucauld prétendait que la vieillesse était l'enfer des femmes.

— Il est vrai, repartit Ninon en souriant ; si j'avais assisté au conseil du Créateur, je l'aurais prié de mettre les rides sous les talons.

Un jour, elle amena un curé au lit d'un de ses amis malade, et cet ami s'obstinant à refuser les secours religieux, elle dit à l'ecclésiastique.

— Monsieur, remplissez votre ministère, et soyez bien persuadé que, malgré le profond savoir du malade sur tout ce qui regarde l'âme, il n'en sait pas plus que vous et moi.

— Il est difficile de bien connaître une femme, lui disait un amoureux; les plus fins y sont trompés.

Ninon répondit :

— La femme est un séduisant mystère que peu d'hommes savent comprendre et que tous adorent ou haïssent sans en connaître le vrai sens.

Une femme qui écoute fleurette est prête à se rendre comme une ville assiégée qui demande à parlementer.

Une réponse empreinte d'une grande pensée philosophique et digne de Socrate même, est celle

qu'elle fit aux personnes qui entouraient son lit, pendant une maladie jugée mortelle, et qui la plaignaient de mourir à un âge où elle faisait encore les délices du monde.

— Eh ! pourquoi me plaindre ? Je ne laisse au monde que des agonisants... La mort a son bon côté : c'est de mettre fin aux tristes infirmités de la vieillesse.

CHAPITRE VII

Vieillesse de Ninon. — Sa mort.

Ninon, malgré son grand âge, fut toujours recherchée. Saint-Évremont dit :

« C'est par elle que la nature devait commencer à faire voir qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique arrivée à cet âge qu'on appelle la décrépitude, elle n'en eut jamais le dégoût ni la laideur ; elle conserva toutes ses dents, et ses yeux paraissaient encore si brillants, qu'on disait d'elle, dans les dernières années de sa vie, qu'on pouvait y lire toute son histoire. »

C'est à l'âge de quatre-vingts ans qu'elle ferma sa carrière amoureuse, selon les uns ; d'autres prétendent qu'elle la prolongea jusqu'aux dernières années de sa vie.

L'abbé G*** fut présenté à Ninon en 1694, c'est-à-dire lorsqu'elle comptait soixante-dix-neuf ans ré-

volus. Le jeune abbé ne se contenta pas du titre d'ami, il aspira à celui d'amant. Pour éprouver sa constance, on le remit à une année; il eut beau solliciter, prier, on ne voulut pas en démordre. Le terme arrivé, il se rendit chez Ninon, qui tint fidèlement sa promesse. Le lendemain, comme il la gourmandait de l'avoir fait soupirer si longtemps, elle lui répondit :

— Hélas ! mon jeune ami, ma tendresse en a souffert autant que la vôtre; mais j'étais guidée par un petit sentiment de vanité commun à toutes les femmes : j'ai voulu, pour la rareté du fait, expérimenter si je serais encore adorée à quatre-vingts ans, et je ne les ai eu qu'hier soir. »

On dit qu'elle ne garda cet amant qu'une année, et ce fut elle encore qui rompit la première.

Le dernier trait remarquable de Mlle de Lenclos, et qui lui fait honneur, est sa conduite envers Voltaire. Le jeune Arouet lui fut présenté au sortir du collége; elle causa avec lui pendant quelque temps. Après lui avoir adressé quelques questions auxquelles il répondit d'une manière originale, elle devina ses talents et présagea sa gloire future. Le jeune Arouet vint souvent la visiter; il la trouvait si aimable qu'il la nommait sa jolie tante. Ninon, comme preuve de son amitié et de l'intérêt qu'elle

portait à son protégé, lui légua, par testament, deux mille francs pour acheter des livres.

Plusieurs indispositions et quelques maladies, suites inévitables de l'âge, affaiblirent beaucoup sa constitution ; mais son moral resta toujours sain et vigoureux. Philosophe jusqu'au dernier moment, elle disait que les vieillards doivent se contenter du jour où ils vivent et tenir à un corps usé comme à un corps agréable; ils doivent se garder d'être à charge à personne, et surtout de craindre la mort, qui n'est qu'un long sommeil. Cette crainte, selon elle, accusait une âme bourrelée de remords; aussi n'éprouva-t-elle jamais les terreurs attachées à cette heure suprême, car elle possédait un grand fonds de morale, si moralité il y a à ne jamais faire le mal et à rechercher les occasions de faire le bien. Ce beau précepte évangélique, elle le prêchait par l'exemple, et pratiquait la charité avec ce généreux élan qui n'appartient qu'aux âmes d'élite. Lorsqu'on lui disait qu'elle avait beaucoup d'ennemis, surtout parmi les femmes, qui recherchaient l'occasion de lui nuire, elle répondait :

— Elles ont grandement tort de me désirer du mal, car moi je ne leur voudrai jamais que du bien.

Et, en effet, elle leur en donna plusieurs fois des preuves. Enfin, les juges les plus sévères étaient forcés d'avouer que Ninon, malgré la liberté de ses

mœurs, jouissait de la réputation d'excellente personne, toujours prête à rendre service à ceux qui l'imploraient. Cette qualité seule pouvait racheter bien des défauts.

Rien de plus aimable et de mieux choisi que la société qui se réunissait chez Mlle de Lenclos vers les dernières années de sa vie ; on y voyait tout ce que la noblesse et la république des lettres comptait de plus illustre. Ninon était recherchée par les dames du plus haut rang, telles que la duchesse de Bouillon, la maréchale d'Albret; Mmes de Coulayes, de Grignan, de Torp, etc. ; Mmes de Maintenon, de Sévigné, de La Sablière, de La Ferté, de La Fayette, lui donnaient publiquement le nom d'amie. Les jeunes comtesses, les marquises, les dames de la cour; s'empressaient de fréquenter la maison de la rue des Tournelles, pour y cueillir les fleurs du beau langage, et y puiser ce parfum de grâces, de nobles manières, qui font rechercher les femmes dans le monde.

Christine, reine de Suède, qui visita la France en 1656, voulut voir la célèbre Ninon de Lenclos. Son désir fut satisfait. Elle prit tant de plaisir à la voir et à l'écouter qu'elle lui proposa de l'emmener avec elle à Rome. Ninon s'en défendit avec tous les ménagements qu'elle devait à son rang. Plus tard, la

reine Christine, en parlant de Mlle de Lenclos, l'appelait l'illustre Ninon, et trouvait que l'éloge qu'on en faisait était au-dessous de son mérite.

Le marquis de la Fare disait de Mlle de Lenclos : « Je n'ai jamais connu de femme plus estimable et plus respectable. Les personnes de la plus haute naissance et du premier mérite se trouvent honorées d'être du nombre de celles qu'elle veut bien admettre dans son intimité ; c'est dire que les noms seuls de ses principaux amis font son éloge. »

Mme la marquise de Maintenon, arrivée au faîte des honneurs et de la fortune, n'oublia point son ancienne amie ; elle lui proposa de venir auprès d'elle, où elle trouverait tous les soins, tous les égards dus à son grand âge : Ninon avait alors quatre-vingt-six ans ; elle refusa. Mme de Maintenon renouvela sa proposition avec plus d'instances ; Mlle de Lenclos refusa encore, donnant pour excuse qu'à la cour des rois il fallait avoir deux masques et deux langages, et qu'il était trop tard pour elle d'apprendre à dissimuler. Cependant Louis XIV ayant manifesté le désir de voir cette merveille de son siècle, Mlle de Lenclos céda à la prière de Mme de Maintenon et se rendit un matin à la tribune de la chapelle de Versailles. Le roi, après l'avoir longtemps considérée, ne put s'empêcher de

dire qu'elle était réellement un *phénomène de conservation.*

La santé de Ninon s'affaiblissait chaque jour, sans que son esprit en éprouvât la plus légère atteinte; elle se montrait affable, indulgente envers tout le monde; sa philosophie ne se démentit jamais. D'une conversation enjouée, d'un commerce plein de charmes, jusqu'au dernier moment elle se montra telle qu'elle avait toujours été durant sa vie, aimable, bonne et généreuse. Ninon vit arriver la mort avec la tranquillité du sage, sans crainte ni regret, et doucement s'éteignit, le sourire sur les lèvres, dans la nuit du 17 octobre 1706, âgée de *quatre-vingt-dix ans!*

Son ami Saint-Évremont lui fit cette épitaphe :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Platon.

TABLE DES MATIÈRES

LAÏS DE CORINTHE

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

NINON DE LENCLOS

CHAPITRE 1er

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

FIN DE LA TABLE

---

rimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.





